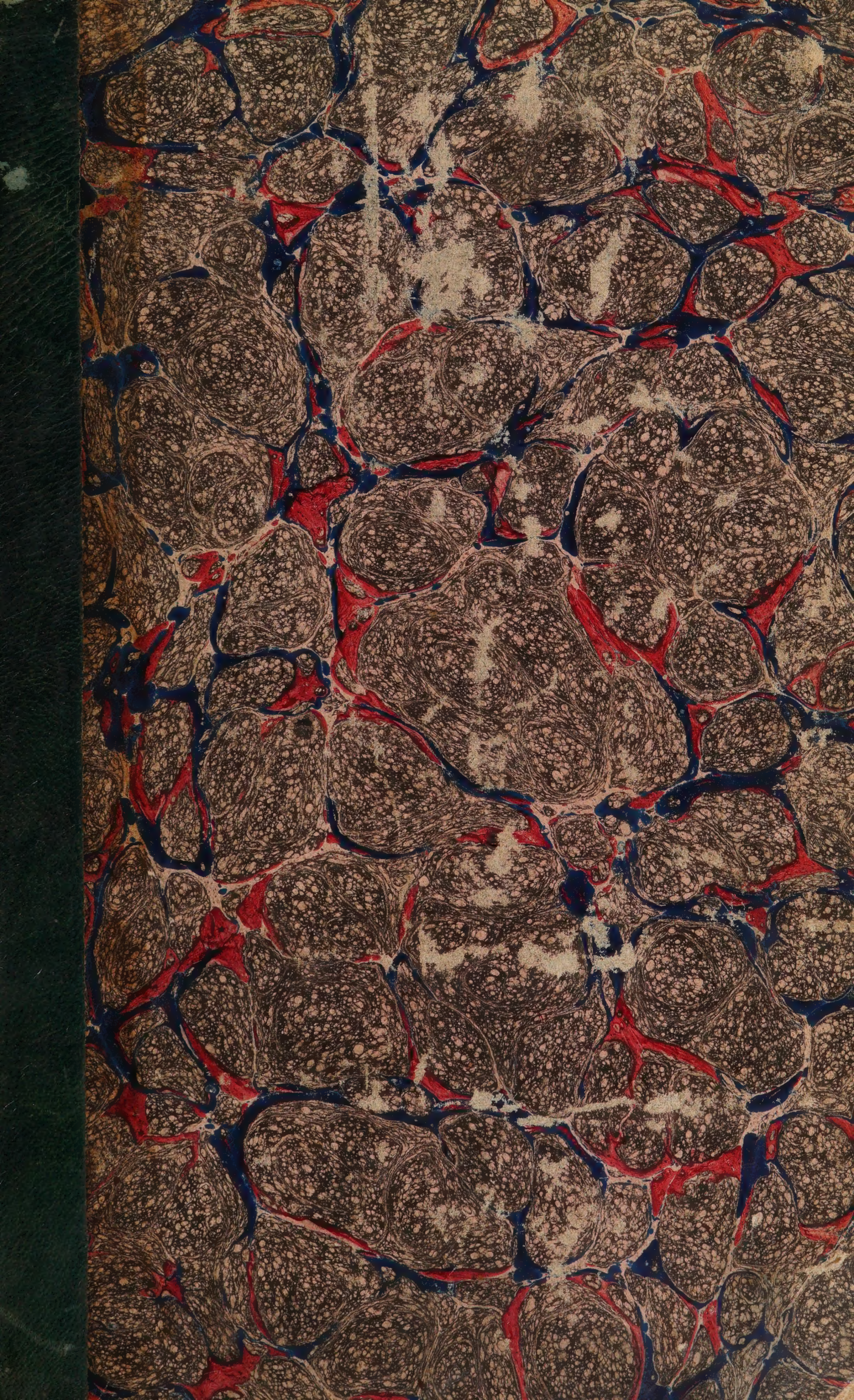


TRAITÉ
MÉDICO-PHILOSOPHIQUE
SUR
L'ALIÉNATION MENTALE,
OU
LA MANIE.

TRAITÉ MÉDICO-PHILOSOPHIQUE SUR L'ALIÉNATION MENTALE, OU LA MANIE,

PAR PH. PINEL,

Professeur de l'École de Médecine de Paris, Médecin en chef de l'Hospice National des femmes, ci-devant la Salpêtrière, et Membre de plusieurs Sociétés savantes.

Avec Figures représentant des formes de crâne ou des portraits d'Aliénés.

A PARIS,

CHEZ RICHARD, CAILLE ET RAVIER, Libraires, rue Haute-Feuille, N°. 11.

AN IX.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

INTRODUCTION.

La marche progressive des lumières sur le caractère et le traitement de l'aliénation mentale se rapporte entièrement à celle qu'on a suivie pour les autres maladies, suivant les dégrés plus ou moins avancés de la civilisation des peuples. Un empyrisme borné a fait adopter dès les premiers temps de prétendus spécifiques dont on a exagéré les vertus, et varié à l'infini les applications pour en assurer le succès. L'origine souvent fabuleuse de ces médicamens, une longue suite de préceptes minutieux et frivoles sur leur usage, et des tâtonnemens dirigés au hazard pouvoient-ils manquer de donner l'éveil à des esprits observateurs? Et dès-lors ont été jettés les vrais fondemens de la science, c'est-à-dire, l'étude et les premières ébauches de la description de la manie, comme connoissances nécessaires avant tout em-

ploi des remedes. Pouvoit-on ne point appercevoir à la même époque l'influence puissante du régime moral et physique pour opérer souvent la guèrison des aliénés? Mais bientôt après, ces principes solides sont venus se perdre à travers les siécles d'ignorance et de barbarie, pour reparoître foiblement à la renaissance des Sciences et des Belles-Lettres en Europe. On traduisit alors, on commenta ce qu'avoient écrit de plus judicieux sur la manie les Auteurs Grecs et Latins, mais on se borna à un respect superstitieux, sans marcher sur les traces de ces modèles : dans la suite, nouveaux écarts de la vraie route de l'observation par l'esprit d'hypothêse, et une application mal entendue des autres sciences à la Médecine. L'exemple et les erreurs des temps passés, les fausses routes qu'on s'est frayées et la marche méthodique et sévère suivie dans toutes les branches de l'histoire naturelle, forcent maintenant de reprendre sur la manie le fil de l'observation, abandonné depuis tant de sié-

cles; et c'est dans cette vue que je publie cet Ouvrage, que réclament également de nouveaux progrès à faire dans l'histoire générale de l'esprit humain, et dans la science médicale.

Faire prendre l'ellebore à l'intèrieur pour guérir la manie ou d'autres maladies chroniques; savoir le choisir, le préparer, en diriger l'usage; c'étoit dans l'ancienne Grèce le chef-d'œuvre de la sagacité de l'homme, ou plutôt de l'empyrisme le plus laborieusement combiné. Quelques-uns de ces préceptes paroissent sages, d'autres, minutieux, frivoles, et tenant à des préjugés populaires ou à des idées superstitieuses. Falloit-il préférer l'ellebore du Mont Œta, celui de Galathie ou de Sicile? Autre grave sujet de discussion sur les alimens à prendre la veille de son usage, sur l'état préliminaire de vacuité ou de plénitude de l'estomac, sur les boissons propres à favoriser son action émétique? L'embarras étoit souvent extrême par l'indocilité fougueuse

des malades, et que d'innocentes ruses ou d'artifices étoient nécessaires pour déguiser le médicament, ou le combiner avec des substances alimentaires. C'étoit encore pour les plus habiles un point rafiné de pratique que l'art de (1) corriger ou de modérer l'action trop énergique ou plutôt délétère de ce végétal, les précautions à prendre suivant les dispositions individuelles ou les périodes de la maladie. Mais quel triomphe pour l'ingénieuse sagacité des médecins de ce temps, que la découverte de certains procédés qui devoient assurer le succès du remède ; lotions répétées de la bouche, odeurs fortes, variétés des positions du corps, frictions des extrémités. Survenoit-il un danger de suffocation, un resserrement spasmodique du gosier, un violent hoquet, des syncopes, le délire ? toutes les finesses de l'elleborisme étoient alors

(1) On peut consulter sur ces détails les articles *Ellebore*, *Elleborisme*, que j'ai insérés dans l'*Encyclopédie méthodique* par ordre de matieres.

déployées ; balancement dans des lits suspendus, fomentations, clystères, usage des sternutatoires, expédiens sans nombre pour favoriser les efforts de l'estomac, et faire cesser les symptômes.

Hippocrate paroît, et une barrière éternelle s'élève entre l'usage empyrique des médicamens et la vraie science médicale ; je veux dire l'étude approfondie du caractère et de la marche des maladies. L'immense carrière qui est ouverte à ses recherches ne lui permet point de porter des vues particulières sur la manie ; mais il a donné l'exemple général de la méthode descriptive la plus sévère ; et des hommes faits pour l'apprécier la prennent pour modèle dans leurs premières ébauches sur l'histoire et le traitement de l'aliénation mentale. Rien n'est plus judicieux que ce qu'Arétée nous a transmis sur les traits distinctifs de cette affection nerveuse, sa disposition aux rechûtes, le degré d'excitation physique et morale qu'elle produit, quoiqu'il donne un peu

trop d'extension à son influence, pour la connoissance présumée des sciences et des beaux-arts. Les préceptes que donne Celse portent encore plus directement le caractère d'une utilité immédiate pour la guérison des aliénés, et d'une certaine habitude d'être spectateur de leurs écarts; règles pour les diriger ou pour rectifier dans certains cas leurs fausses idées, indications des moyens de répression à mettre quelquefois en usage ou des voies de bienveillance et de douceur si souvent propres à les désarmer; loi expresse d'un exercice de corps soutenu et d'un travail pénible; telles sont les vues qu'il a données et dont l'expérience de tous les temps n'a cessé de confirmer l'effet salutaire. Pourquoi peut-on autoriser de son nom des traitemens durs et des actes de violence qu'il croit être quelquefois nécessaires pour contribuer à la guérison de la manie. Cœlius Aurelianus, si inférieur à Celse pour l'élégance et la pûreté du langage, semble

avoir ambitionné une autre gloire dans son article sur la manie ; les causes occasionnelles de cette maladie, ses signes précurseurs, ses symptômes distinctifs sont notés avec soin dans cette partie de son ouvrage ; il recommande de faire éviter aux aliénés des impressions trop vives sur les organes des sens. Il passe aux mesures de surveillance propres à corriger leurs erreurs, et il indique deux écueils à éviter par ceux qui les dirigent ; une indulgence illimitée et une dureté repoussante. Le même auteur donne à entendre un juste milieu à tenir entre ces deux extrêmes, le talent heureux de prendre à propos avec les aliénés tous les dehors d'une gravité imposante ou le ton simple d'une sensibilité vraie, de se concilier leur respect et leur estime par une conduite franche et ouverte, de s'en faire constamment chérir et craindre, habileté dont on a fait honneur à quelques modernes et dont j'indique ici la source.

On s'étonne que des principes aussi lumineux et aussi féconds en applications utiles, n'ayent obtenu pendant une longue suite de siècles aucun développement ultérieur, sur-tout dans les climats de la Grèce, de l'Italie où l'aliénation est si fréquente et se reproduit sous des formes aussi variées. Mais la solution de ce problême est facile et se trouve dans une légère réflexion sur la marche générale de l'esprit humain; le talent de l'observation, livré à lui-même, étranger aux intrigues et à l'art de se faire valoir, est avidement saisi par les gens de goût et se concilie la vénération et l'estime des hommes éclairés de tous les temps et de tous les lieux; une impulsion générale communiquée aux esprits, une célébrité imposante est le plus souvent le fruit des qualités brillantes de systêmes nouveaux, d'une habileté rare à se mettre à propos en spectacle; Galien eut cet avantage sur les observateurs dont je viens de parler, et c'est-là sans

doute un des plus grands obstacles qu'ait éprouvé la partie de la médecine relative à l'aliénation (1) mentale. Une

(1) L'histoire suivante fait regretter que Galien ne se soit point appliqué spécialement à l'étude de l'aliénation mentale, puisqu'elle porte le caractère d'une sagacité rare pour découvrir une affection morale cachée.

Il est appelé pour voir une dame qui éprouve, durant toutes les nuits, des insomnies et une agitation continuelle; il fait diverses questions pour remonter à l'origine du mal, et loin de donner de réponse, la dame se détourne et se couvre d'un voile comme pour sommeiller. Galien se retire et il conjecture que cet accablement tient à la mélancolie ou à quelque chagrin dont on fait un mystère; il renvoye au lendemain un examen ultérieur; mais lors de cette seconde visite, l'esclave en fonction déclare que sa maîtresse n'est point visible; il se retire encore, revient une troisième fois, et l'esclave en le congédiant encore, lui dit de ne point tourmenter de rechef sa maîtresse, puisqu'à la seconde visite elle s'étoit levée pour se laver et prendre quelque nourriture; le médecin se garde d'insister, mais il revient encore le jour suivant, et dans un entretien particulier avec l'esclave, il apprend que l'affection venoit d'un chagrin profond; dans l'instant même qu'il considéroit la dame, le nom de l'Histrion Pylade, proféré par une personne qui venoit du spectacle, produisit un changement dans la couleur et les traits du visage; le pouls parut agité, ce qui n'eut point lieu ni cette fois ni les suivantes quand on prononça le nom de quelque autre danseur; l'objet de la passion de la dame dès-lors ne fut plus équivoque. *Gal. dans son livre du Pronostic.*

lutte contiuuelle contre les différentes sectes de dogmatistes, de méthodistes, d'empiriques, d'éclectiques, l'ambition de dévenir l'émule d'Hippocrate lui-même et de régner dans les écoles, le talent du pronostic porté jusqu'au merveilleux, la culture de l'anatomie ne lui laissent ni le temps ni la volonté de se livrer exclusivemeut à une doctrine particulière et l'empire qu'il a exercé dans la suite sur les esprits, en a écarté désormais tous ceux qui lui avoient voué une sorte de culte superstitieux, c'est-à-dire presque tous les hommes qui se sont occupés de sciences en Europe, en Asie, en Afrique durant l'espace de plus de seize siècles.

La lutte élevée entre le galénisme et une fausse chimie appliquée à la médecine, fit éclater beaucoup d'aigreur sans rendre la marche de l'esprit humain plus sage et plus assurée, et l'aliénation mentale ne donna lieu qu'à des foibles compilations perdues, pour ainsi dire, dans des systêmes généraux

de médecine encombrés de mots vuides de sens et du langage stérile de l'école. Sennert, Riviere, Plater, Heurnius, Horstius, etc., crurent avoir tout dit et tout approfondi en répétant à l'envi les mots consacrés par l'usage, *intempérie du cerveau*, *diagnostic*, *pronostic*, *indications à remplir*, etc. et ils profitèrent de leurs avantages à titre de professeurs, pour propager leur doctrine sur ce point comme sur les autres, et se faire admirer de leurs nombreux disciples toujours ardents à les prôner et à partager leur gloire. Rien ne sembloit plus facile, d'après leurs belles et doctes explications, que de guérir l'aliénation. Sa cause étoit sans doute une *indisposition ignée et maligne des esprits*, ou une humeur qu'il falloit préparer par des médicamens préliminaires pour lui donner la chasse et l'expulser; c'étoit, suivant d'autres, une matière peccante qu'il falloit dériver du cerveau et du cœur, puis lui faire subir habilement une altération et l'éliminer

en ligne directe comme superflue ou nuisible. La nature entière sembloit contribuer à ces savantes opérations, en faisant naître sous la main des médicamens sans nombre, les uns doués de qualités froides et humectantes pour délayer l'atra-bile, les autres destinés à leur succéder à titre d'évacuans plus ou moins actifs, et il est facile de juger que l'Ellébore n'étoit point oublié; on faisoit intervenir à titre d'auxiliaires, l'usage intérieur de certaines substances propres à fortifier le cœur et le cerveau, celui des poudres narcotiques, à l'extérieur, des épithèmes appliqués sur la tête, sur le cœur ou sur le foie, comme dit Heurnius, *pour recréer ce viscère.* Je passe sous silence les spécifiques mystérieux consacrés par une crédulité aveugle, et si dignes de figurer à côté des formules compliquées de la médecine arabe.

Un des premiers pas de l'esprit humain livré à lui-même et dégagé du joug du galénisme, fut d'ajouter, par

la

la voie de l'observation, de nouvelles idées à la doctrine de l'aliénation, et ce fut Vanhelmont qui eut cet avantage; une sorte de bouleversement des facultés morales, qu'il éprouve par la simple dégustation de la racine du Napel, le pénètre d'étonnement et d'admiration; il cherche à remonter à la cause de l'illusion singulière qui lui fait croire pendant deux heures que le siége de l'entendement est dans la région précordiale; les phénomènes de la manie lui semblent propres à expliquer ce fait, et il rappelle que plusieurs aliénés désormais guéris avoient senti lors de l'invasion de leur maladie, une sorte de vapeur nébuleuse qui sembloit s'élever des hypocondres vers la tête, et y développer une idée vive et dominante; cette idée, suivant cette auteur, pénètre les principes constitutifs de notre être, et pour guérir, il faut la détruire ou la contre-balancer par une autre encore plus forte; il rappelle le traitement mis en

usage contre les hydrophobes par une immersion prolongée, et l'accident arrivé à un maniaque tombé par hasard dans un étang profond, retiré dans un état apparent de mort, puis rendu à la vie et au libre exercice de la raison; d'où cet auteur conclut que la manie même la plus invétérée n'est point incurable; ce qu'il confirme par des exemples qui lui sont propres, convaincu que le succès ne manque que lorsque l'immersion est de trop peu de durée. Quelque téméraire que puisse paroître un pareil procédé, sur-tout d'après les expériences modernes sur les submergés, on ne peut méconnoître dans cet article des lueurs d'un vrai talent et des vues dignes d'être recueillies, sur-tout pour les cas désespérés. Pourquoi retrouve-t-on dans le même ouvrage tant de déclamations vaines ou de bizareries inexplicables, les préjugés populaires sur l'existence des démons et les *vertus inéfables de l'etole de Saint-Hubert, pour la guérison de la rage?*

L'impulsion communiquée à presque toutes les sciences dans la première moitié de ce siècle, les talens supérieurs de Stahl et de Boerrhaave qui étoient à la tête de l'enseignement public de la Médecine et de la Chimie, donnent une forme nouvelle à l'une ou à l'autre de ces sciences, et communiquent surtout à la première la marche sévère de l'esprit d'observation, une admiration éclairée pour les auteurs anciens, et une méthode jusqu'alors inconnue. Mais l'ambition extrême que marquent ces deux illustres rivaux de répandre leur doctrine exclusivement à toute autre, l'immensité de leurs travaux pour faire marcher de front toutes les connoissances médicales et pour remplir l'Europe savante de leur célébrité, ne leur permettent point d'approfondir aucune maladie particulière; et les aliénés continuent de rester confinés dans leurs hospices ou séquestrés dans des habitations isolées, sans qu'on s'élève au-dessus de la routine ordinaire des

saignées, des bains et des douches. La doctrine de l'aliénation reste comme auparavant encadrée dans un systême universel de médecine, ou plutôt elle est toujours réduite à une simple compilation de ce qu'on avoit antérieurement écrit. On se borne à consigner quelques histoires particulières de la Manie dans des recueils, dans des collections académiques ou dans des journaux, en y joignant, par intervalles, des résultats de recherches sur les lésions organiques du cerveau; mais c'est plutôt pour intéresser le public par quelque singularité piquante que pour concourir aux progrès de cette partie de la médecine. Les Monographies sur l'aliénation, publiées dans la dernière moitié de ce siècle, soit en (1)

(1) *Battie's Treatise on Madness. Lond.* 1758. — *Th. Arnold observations on the nature*, etc. *of insanity* 1783. — *Perfect select cases*, etc. *of insanity. Rochester* 1787. — *Harper's Treatise on the real cause of insanity* 1789. — *Pargeter's observations on maniac disorders.* Lond. 1792. — *Ferriars med. hist. and reflect.* 1792.

Angleterre, soit en Allemagne (1), n'ont guères eu d'autre avantage que celui de rapprocher des objets épars, de les étendre à l'aide de la forme scholastique, et souvent de donner lieu à quelque hypothèse brillante. J'en excepte les recherches de Crichton (*An inquiry into the nature and origin of mental derangement*, etc. Lond. 1798), ouvrage profond et plein de résultats nouveaux d'observation, d'après les principes de la physiologie moderne, mais plus consacré aux connoissances préliminaires de l'aliénation mentale, que propre à approfondir l'histoire et le traitement de cette maladie. Je crois devoir donner ici une idée exacte de l'origine, du développement et des effets des passions humaines sur l'économie animale, tels que cet auteur les a exposés et tels qu'ils doivent

---

(1) *Faucett uber Mélancholie*. Léipsick 1785. — *Avenbrugger von der stillen*, etc. 1783. — *Greding's Vermischte*, etc. 1781. — *Zimmermann von D. Erfahz*. 1763. *Weickard's Philosoph. arzt* Léipsick 1775.

être connus, comme cause la plus ordinaire du bouleversement de nos facultés morales.

Crighton semble s'être élevé à un point de vue étendu que ne peuvent atteindre le métaphisicien et le moraliste, c'est la considération des passions humaines regardées comme des simples phénomènes de l'économie animale, sans aucune idée de moralité ou d'immoralité, et dans leurs rapports simples avec les principes constitutifs de notre être, sur lesquels elles peuvent exercer des effets salutaires ou nuisibles. Mais peut-on concevoir une passion quelconque sans l'idée d'un obstacle opposé à l'accomplissement d'un desir, ou, en d'autres termes, sans supposer une sensation désagréable à laquelle on veut se soustraire, ou un plaisir qu'on cherche à se donner. Ces tendances naturelles qui sont les mobiles les plus puissans de nos actions, ne semblent-elles point se rapporter à la perpétuité de l'espèce, ce qui in-

dique un triple objet à remplir, la conservation de notre existence, la reproduction et la protection de notre race dans l'âge tendre. Parmi les sensations pénibles qui ncus avertissent de remplir le premier but, on compte la faim, le plus puissant mobile des actions de l'homme civilisé ou sauvage, l'anxiété plus ou moins vive qui suit le défaut du renouvellement d'air dans l'acte de la respiration, l'impression trop forte de la chaleur ou du froid qui réclame des vêtemens et des habitations salubres, la sensation incommode que fait éprouver la rétention des matières propres à être rejettées, le malaise qui résulte d'un état de réclusionou d'un défaut d'exercice, le sentiment de lassitude et de fatigue qui porte à rechercher le repos, l'état de souffrance produit par une maladie interne ou externe, ce qui force à réclamer les secours de la médecine; n'est-ce point d'ailleurs par la voix du plaisir que la nature nous appelle à conserver notre existence, ali-

mens variés propres à flatter notre gout, délices de jouir d'un air pur ou d'une douce température, sensation agréable après s'être délivré des matières qui doivent être expulsées, bien être universel après un exercice modéré, jouissance vive que fait éprouver le repos après une fatigue extrême, douceur d'existence inexprimable après un état de souffrance ou une maladie grave. L'homme se sent aussi entraîné par la voix de la peine comme du plaisir, à la propagation de son être, sur-tout lorsqu'il évite d'aigrir ses desirs et qu'il n'obéit qu'à l'impulsion de la nature, et cet article a peu besoin de commentaire. Quel sentiment enfin plus vif que la tendre sollicitude des parens pour leurs enfans, les angoisses que produit le spectacle de leurs souffrances, ou le contentement indicible de les voir exempts de douleur et de danger.

Les sensations de peine ou de plaisir qui naissent de l'intérieur ou des agens du dehors, et qui avertissent

l'homme de pourvoir à la conservation de son existence, à la propagation de son espèce ou à la protection de l'âge tendre, lui impriment des desirs pour échapper aux unes et pour jouir des autres. L'auteur anglois auroit pû ajouter que la vie sociale et une imagination ardente étendent presque sans bornes la sphère des besoins relatifs à l'existence, qu'elles y font entrer l'estime des hommes, les honneurs, les dignités, les richesses, la célébrité, et ce sont ces desirs factices qui, toujours irrités et si rarement satisfaits, donnent lieu souvent au renversement de la raison, d'après les relevés exacts des registres des hospices; c'est ce même prestige qui orne de dons célestes un objet aimé, fait voir en lui le degré le plus éminent de beauté, de graces, d'élévation de caractère, donne lieu aux desirs les plus véhémens et fait éprouver par les contrariétés toutes les fureurs et le désespoir de l'amour. Une sensibilité morale portée à l'excès

ne rend pas moins insupportables les peines les plus légères comme les moindres privations du plaisir, et de-là viennent l'extrême (1) vivacité des desirs et les passions les plus violentes si on leur oppose un obstacle. Ne faut-il point aussi faire entrer dans l'analyse des actions humaines, les effets de la

(1) Lorsque nos desirs primitifs ou nos aversions éprouvent des obstacles ou ne sont point satisfaits, dit Crighton, il en nait de nouveaux desirs ou des aversions qui sont accompagnés d'un sentiment douloureux ou agréable, et qui sont totalement distincts de ceux qui donnent naissance à des desirs primitifs. On éprouve le sentiment de ces derniers dans la région précordiale, et ils sont quelquefois si puissans qu'ils détruisent toutes les opérations d'une froide raison, et portent l'homme au plus haut degré d'agitation et de trouble. Ces nouveaux desirs sont caractérisés par un sentiment agréable ou puissant à la région précordiale, et sont appelés *passions*. Le desir primitif ou l'aversion est distingué des passions par la différence du siége du sentiment physique; le desir de la nourriture est accompagné d'une sensation désagréable dans l'estomac, qu'on appelle *faim;* le desir de la boisson tient à un sentiment désagréable qui a son siége dans la bouche et le gozier. Mais quelques violens que puissent être ces desirs, ils ne produisent jamais le sentiment particulier d'une passion, à moins qu'il n'y ait une combinaison des deux comme lorsqu'un homme privé de nourriture vient à craindre la mort.

sympathie considérée comme faisant participer aux maux des autres, devenue individuelle, fortifiée par diverses circonstances, rendue plus active, plus énergique (1) par l'enthousiasme et le principe des peines et des plaisirs moraux.

L'origine des passions humaines vient d'être indiquée, mais comment concevoir le pouvoir qu'elles ont d'exciter l'aliénation d'esprit si on ne connoit l'histoire de leurs effets sur l'économie animale; ceux que peut produire un chagrin profond ne sont pas les moins remarquables. Sentiment de langueur générale, chûte des forces musculaires, perte de l'appétit, petitesse du pouls, reserrement de la peau, pâleur de la face, froid des extrémités, diminution très-sensible dans la force vi-

(1) *Theorie des sentimens moraux ou Essai analytique sur les principes des jugemens que portent naturellement les hommes*, etc. *par Smith*, traduit de l'anglais par S. Grouchy, veuve Condorcet; elle y a joint huit lettres sur la sympathie. Paris, an 6.

tale du cœur et des artères, d'où vient un sentiment fictif de plénitude, une oppression, des anxiétés, une respiration laborieuse et lente, ce qui entraîne les soupirs et les sanglots; l'irritabilité et la sensibilité sont quelquefois si épuisées qu'il en résulte un assoupissement plus ou moins profond, un état comateux ou même une catalepsie. Dans un degré moins avancé, sorte d'ennui par les impressions répétées faites sur les organes des sens, éloignement extrême pour le mouvement et l'exercice, quelquefois douleur vive dans l'estomac, circulation très-affoiblie dans les vaisseaux du foie, ainsi que dans les viscères abdominaux; de-là le marasme et un état de dépérissement lorsque le chagrin est tourné en habitude, c'est-à-dire en mélancolie. La terminaison de l'un et de l'autre est tantôt un penchant irrésistible au suicide, tantôt un délire doux ou un état de fureur, mais avant cet égarement total il survient plusieurs affections: vé-

sanies passagères, air sombre ou plutôt sauvage misantropie; traits du visage altérés, regard en dessous et farouche, trouble et confusion dans les idées, sorte d'état de stupeur ou d'ivresse, puis tout à coup explosion de la manie la plus violente.

L'économie animale peut être autant bouleversée par la crainte et la terreur que par une tristesse profonde. La crainte qui nait de l'idée d'un danger plus ou moins éloigné porte une impression générale de débilité sur presque toutes les parties internes ou externes; contractions du cœur moins énergiques, battemens des artères plus foibles, et par l'accumulation du sang dans les gros vaisseaux, non moins que par l'impression portée sur le diaphragme, sentiment douloureux de plénitude, d'oppression et d'anxiété, fréquentes alternatives de chaleur et de froid, sueurs partielles, surtout au front et à la face, écoulement excessif d'urine, diarrhée; la terreur

qui ne diffère de la crainte que par son intensité et son invasion subite, a des caractères qui lui sont propres, accélération des pulsations du cœur, contraction spasmodique des artères, surtout à la surface du corps, d'où viennent la pâleur et une distension subite des gros vaisseaux et du cœur; une interruption momentanée de la respiration comme par un spasme des muscles du larinx, des tremblemens du corps et des jambes, une perte de mouvement dans les bras qui restent pendans; l'impression est quelquefois si forte qu'on tombe à terre privé du sentiment et de la parole; un bouleversement pareil peut-il ne point produire dans certaines circonstances les maux les plus graves, des spasmes violens, des convulsions, l'épilepsie, la catalepsie, la manie ou même la mort (Plater, Shenckius, Bonnet, Pechlin, M. Donatus, Vanswieten). Il peut aussi en résulter des déterminations particulières du sang vers certaines parties et des hé-

morragies dangereuses, comme la ménorrhagie, l'hémoptisie, l'apoplexie. Survient-il des alternatives rapides d'espoir et de terreur, les effets débilitans de cette dernière peuvent être contrebalancés, et il peut même en naitre des actes inouis de force et de courage. La terreur unie à l'étonnement, produite par les éclats bruyans du tonnerre, le spectacle de l'horison en feu, la vue d'un précipice affreux, d'une cataracte avec fracas, d'une ville incendiée, offre aussi des nuances qui lui sont propres, œil fixe, bouche béante, pâleur de la peau, sensation de froid dans toute l'habitude du corps, relâchement des muscles de la face, souvent aussi interruption dans la chaîne ordinaire des idées et vertiges. Aversion extrême pour toute sorte de maux, soit moraux, soit physique, réaction vive contre tout ce qui menace notre existence, avec un développement extraordinaire des forces, tels sont les caractères de la colère, communs à

l'homme policé comme au sauvage relégué dans les forêts; mais parmi les nations civilisées que de causes nombreuses de ces affections violentes, l'avarice, l'orgueil, la bigoterie, la superstition, l'amour, l'amitié, le desir de la réputation, celui des conquêtes; de-là les emportemens, les vengeances secrètes, l'oppression, les meurtres, des actes de bravoure et d'héroïsme; la colère se modifie par son union avec d'autres affections morales. Est-elle unie avec le courage, on attaque l'ennemi à force ouverte: on cherche à le surprendre et à lui tendre des piéges si elle est jointe avec la peur et la pusillanimité. Que de maux peut produire la colère considérée sous le point de vue médical? Elle offre deux variétés remarquables; pâleur de la face et couleur un peu livide avec une sorte de débilité et des tremblemens des membres, ou bien visage rouge et enflammé, regard étincelant, énergie extrême du systême musculaire; dans ce dernier

cas,

cas, le sang est poussé avec violence à la surface du corps, de-là une chaleur brûlante, un ton de voix fort et animé, une respiration convulsive et irrégulière; le retour du sang par les veines vers le cœur est plus difficile, il reflue vers les muscles et leur communique un nouveau degré d'action et de force. Son reflux vers la tête ou d'autres organes délicats peut produire des maux bien plus graves, des hémorragies violentes par le nez, les oreilles, les poumons, des fièvres intermittentes ou continues, le délire ou même l'apoplexie (1). Un des effets les plus singuliers de la colère est de porter sur la secrétion de la bile et d'in-

(1) Hildan (cent. VI) en rapporte un exemple remarquable. Un homme âgé de 50 ans, un peu foible et sujet à la constipation, est engagé dans une rixe avec un autre homme, et il reçoit un coup léger à la face, ce qui lui causa un si violent emportement qu'il resta quelque temps sans connoissance et avec une apparence de mort. Revenu à lui-meme il se rendit dans sa maison avec un violent mal de tête; il prit quelque aliment qu'il rejetta aussitôt, et dans la nuit il fut frappé d'une apoplexie mortelle.

fluer sur sa quantité et sa qualité, comme l'attestent les observations les plus authentiques (Hoffman, Tulpius, Pechlin); de-là des coliques violentes, des diarrhées opiniâtres, quelquefois la jaunisse. La seule chance favorable que cette passion a eue quelquefois, c'est contre la paralysie dont elle a opéré la cure; mais quelle foible compensation pour des maux sans nombre qui peuvent en être la suite, sur-tout lorsqu'elle est excessive, épuisement soudain de l'irritabilité musculaire ou vasculaire, syncopes, convulsions ou même une mort prompte. La colère se termine rarement par une aliénation durable, quoiqu'elle altère d'une manière si sensible les fonctions de l'entendement, ou qu'elle en interrompe pour quelques momens le libre exercice; mais que de conformités entre un emportement de colère et un accès de manie, rougeur des yeux et du visage, air de menace et de fureur, expressions dures et offensantes. Doit-on

s'étonner qu'on ait désigné l'un par l'autre, en sur-ajoutant seulement l'idée de la durée ?

L'analyse des fonctions de l'entendement humain est sans doute fort avancée par les travaux réunis des idéologistes, mais il est une autre analyse à peine ébauchée et pour laquelle le concours de la médecine est nécessaire, c'est celle des affections morales, de leurs nuances, de leurs degrés divers, de leurs combinaisons variées. Crighton en donne des exemples pour le chagrin, la peur, la colère, avec l'indication de la synonimie ; il en fait de même pour le sentiment de la joie. Le plaisir qui en est un des premiers degrés, peut naître directement de la possession d'un objet relatif à notre conservation et à notre bonheur, ou bien d'un simple souvenir qui nous le rend comme présent, car nous rappellons avec intérêt les scènes de nos premières années, les folies de la jeunesse, les émotions anciennement éprouvées de la bienveil-

lance, de l'amitié, de l'amour, de l'admiration, de l'estime. On peut rapporter au même principe les jouissances que nous donnent les productions des beaux-arts, la lecture des ouvrages de goût, les découvertes faites dans les sciences, parce qu'il en résulte un sentiment mixte, soit d'admiration pour la supériorité de l'auteur (1), soit de satisfaction intérieure, relative à un des besoins que notre éducation ou notre manière de vivre ont créés. Doit-on mettre au nombre des sentimens de la joie ces rapides élans d'une humeur joviale, ces tressaillemens qui

(1) Le rapport des esprits comme des cœurs, des goûts comme des opinions, enfin la douceur de tout sentir ensemble comme de tout sentir l'un pour l'autre, peut seule, au sein du bonheur, satisfaire l'activité de l'amour et soutenir ses enchantemens qui si souvent en abrègent la durée. Les plaisirs de l'esprit, des arts, de la vertu, goûtés au sein des plaisirs du cœur les rendent plus profonds et plus vifs; ils sont même nécessaire à leur durée dans l'état de civilisation auquel nous sommes arrivés; ils y ajoutent mille charmes divers; ils les épurent, les fécondent, les renouvellent; ils les étendent sur tous les âges de la vie. *Lettres sur la sympatie.*

portent à rire, à chanter, à danser et que provoquent des jeux de mots, des réparties vives et inattendues, des imitations grotesques, des traits satyriques comme par une sorte de réaction du cerveau sur le diaphragme et les organes de la respiration. Quelle différence immense entre ces saillies folâtres d'une gaîté convulsive et les affections calmes et profondes que font naître l'exercice des vertus domestiques, la culture de ses talens, leur application à quelque grand objet d'utilité publique, le spectacle imposant et majestueux des beautés de la nature. La joie dans ses divers degrés a des effets très-marqués sur l'économie animale, et elle agit sur-tout à titre d'excitant sur le systême nerveux et le vasculaire. Est-elle modérée? elle communique une nouvelle énergie aux battemens du cœur et des artères; les différentes secrétions et excrétions en sont augmentées, nouvel accroissement d'activité et de vigueur, regard

plus brillant, face plus animée, fonctions de l'estomac et des intestins plus actives et plus énergiques; de-là des avantages sans nombre qu'on peut en obtenir pour le traitement des maladies chroniques, en y faisant concourir un exercice de corps modéré et une nourriture saine; de-là les effets de la musique, des spectacles, des voyages, d'une compagnie agréable. Ces vues ont été habilement mises en pratique pour guérir l'aphonie ou perte de la parole, la paralysie, des fièvres intermittentes, une contraction spasmodique du pylore (Alexandre de Tralles, Pechlin, Etmuller, Hildan, Lorry, etc.); mais les passages brusques de la joie au chagrin, du plaisir d'un succès à l'idée accablante d'un revers, d'une haute dignité qu'on a occupée ou qu'on s'est cru digne d'occuper, à un état de disgrace et d'oubli, donnent des ébranlemens profonds en sens contraire, et c'est ce qui rend l'orgueil et la vanité des causes si fréquentes de

la manie. La joie comme tous les moyens d'excitation nerveuse peut devenir dangereuse par son excessive intensité et produire une lassitude extrême, un état de langueur, des défaillances, des syncopes ou une apoplexie funeste.

Un objet qu'on n'a point encore approfondi et qui tient par des connexions intimes avec l'histoire de l'entendement humain, les principes de la physiologie moderne et les effets des affections et des passions humaines sur l'économie animale, exige la détermination la plus prècise de tous les termes appliqués à ces connoissances accessoires pour exprimer les idées complexes qu'elles renferment et leurs modifications nombreuses; c'est ce que Crighton a très-bien senti, et on ne peut qu'applaudir à ses efforts pour remplir cette lacune de la science médicale; il a soumis à une sorte d'analyse le principe de nos actions, et il en a trouvé la source dans les penchans primitifs

qui dérivent de notre structure organique. Sa sagacité s'est aussi exercée avec succès sur les diverses fonctions de l'entendement humain, considérées avec des lésions qui en altèrent le libre exercice. C'est sur-tout dans ces vues qu'il a décrit les caractères de l'attention, de la perception mentale, de la mémoire, de l'association des idées et des jugemens, en y joignant quelques notices sur les aberrations, la diminution ou l'abolition même que ces fonctions peuvent éprouver, et c'est sous ces divers points de vue que son ouvrage contribue à faire faire de nouveaux pas à la doctrine de l'aliénation mentale (1). Fériar s'est proposé un autre objet dans ses travaux particuliers sur la Manie : il a essayé tour-à-tour divers médicamens internes dont il a dirigé l'usage avec une sorte d'empirisme, sans distinguer les

(1) *Medical Histories and reflexions, by John Ferriar, Physiciun to the manchester infirmari.* 1795.

espèces de manie et les circonstances qui doivent faire varier leur choix et leur application. Il a suivi une marche analogue à celle de Locher, médecin de Vienne, et toute la différence porte seulement sur le choix, la nature et l'ordre de l'emploi de ces médicamens. Toujours suivre les routes battues (1), parler de la folie en général d'un ton dogmatique, considérer ensuite la folie en particulier et revenir encore à cet ancien ordre scholastique de *causes*, *de diagnostic*, *de pronostic*, *d'indications à remplir*, c'est-là la tâche qu'à remplie Chiarugi. L'esprit de recherche ne se montre guères dans son ouvrage que dans une centurie d'observations qu'il a publiées, encore même très-peu d'entr'elles peuvent donner lieu à des inductions concluantes. Les faits épars dans les col-

---

(1) *Della Pazzia en generale ed in Spezie, Trattato Medico-Analitico; con una centuria di osservazioni di V. Chiarugi D. M. Professor di Med. et Chirurg.* Firenze, 1794.

lections académiques (1), les recueils d'histoires particulières de maladies, sur le caractère et le traitement de l'aliénation ou sur les lésions organiques qui en sont l'effet ou la cause, doivent être cités encore comme propres à reculer les limites de la science médicale, mais seulement à titre de matériaux qui doivent être mis en œuvre par une main habile et former un ensemble solide par leur connexion entr'eux ou avec d'autres faits analogues.

Une lutte éternelle semble s'être établie depuis les premiers siècles de la médecine, entre un aveugle empirisme et l'exercice légal et régulier de la médecine, entre ceux qui, par le peu d'étendue de leurs lumières ou un appas du lucre, se prennent d'une fa-

---

(1) Acad. des Scien. 1705. — Acad. des Scien. de Berlin, 1764, 1766. — *Transact. Philosoph, trad. franc.* Paris, 1791. — *Act. Hafniensia*, tom. I, tom. II. — *Disput. ad morb. hist. Aut. Haller*, tom. I. — *Med. essays*, tom. IV. — Lond. méd. Journal, 1785. — Gerard. Vanswieten Const. Epid. ed. Stoll. an. 1783, etc.

veur exclusive pour certains médicamens, et une classe d'hommes soumis sous l'autorité des loix à des cours préliminaires d'études, à des épreuves de capacité et de savoir. Le choix est sans doute facile aux yeux d'une raison saine, mais l'opinion publique est souvent vacillante autant par quelques succès que les empiriques ont l'art de faire valoir que par l'intérêt naturel qu'on inspire toujours comme victime d'une sorte d'oppression tyrannique. Que d'intolérance ! Quel mépris insultant n'a-t-on pas souvent prodigué à des hommes dont quelques-uns ont des talens, d'autres des résultats précieux d'une longue expérience qu'il faudroit seulement éclairer et rattacher à des principes solides. Ces idées sont naturellement suggérées par l'exemple de l'aliénation mentale. L'Allemagne, l'Angleterre, la France ont vu s'élever des hommes qui, étrangers aux principes de la médecine et seulement guidés par un jugement sain ou quelque tradition obs-

cure, se sont consacrés au traitement des aliénés, et ils ont opéré la guérison d'un grand nombre, soit en temporisant, soit en les asservissant à un travail régulier, ou en prenant à propos les voies de la douceur ou d'une répression énergique. On peut citer entr'autres (1) Willis en Angleterre, Fowlen en Écosse (2), le Concierge de l'hospice des aliénés d'Amsterdam (3), Poution, directeur des aliénés de l'hospice de Manosque (4); Pussin, surveillant de l'hospice des aliénés de Bicêtre (6); Haslam, apoticaire de l'hôpital

---

(1) *Détails sur l'Établissement du docteur Willis pour la guérison des Aliénés. Bib. Brit.*

(2) *Lettre du docteur Larive aux rédact. de la Bib. Britann., sur un nouvel établissement pour la guérison des Aliénés.* Bib. Brit. tom. VIII.

(3) *Description de la Maison des fous d'Amsterdam, par le cit. Thouin. Décad Philosoph. an* 4ᵉ.

(4) *Observations sur les Insensés, par M. Mourre, administrateur du département du Var.* Broch. de 22 pages.

(5) *Observations faites par le cit. Pussin sur les fous, à Bicêtre le premier nivôse an* 6ᵉ. (C'est un manuscrit de 9 pages que je possède.)

de Bethléem à Londres (1). L'habitude de vivre constamment au milieu des aliénés, celle d'étudier leurs mœurs, leurs caractères divers, les objets de leurs plaisirs ou de leurs répugnances, l'avantage de suivre le cours de leurs égaremens le jour, la nuit, les diverses saisons de l'année, l'art de les diriger sans efforts et de leur épargner des emportemens et des murmures, le talent de prendre à propos avec eux le ton de la bienveillance ou un air imposant, et de les subjuguer par la force lorsque les voies de la douceur ne peuvent suffire; enfin, le spectacle continuel de tous les phénomènes de l'aliénation mentale, et les fonctions de la surveillance, doivent nécessairement communiquer à des hommes intelligens et zélés, des connoissances multipliées et des vues de détail qui manquent au médecin, borné le plus

(1) *Observations on insanity, with practical remarks, on the disease, and an account of the morbid appearances on dissection.* By John Haslam. Lond. 1794.

souvent, à moins d'un goût dominant, à des visites passagères. Les empiriques d'un autre côté, dépourvus des connoissances préliminaires de l'histoire de l'entendement humain, peuvent-ils mettre de l'ordre et de la précision dans leurs observations, ou s'élever même à un langage propre à rendre leurs idées? Peuvent-ils distinguer une espèce d'aliénation d'une autre et la bien caractériser par le rapprochement de plusieurs faits observés? Deviendront-ils jamais susceptibles de lier l'expérience des siècles passés avec les phénomènes qui frappent leurs yeux, de se renfermer dans les bornes d'un doute philosophique dans les cas incertains, et d'adopter une marche ferme et sûre pour diriger leurs recherches, non moins que pour disposer une suite d'objets dans un ordre systématique.

Je voudrois bien qu'en médecine on comptât pour quelque chose, comme on le fait en physique, en chimie, en botanique, un jugement sain, une

sagacité naturelle, un esprit inventif, dépouillés de tout autre privilège ; qu'on s'informât peu si tel homme a fait certaines études d'usage, ou rempli certaines formalités, mais seulement s'il a approfondi quelque partie de la science médicale, ou s'il a découvert quelque vérité utile. L'exercice de la médecine durant près de deux années dans l'hospice de Bicêtre, m'a fait vivement sentir la nécessité de réaliser ces vues pour faire faire quelques progrès à la doctrine de l'aliénation mentale ; les écrits des auteurs anciens et modernes sur cet objet, rapprochés de mes observations antérieures, ne pouvoient me faire sortir d'un certain cercle circonscrit, et devois-je négliger ce que le spectacle des aliénés, pendant un grand nombre d'années, et l'habitude de réfléchir et d'observer avoient pû apprendre à un homme doué d'un sens droit, très-appliqué à ses devoirs et chargé de la surveillance des aliénés de l'hospice.

Le ton dogmatique de docteur fut dès-lors abandonné ; des visites fréquentes, quelquefois pendant plusieurs heures du jour, m'aidèrent à me familiariser avec les écarts, les vociférations et les extravagances des maniaques les plus violens; dès-lors j'eus des entretiens réitérés avec l'homme qui connoissoit le mieux leur état antérieur et leurs idées délirantes : attention extrême pour ménager toutes les prétentions de son amour propre, questions variées et souvent reportées sur le même objet, lorsque les réponses étoient obscures, point d'opposition de ma part à ce qu'il avançoit de douteux ou de peu probable, mais renvoi tacite à un examen ultérieur pour l'éclaircir ou le rectifier; notes journalières tenues sur les faits observés, sans d'autre sollicitude que de les multiplier et les rendre exactes ; telle est la marche que j'ai suivie pendant près de deux années, pour enrichir la doctrine médicale de l'aliénation, de toutes les lumières acquises

par

par une sorte d'empirisme, ou plutôt pour completter la première et ramener l'autre à des principes généraux dont elle étoit dépourvue. Une infirmerie isolée et destinée à recevoir un certain nombre d'aliénés et d'épileptiques, me facilitoient d'ailleurs d'autres recherches sur les effets des médicamens et l'influence puissante du régime, varié suivant les dispositions individuelles ou les maladies incidentes.

On sait combien l'opinion publique est peu favorable à la médecine, et j'aurai peu de peine à faire convenir que parmi toutes les parties de l'histore naturelle, la plus difficile est l'art d'observer les maladies internes et de les saisir par leurs caractères extérieurs; combien l'étude de l'aliénation mentale ne doit-elle point accroître ces difficultés; c'est d'abord un éloignement naturel et une forte répugnance pour des hommes, dont les uns effrayent par des vociférations continuelles et des cris de fureur, les autres vous repoussent

avec une dureté agreste et sauvage; certains vous étourdissent par une sorte de babil sans ordre et sans suite. Veut-on tracer et décrire les phénomènes de l'aliénation mentale, c'est-à-dire d'une lésion quelconque dans les facultés intellectuelles et affectives, on (1) ne

(1) Une femme âgée maintenant de 45 ans, et détenue aux loges, après avoir éprouvé pendant plusieurs années un délire maniaque périodique, est tombée dans un état de mélancolie dont je vais rapporter l'objet et le caractère : elle ne voit autour d'elle que les effets d'un art magique destiné à la tourmenter, et tous ceux qui l'avosinent lui paroissent voués à cet art imposteur. Depuis six mois une nouvelle illusion s'est jointe à la première : elle croit être sans cesse poursuivie par un esprit qui l'observe, pénètre à volonté toutes les parties de son corps, lui parle et partage son lit avec elle. A peine est-elle couchée qu'elle croit voir une vive lumière qui se précipite sur elle et qui la maitrise avec un empire absolu; elle dit éprouver en même temps une chaleur brûlante, quelquefois une espèce d'engourdissement. Cet esprit devient quelquefois entreprenant et lui fait éprouver les effets de l'union des sexes; le plus souvent le sentiment qui en résulte est le souffle d'un doux zéphir. Elle converse librement avec lui, et elle prétend en avoir entendu d'une manière très-distincte ces paroles : *tu as beau faire, je te tiens en ma puissance.* Cette mélancolique au milieu de toutes ces scènes de délire, reste tantôt immobile et tremblante, tantôt ses cheveux semblent se dresser sur sa tête; elle pousse des cris d'indignation et ses voisines l'entendent

voit que confusion et désordre, on ne saisit que des traits fugitifs qui n'éclairent un moment que pour laisser ensuite dans une obscurité plus profonde, si on ne part comme d'un terme fixe de l'analyse des fonctions de l'entendement humain. Mais n'a-t-on point alors à craindre un autre écueil, celui de mêler des discussions métaphysiques et les divagations de l'idéologisme à une science de faits. Il

---

conjurer d'une voix forte et passionnée les puissances qui l'agitent; d'autrefois troublée par des terreurs pusillanimes, elle se lève, et le visage prosterné contre terre, elle se livre aux prières les plus ferventes.

Il est évident que pour décrire une semblable maladie il faut tracer l'histoire des fausses sensations de la vue, du tact, de l'ouie, qu'éprouve la mélancolique, ainsi que des fausses comparaisons et des jugemens erronés qui en sont la suite. On a cherché à lui faire voir que par une disposition intérieure et indépendamment de tout agent étranger, il pouvoit naître de semblables sensations; que le globe de l'œil, par exemple, pressé vers l'angle externe des paupières, pouvoit donner la sensation de la lumière. On combinoit déjà les moyens du traitement physique et moral, lorsqu'un jour, par mégarde, l'élève chargé de suivre cette histoire, appuya sa main sur son lit, et dès-lors elle le mit au nombre des magiciens acharnés à lui nuire, de sorte que sa défiance est devenue extrême et qu'il n'a plus été possible d'en tirer une seule parole.

faut donc emprunter des idées de ces sciences accessoires, avec une sorte de sobriété, ne prendre que celles qui sont les moins contestées, et leur joindre sur-tout la considération des signes extérieurs et des changemens physiques qui peuvent leur correspondre. On ne doit pas moins s'armer de courage et de constance contre un obstacle d'un autre genre; c'est l'humeur ombrageuse et l'extrême défiance que marquent en général les aliénés pour tout ce qui les environne; ce qui les réduit souvent à dissimuler ou à se condamner à une taciturnité qu'on ne peut vaincre. Il y auroit de la mal-adresse à leur marquer une intention directe de les observer et de pénétrer le secret de leurs pensées par diverses questions sur leur état: la crainte de se trahir leur inspire une sorte de réserve et de contrainte qui les fait paroître tout autres qu'ils ne sont, lorsqu'ils conservent le moindre discernement; ils jouent alors un rôle qui peut tromper les yeux les plus

clairvoyans, et qu'ils cessent de prendre aussi-tôt qu'ils sont livrés à eux-mêmes. Que dirai-je des mélancoliques qui ne délirent que sur un point particulier, et avec lesquels on peut converser très-long-temps sans appercevoir la moindre lésion dans les fonctions de l'entendement. Je fais grace enfin de tous les changemens inattendus et momentanés que peuvent produire sur les aliénés, les premiers besoins de la vie à peine satisfaits, le relâchement dans le service, un objet de ressentiment, les variations de l'atmosphère.

Ce n'est pas toujours un titre pour les surmonter que de sentir vivement les difficultés d'un objet ; mais c'est un nouveau motif de faire des efforts pour les vaincre ; on doit tenir peu de compte de celles qui sont relatives à l'étude de la manie, et qui viennent de la répugnance que ce spectacle doit inspirer. L'habitude nous rend celui-ci familier, et d'ailleurs un très-petit nombre d'aliénés sont dans un état

constant de délire et de fureur : la plupart sont tranquilles ou éprouvent des intervalles plus ou moins long de calme. Quel avantage n'a point le médecin sur tous les agens de la police intérieure des hospices ? son ministère n'a d'autre but que le soulagement des maux dont les aliénés sont atteints, et dès-lors peut-il manquer de trouver en eux les dispositions les plus favorables, à moins qu'ils ne soient dans un égarement complet. C'est avec sécurité et avec la dernière confiance, que l'expérience m'a appris à les aborder, et nul accident n'en a été la suite. Mes premières recherches furent d'abord dirigées au hasard; je ne pouvois ni distinguer avec précision, les diverses aberrations des fonctions de l'entendement, ni m'élever à un langage propre à les rendre; l'étude des idéologistes françois et anglois me fut donc nécessaire pour partir d'un terme fixe et pour exprimer le caractère distinctif des diverses espèces d'aliénés, en écartant

d'ailleurs tout objet contesté, toute discussion métaphysique : la marche suivie dans toutes les parties de l'histoire naturelle me servit de guide, et je m'attachai aux signes extérieurs, aux changemens physiques qui pouvoient correspondre avec les lésions des fonctions intellectuelles ou affectives : c'est ainsi qu'ont été décrits les traits du visage, les gestes, les mouvemens, qui font présager l'explosion prochaine d'un accès de manie ; l'expression de la physionomie, qui caractérise l'accès dans son plus haut période ou dans son déclin, n'a point été omise, non plus que les diverses formes du crâne relatives aux lésions des sens internes, et devenues l'objet de mes recherches particulières. Combien d'expédiens ont été mis en usage contre les obstacles puissans et quelquefois insurmontables qu'opposent l'extrême défiance ou plutôt la sauvage misantropie de certains aliénés, toujours en garde contre tout ce qui les approche. Si on peut en triom-

pher ce n'est que par un ton de candeur, une extrême simplicité et des manières affectueuses. Telles ont été les mesures que j'ai prises pour assurer la plus grande exactitude aux faits que j'ai recueillis et dont j'ai cherché ensuite à former un ensemble régulier et méthodique.

Un ouvrage de Médecine publié en France à la fin du XVIIIe siècle, doit avoir un autre caractère que s'il avoit été écrit à une époque antérieure; un certain essor dans les idées, une liberté sage et sur-tout l'esprit d'ordre et de recherche qui règne dans toutes les parties de l'histoire naturelle doit le distinguer: ce ne sont plus des vues particulières ou l'intérêt de quelque corporation puissante qui doivent l'avoir dicté; c'est une philantropie pure et franche: je laisse aux gens de goût à décider si j'ai rempli cette tâche.

TRAITÉ SUR LA MANIE.

PLAN GÉNÉRAL DE L'OUVRAGE.

La marche imposante qu'ont communiquée dans ce siècle à l'histoire naturelle l'esprit d'observation, un langage aphoristique et les méthodes de classification, ne doit-elle point servir d'exemple et de guide en Médecine, et chaque objet nouveau de recherches n'en montre-t-il point la nécessité? C'est une épreuve que j'ai faite moi-même en voulant appliquer autrefois aux aliénés de Bicêtre, des études antérieures faites sur la manie. Tout m'offrit d'abord l'image de la confusion et du cahos. Là c'étoit des aliénés sombres et silencieux; ici des furieux, les yeux hagards et dans un continuel délire; ailleurs, toutes les marques d'un jugement sain avec des emportemens forcenés; plus loin, un état de nullité et l'idiotisme le plus stupide. Des symptômes si différens, tous compris sous le titre

général d'aliénation, ne devoient-ils point être soigneusement étudiés, et n'indiquoient-ils point une grande variété de mesures à prendre pour maintenir un ordre constant dans l'hospice, et pour prescrire les remèdes et le régime? La difficulté auroit beaucoup diminué, si les faits observés avoient pu être classés par degrés suivant un ordre méthodique; mais les distributions arbitraires et incomplettes de Sauvages et de Cullen, étoient bien moins propres à simplifier le travail qu'à m'égarer, et l'épreuve que j'en fis manifesta bientôt leur insuffisance. Je pris donc pour guide la méthode qui réussit constamment dans toutes les parties de l'histoire naturelle; c'est de commencer par voir successivement chaque objet avec attention, et sans autre dessein que de rassembler des matériaux pour l'avenir; c'est de chercher à éviter toute illusion, toute prévention, toute opinion adoptée sur parole. D'abord recensement général de tous les aliénés de l'hospice, avec un examen successif de l'état de chacun d'eux, pour reconnoître la nature de leurs écarts; dans le cours de l'année, notes historiques sur les nouveaux venus, et journaux d'observations sur les uns et les autres, relativement aux changemens qu'ils éprouvent suivant les diverses saisons, attachement scrupuleux à la méthode descriptive,

sans m'asservir à aucune manière de voir exclusive, à aucun ordre systématique; ce sont ces matériaux, ainsi que d'autres faits de ce genre, recueillis dans les hospices (1), que je mets maintenant en œuvre, et que je réduits en corps de doctrine.

Peu d'objets en médecine sont aussi féconds que la manie, en points de contact nombreux, en rapprochemens nécessaires entre cette science, la philosophie morale et l'histoire de l'entendement humain; il y en a bien moins encore sur lesquels il y ait autant de préjugés à rectifier, et d'erreurs à détruire: l'aliénation de l'entendement est en général regardée comme le produit d'une lésion organique du cerveau, et par conséquent comme incurable, ce qui dans un très-grand nombre de cas est contraire aux observations d'anatomie. Les azyles publics consacrés aux aliénés, ont été considérés comme des lieux de réclusion et d'isolement pour des infirmes dangereux et dignes d'être sequestrés de la société, et dès-lors leurs gardiens, le plus souvent inhumains et sans lumières, se sont permis envers eux les

(1) Je ferai aussi usage d'un Mémoire sur les aliénés, que je communiquai à la ci-devant Société de Médecine, la première année de la révolution, Mémoire qui n'a point été encore publié.

actes les plus arbitraires de dureté et de violence, tandis que l'expérience prouve sans cesse les heureux effets d'un caractère conciliant et d'une fermeté douce et compatissante. L'empirisme a souvent profité de cette considération, pour faire des établissemens favorables aux aliénés; il en est résulté des cures nombreuses, mais sans qu'on ait concouru aux progrès de la science par des écrits solides; d'un autre côté, l'aveugle routine d'un grand nombre de médecins a tourné sans cesse dans le cercle étroit des saignées multipliées, des bains et des douches, sans donner presqu'aucune attention au traitement moral; on a donc négligé de part et d'autre le point de vue purement philosophique de l'aliénation de l'entendement, la distinction de ses diverses espèces, l'histoire exacte des signes précurseurs, de la marche et de la terminaison des accès lorsqu'elle est intermittente, les règles de police intérieure des hospices et la détermination précise des circonstances qui rendent nécessaires certains remèdes, comme de celles qui les rendent superflus, car dans cette maladie, comme dans beaucoup d'autres, l'habileté du médecin est bien loin de consister dans l'usage exclusif des médicamens.

La manie intermittente ou périodique est la plus ordinaire, et les écarts de l'entende-

ment qui caractérisent ses accès, correspondent à ceux de la manie continue, et en donnent une juste idée; ces accès sont d'ailleurs d'une durée déterminée, et il est facile d'en saisir les progrès, le plus haut degré de développement et la terminaison. C'est donc par leur exposition historique que ce Traité doit débuter; les principes du régime moral doivent suivre immédiatement après, puisque très-souvent il peut seul opérer la guérison, et que si on le néglige, les accès maniaques s'exaspèrent, deviennent plus opiniâtres ou se convertissent en manie continue et incurable. Cette sorte d'institution morale des aliénés, propre à assurer le rétablissement de la raison, suppose que dans le plus grand nombre de cas il n'y a point de lésion organique du cerveau ni du crâne. Il étoit donc naturel que le résultat de l'ouverture des corps ne fût point omis, et qu'on pût fixer l'espèce particulière d'aliénation qui correspond aux dérangemens physiques; j'ai été ensuite conduit par une suite de cet esprit d'ordre, à déterminer les divisions de l'aliénation de l'entendement en ses espèces distinctes, fondées sur des observations nombreuses et les mieux constatées. Cette distribution méthodique a encore un avantage très-précieux pour établir un ordre constant dans le service des hospices, et con-

courir à rétablir les aliénés, puisque ces derniers doivent être divisés en groupes distincts et isolés, pour éviter aux convalescens une communication nuisible, et pour ainsi dire contagieuse, par le spectacle des actes de délire et d'extravagance. Les règles de surveillance et de police intérieure des mêmes hospices, doivent terminer ces considérations, et servir pour ainsi dire d'acheminement au traitement médical, puisqu'elles peuvent souvent le remplacer, et qu'il est superflu et illusoire, si elles n'assurent un ordre constant et invariable. C'est assez montrer que l'exposition d'un emploi sage et d'une application limitée et très-circonscrite des remèdes dans la manie, doit terminer l'Ouvrage.

Il y a quelque chose de mieux à faire dans ce siècle de lumière, que de se fâcher des sorties fréquentes qu'à faites Montaigne sur la médecine; c'est d'en profiter, et d'éviter des ridicules qu'il lui reproche souvent à juste titre. Je pense que la lecture de ce Traité, sera loin de faire répéter avec ce judicieux censeur des travers de l'esprit humain, que « ce que la fortune, la nature ou quelque autre » cause étrangère produit en nous de bon et » de salutaire, c'est le privilége de la méde- » cine de se l'attribuer ».

SECTION Ire.

Manie périodique ou intermittente.

I.

Les accès de Manie soumis à de nouvelles recherches.

On peut citer les accès de manie, considérés dans divers individus, comme un exemple frappant du peu de progrès qu'a fait la Médecine pendant une suite de siècles, sur l'aliénation de l'esprit, dont la connoissance d'ailleurs n'intéresse pas moins la philosophie morale et l'histoire de l'entendement humain. Arétée se borne à dire que la manie périodique est susceptible d'une guérison parfaite, si elle est bien traitée, mais qu'elle est sujette à des rechutes par le retour du printemps, par des écarts du régime, ou des emportemens de colère. Cælius Aurelianus en caractérise mieux les accès, en faisant noter la rougeur des yeux, le regard fixe, la distension des veines, le coloris des joues, et un surcroît de forces; mais que d'objets l'un et l'autre laissent à desirer, ou plutôt ne reste-t-il point à reprendre l'histoire entière des accès de manie, à faire

connoître la saison ordinaire de leur retour; leurs causes, leurs signes précurseurs, leurs symptômes, leurs périodes successifs, leurs formes variées, leur durée, leur terminaison, les indices qui doivent faire espérer ou craindre? Il étoit bien plus facile de compiler que d'observer, de donner de vaines théories, que d'établir des faits positifs: aussi des auteurs sans nombre, tant anciens que modernes, se sont acquittés dignement de cette tâche, et on a écrit sans cesse sur la manie, pour ne se livrer qu'à de vaines répétitions et au stérile langage des écoles. Les histoires particulières qu'on en trouve dans les recueils d'observations, ne sont que des faits isolés, où la vraie méthode descriptive est également négligée, et les auteurs n'ont eu guère d'autre but que de faire valoir certains remèdes (1), comme si le traitement de toute maladie, sans la connois-

---

(1) Je dois citer, pour exemple, un résultat d'observations faites, il y a environ trente années, dans un hospice d'insensés à Vienne en Autriche, c'est-à-dire, dans une des villes de l'Europe où la médecine moderne a été cultivée avec le plus de succès. Le docteur Lauther, Médecin de cet hospice, ne nous parle que des essais de certains remèdes, et des guérisons qu'il a opérées, sans rien déterminer sur l'histoire, les différences, les espèces de la manie, ce qui est se mettre au niveau de ceux qui exercent l'empyrisme le plus aveugle et le plus borné.

sance exacte de ses symptômes et de sa marche, n'étoit pas aussi dangereux qu'illusoire.

I I.

Circonstances favorables pour mes recherches sur la Manie.

L'hospice de Bicêtre, confié à mes soins, à titre de médecin, durant l'an 2 et l'an 3 de la République, m'ouvrit un vaste champ pour poursuivre des recherches sur la Manie, commencées à Paris depuis quelques années. Quelle époque d'ailleurs plus favorable que celle des plus grands orages de la révolution, toujours propres à donner une activité brûlante aux passions, ou plutôt à produire la manie sous toutes ses formes. Les vices du local de l'hospice, une instabilité continuelle dans les administrations, et la difficulté d'obtenir souvent les objets nécessaires, furent loin de me rebuter. Je trouvai un très-heureux supplément dans le zèle, l'intelligence et les principes d'humanité qui animoient le concierge, un des hommes les plus expérimentés dans l'art de diriger les aliénés, et le plus propre, par sa fermeté courageuse, à maintenir un ordre invariable dans l'hospice. Ce sont ces circonstances qui, bien plus que le frivole essai qu'on peut faire de nouveaux remèdes, donnent

du prix à mes observations, car dans la manie, comme dans beaucoup d'autres maladies, s'il y a un art de bien administrer les médicamens, il y a un art encore plus grand de savoir quelquefois s'en passer.

III.

Époques des accès de la Manie intermittente.

Il est curieux de suivre pour ainsi dire à l'œil, les effets de l'influence solaire sur le retour et la marche du plus grand nombre des accès de manie, de les voir se renouveller durant le mois qui suit le solstice du printemps, se prolonger avec plus ou moins de violence durant la saison des chaleurs, et se terminer pour la plupart au déclin de l'automne. Leur durée est renfermée dans une certaine latitude de trois, quatre, cinq mois, suivant les variétés de la sensibilité individuelle, et suivant que la température des saisons est accélérée, retardée ou intervertie; les aliénés de toute espèce manifestent en outre une sorte d'effervescence passagère et des agitations tumultueuses à l'approche des orages ou par un temps très-chaud, comme à 16, 18 degrés ou au-dessus, au thermomètre de Réaumur. Ils marchent à pas précipités, ils déclament sans ordre et sans suite, s'emportent pour les causes les plus légères, ou même sans cause, et pous-

sent les vociférations les plus bruyantes et les plus confuses. Mais on doit se garder de faire une loi générale, et de conclure que le renouvellement des accès de manie est toujours l'effet de la chaleur atmosphérique. J'ai vu trois insensés dont les accès se renouveloient seulement aux approches de l'hiver, c'est-à-dire, aux premiers froids du mois de brumaire. Ces accès se calmoient tour à tour durant l'hiver, lorsque la température se soutenoit quelques jours à 10 ou 12 degrés au-dessus du terme de la glace, et ils se renouveloient alternativement plusieurs fois durant la saison rigoureuse. Je puis citer aussi deux exemples d'un changement total pour les époques des accès. Deux aliénés les éprouvoient constamment au retour des chaleurs, l'un depuis trois, l'autre depuis quatre années; mais depuis l'année dernière, ils ne les éprouvent plus qu'au déclin de l'automne et au retour du froid. A quoi tient donc cette disposition nerveuse au renouvellement des accès, qui semble se jouer des loix générales, et qui est susceptible d'être excitée le plus souvent par la saison des chaleurs, et quelquefois par une température opposée? Que deviennent alors les principes de la médecine de Brown, sur l'action du froid et du chaud, et sur le caractère de maladie sténique qu'il donne à la manie?

I V.

Accès indépendans de l'influence des saisons.

Je viens de tracer la marche générale que suit la manie périodique irrégulière, c'est-à-dire, celle dont les accès peuvent être renouvelés, non-seulement suivant les changemens et la température des saisons, mais encore par d'autres causes étrangères, comme des emportemens de colère, des objets propres à rappeler le souvenir des causes primitives de la manie, la boisson des liqueurs alkoolisées, ou bien la disette et le défaut de nourriture, ainsi que je m'en suis assuré par les observations les plus constantes et les plus réitérées. On remarque dans les hospices une autre manie périodique régulière, nullement asservie aux vicissitudes de la saison, ou aux causes diverses qui viennent d'être rapportées, mais dont les accès se renouvellent en suivant des périodes invariables, par une disposition interne qui ne nous est connue que par ses effets. Celle-ci est bien moins facile à guérir que l'autre; elle est aussi moins fréquente, puisque dans un recensement que je fis de tous les aliénés de l'hospice de Bicêtre durant l'an 2[e]. de la République, pour connoître leurs proportions, je trouvai que sur le nombre total de 200, il y en avoit 52 qui éprouvoient une manie pé-

riodique irrégulière, et 6 seulement une manie périodique régulière. Un de ces derniers avoit, chaque année, un accès de trois mois, qui finissoit vers le milieu de l'été. Les accès de manie d'un second sembloient suivre le type de la fièvre tierce, puisqu'il jouissoit constamment d'un jour de calme : un troisième aliéné étoit dans un état extrême de fureur, seulement durant quinze jours de l'année où il étoit calme et jouissoit pleinement de sa raison durant onze mois et demi. Je puis enfin citer l'exemple de trois aliénés, dont les accès se renouveloient constamment après dix-huit mois de calme, et dont la durée étoit de six mois révolus ; le caractère particulier des accès de ces derniers, étoit de n'offrir aucun trouble, aucun désordre dans leurs idées, aucun écart extravagant de l'imagination ; ces insensés répondoient de la manière la plus juste et la plus précise aux questions qu'on leur proposoit, mais ils étoient dominés par la fureur la plus fougueuse, et par un instinct sanguinaire, dont ils sentoient eux-mêmes toute l'horreur, mais dont ils n'auroient point été les maîtres de réprimer l'atroce impulsion, sans les obstacles d'une réclusion sévère. Comment concilier ces faits avec les notions que Locke et Condillac donnent sur la folie, qu'ils font consister exclusivement dans une dispo-

sition à allier des idées incompatibles par leur nature, et à prendre ces idées ainsi alliées pour une vérité réelle ?

V.

La nature des accès varie, non suivant les causes, mais suivant la constitution.

Ce seroit tomber dans l'erreur, que de croire que les diverses espèces de manie tiennent à la nature particulière de leurs causes, et qu'elle devient périodique, continue ou mélancolique, suivant qu'elle doit sa naissance à un amour malheureux, à des chagrins domestiques, à une dévotion portée jusqu'au fanatisme, à des terreurs religieuses ou à des évènemens de la révolution. Mais des informations exactes sur l'état antérieur des insensés, et l'observation des affections maniaques qui leur étoient propres, m'ont pleinement convaincu qu'il n'y a aucune liaison entre le type particulier ou le caractère spécifique de la manie, et la nature de l'objet qui l'a fait naître, puisque parmi les manies périodiques que j'ai observées, j'en trouve dans mes notes quelques-unes qui tiennent à une passion violente et malheureuse, d'autres à l'ambition exaltée de la gloire, certaines à des revers de fortune, ou bien au délire d'une dévotion extatique, enfin quelques

autres aux élans d'un patriotisme brûlant, mais le plus souvent dépourvu d'un jugement solide. La violence des accès est encore indépendante de la nature de ces causes, et paroît tenir à la constitution de l'individu, ou plutôt aux divers degrés de la sensibilité physique et morale. Les hommes robustes et à cheveux noirs, ceux qui sont dans l'âge de la vigueur, et qui sont les plus susceptibles de passions vives et emportées, semblent conserver leur caractère dans leurs accès, et deviennent quelquefois d'une fureur et d'une violence qui tient de la rage. On remarque moins ces extrêmes dans les accès des hommes à cheveux châtains et d'un caractère doux et modéré; leurs affections maniaques ne se développent qu'avec une certaine retenue et avec mesure. Rien n'est plus ordinaire que de voir les hommes à cheveux blonds tomber dans une rêvasserie douce plutôt que dans des emportemens de fureur, et finir par une démence d'imbécillité qui devient incurable. C'est assez dire que les hommes doués d'une imagination ardente et d'une sensibilité profonde, ceux qui peuvent éprouver les passions les plus fortes et les plus énergiques, ont une disposition plus prochaine à la manie; réflexion triste, mais constamment vraie, et bien propre à intéresser en faveur des malheureux aliénés. Je ne puis que

rendre un témoignage éclatant à leurs qualités morales. Nulle part, excepté dans les romans, je n'ai vu des époux plus dignes d'être chéris, des pères plus tendres, des amans plus passionnés, des patriotes plus purs et plus magnanimes, que dans l'hospice des aliénés, dans les intervalles de raison et de calme, et l'homme sensible peut aller chaque jour y jouir de quelque scène attendrissante.

V I.

Signes précurseurs des accès de Manie.

La nature des affections propres à donner naissance à la manie périodique, et les affinités de cette maladie avec la mélancolie et l'hypocondrie, doivent faire présumer que le siége primitif en est presque toujours dans la région épigastrique, et que c'est de ce centre que se propagent, comme par une espèce d'irradiation, les accès de manie. L'examen attentif de leurs signes précurseurs, donne encore des preuves bien frappantes de l'empire si étendu que Lacaze et Bordeu donnent à ces forces épigastriques, et que Buffon a si bien peint dans son Histoire naturelle; c'est même toute la région abdominale qui semble entrer bientôt dans cet accord sympathique. Les insensés, au prélude des accès, se plaignent d'un

d'un resserrement dans la région de l'estomac, du dégoût pour les alimens, d'une constipation opiniâtre, des ardeurs d'entrailles qui leur font rechercher des boissons rafraîchissantes; ils éprouvent des agitations, des inquiétudes vagues, des terreurs paniques, des insomnies; bientôt après le désordre et le trouble des idées se marque au-dehors par des gestes insolites, par des singularités dans la contenance et les mouvemens du corps, qui ne peuvent que frapper vivement un œil observateur. L'aliéné tient quelquefois sa tête élevée et ses regards fixes vers le ciel; il parle à voix basse, il se promène et s'arrête tour-à-tour avec un air d'admiration raisonnée, ou une sorte de recueillement profond. Dans d'autres aliénés, ce sont de vains excès d'une humeur joviale et des éclats de rire immodérés. Quelquefois aussi, comme si la nature se plaisoit dans les contrastes, il se manifeste une taciturnité sombre, une effusion de larmes sans cause connue, ou même une tristesse concentrée et des angoisses extrêmes. Dans certains cas, la rougeur presque subite des yeux, le regard étincelant, le coloris des joues, une loquacité exubérante, font présager l'explosion prochaine de l'accès, et la nécessité urgente d'une étroite réclusion. Un aliéné parloit d'abord avec volubilité, il poussoit de

fréquens éclats de rire, il versoit ensuite un torrent de larmes; et l'expérience avertissoit de le renfermer promptement, car ses accès étoient de la plus grande violence, et il mettoit en pièces tout ce qui tomboit sous ses mains. C'est par des visions extatiques durant la nuit, que préludent souvent les accès de dévotion maniaque; c'est aussi quelquefois par des rêves enchanteurs et par une prétendue apparition de l'objet aimé sous les traits d'une beauté ravissante, que la manie par amour éclate quelquefois avec fureur, après des intervalles plus ou moins longs de raison et de calme.

VII.

Changement des affections morales durant les accès.

Celui qui a regardé la colère comme une fureur ou manie passagère (*ira furor brevis est*), a exprimé une pensée très-vraie, et dont on sent d'autant plus la profondeur, qu'on a été plus à portée d'observer et de comparer un grand nombre d'accès de manie, puisqu'ils se montrent en général sous la forme d'un emportement prolongé plus ou moins fougueux; ce sont bien plus ces émotions d'une nature irascible, que le trouble dans les idées ou les singularités bizarres du jugement, qui

constituent le vrai caractère de ces accès: aussi trouve-t-on le nom de *manie* comme synonime de celui de *fureur*, dans les écrits d'Arétée et de Cælius Aurelianus, qui ont excellé dans l'art d'observer. On doit seulement reprendre la trop grande extension qu'ils donnoient à ce terme, puisqu'on observe quelquefois des accès sans fureur, mais presque jamais sans une sorte d'altération ou de perversion des qualités morales. Un homme devenu maniaque par les événemens de la révolution, repoussoit avec rudesse, au moment de l'accès, un enfant qu'il chérissoit tendrement en tout autre temps. J'ai vu aussi un jeune homme plein d'attachement pour son père, l'outrager, ou chercher même à le frapper dans ses accès périodiques, et nullement accompagnés de fureur. Je pourrois citer quelques exemples d'aliénés, connus d'ailleurs par une probité rigide durant leurs intervalles de calme, et remarquables, pendant leurs accès, par un penchant irrésistible à voler et à faire des tours de filouterie. Un autre insensé, d'un naturel pacifique et très-doux, sembloit inspiré par le démon de la malice durant ses accès; il étoit alors sans cesse dans une activité malfaisante, il enfermoit ses compagnons dans les loges, les provoquoit, les frappoit, et suscitoit à tout propos des sujets de querelle et de rixe.

Mais comment concevoir l'instinct destructeur de quelques aliénés, sans cesse occupés à déchirer et à mettre en lambeaux tout ce qu'ils peuvent atteindre? C'est sans doute quelquefois par une erreur de l'imagination, comme le prouve l'exemple d'un insensé, qui déchiroit le linge et la paille de sa couche, qu'il prenoit pour un tas de serpens et de couleuvres entortillés. Mais parmi ces furieux, il y en a aussi dont l'imagination n'est point lésée, et qui éprouvent une propension aveugle et féroce à tremper leurs mains dans le sang, et à déchirer les entrailles de leurs semblables (IV). C'est un aveu que j'ai reçu en frissonnant de la bouche même d'un de ces insensés, dans ses intervalles de tranquillité. Pour compléter enfin ce tableau d'une atrocité automatique, je puis citer l'exemple d'un aliéné qui tournoit contre lui comme contre les autres sa fureur forcenée. Il s'étoit amputé lui-même la main avec un couperet avant d'arriver à Bicêtre, et malgré ses liens, il cherchoit à approcher ses dents de sa cuisse pour la dévorer. Ce malheureux a fini par succomber dans un de ces accès de rage maniaque et suicide.

VIII.

Diverses lésions des fonctions de l'entendement durant les accès.

On sait que Condillac, pour mieux remonter, par l'analyse, à l'origine de nos connoissances, suppose une statue animée, et successivement douée des fonctions de l'odorat, du goût, de l'ouïe, de la vue et du tact, et c'est ainsi qu'il parvient à indiquer les idées qui doivent être rapportées à des impressions diverses. N'importe-t-il point de même à l'histoire de l'entendement humain de pouvoir considérer d'une manière isolée ses diverses fonctions, comme l'attention, la comparaison, le jugement, la réflexion, l'imagination, la mémoire et le raisonnement, avec les altérations dont ces fonctions sont susceptibles? Or un accès de manie offre toutes les variétés qu'on pourroit rechercher par voie d'abstraction. Tantôt ces fonctions sont toutes ensembles abolies, affoiblies, ou vivement excitées pendant les accès; tantôt cette altération ou perversion ne tombe que sur une seule ou plusieurs d'entre elles, pendant que d'autres ont acquis un nouveau dégré de développement et d'activité qui semblent exclure toute idée d'aliénation de l'entendement. Il n'est pas rare de voir quelques aliénés plongés, pendant

leurs accès, dans une idée exclusive qui les absorbe tout entiers, et qu'ils manifestent dans d'autres momens; ils restent immobiles et silencieux dans un coin de leur loge, repoussent avec rudesse les services qu'on veut leur rendre, et n'offrent que les dehors d'une stupeur sauvage. N'est-ce pas là porter l'attention au plus haut degré, et la diriger avec la dernière vivacité sur un objet unique? D'autre fois l'insensé, durant son accès, s'agite sans cesse; il rit, il chante, il pleure tour-à-tour, et montre la mobilité la plus versatile, sans que rien puisse le fixer un seul moment. J'ai vu des aliénés refuser d'abord avec la plus invincible obstination toute nourriture par une suite de préjugés religieux, être ensuite fortement ébranlés par le ton impérieux et menaçant du concierge, passer plusieurs heures dans une sorte de lutte intérieure entre l'idée de se rendre coupables envers la Divinité, et celle de s'exposer à de mauvais traitemens, céder enfin à la crainte, et se déterminer à prendre des alimens; n'est-ce point là comparer des idées après les avoir fortement méditées. D'autres fois l'aliéné paroît incapable de cette comparaison, et il ne peut sortir de la sphère circonscrite de son idée primitive. Le jugement paroît quelquefois entièrement oblitéré pendant l'accès, et l'insensé ne prononce que

des mots sans ordre et sans suite, qui supposent les idées les plus incohérentes. D'autres fois le jugement est dans toute sa vigueur et sa force; l'insensé paroît modéré, et il fait les réponses les plus justes et les plus précises aux questions des curieux, et si on lui rend la liberté, il entre dans le plus grand accès de rage et de fureur, comme l'ont prouvé les déplorables événemens des prisons au 2 septembre de l'an 2e de la République. Cette sorte de manie est même si commune, que j'en ai vu huit exemples à la fois dans l'hospice, et qu'on lui donne le nom vulgaire de *folie raisonnante*. Il seroit superflu de parler des écarts de l'imagination, des visions fantastiques (1), des transformations idéales en généraux d'armée, en monarques, en divinités; illusions qui font le caractère des affections hypocondriaques et mélancoliques, si fréquemment observées et décrites sous toutes les formes par les auteurs. Comment peut-on

(1) J'ai vu dans l'hospice de Bicêtre, quatre insensés qui se croyoient revêtus de la puissance suprême, et qui prenoient le titre de Louis XVI; un autre croyoit être Louis XIV, et me flattoit quelquefois de l'espoir de devenir un jour son premier médecin. L'hospice n'étoit pas moins richement doté en divinités; en sorte qu'on désignoit ces insensés par leur pays natal; il y avoit le dieu de Mézières, le dieu de la Marche, celui de Bretagne.

manquer de les retrouver dans la manie, qui n'est souvent que le plus haut degré de l'hypocondrie et de la mélancolie? Il y a de singulières variétés pour la mémoire, qui semble quelquefois être entièrement abolie, en sorte que les aliénés, dans leurs intervalles de calme, ne conservent aucun souvenir de leurs écarts et de leurs actes d'extravagance; mais certains d'entr'eux se retracent vivement toutes les circonstances de l'accès, tous les propos outrageans qu'ils ont tenus, tous les emportemens où ils se sont livrés; ils deviennent sombres et taciturnes pendant plusieurs jours; ils vivent retirés au fond de leurs loges, et sont pénétrés de repentir, comme si on pouvoit leur imputer ces écarts d'une fougue aveugle et irrésistible. La réflexion et le raisonnement sont visiblement lésés ou détruits dans la plupart des accès de manie; mais on en peut citer aussi où l'une et l'autre fonction de l'entendemens subsistent dans toute leur énergie, ou se rétablissent promptement lorsqu'un objet vient à fixer les insensés au milieu de leurs divagations chimériques. J'engageai un jour un d'entre eux, d'un esprit très-cultivé, à m'écrire une lettre au moment même où il tenoit les propos les plus absurdes, et cependant cette lettre, que je conserve encore, est pleine de sens et et de raison. Un orfévre, qui avoit l'extrava-

gance de croire qu'on lui avoit changé sa tête, s'infatua en même temps de la chimère du mouvement perpétuel; il obtint ses outils, et il se livra au travail avec la plus grande obstination. On imagine bien que la découverte n'eut point lieu; mais il en résulta des machines très-ingénieuses, fruit nécessaire des combinaisons les plus profondes. Tout cet ensemble de faits peut-il se concilier avec l'opinion d'un siége ou principe unique et indivisible de l'entendement? Que deviennent alors des milliers de volumes sur la métaphysique?

IX.

Les accès de Manie ont pour caractère un nouveau degré d'énergie physique et morale.

On doit espérer que la médecine philosophique fera désormais proscrire ces expressions vagues et inexactes d'*images tracées dans le cerveau*, d'*impulsion inégale du sang dans les différentes parties de ce viscère*, du *mouvement irrégulier des esprits animaux*, etc., expressions qu'on trouve encore dans les meilleurs ouvrages sur l'entendement humain, et qui ne peuvent plus s'accorder avec l'origine (III), les causes (V) et l'histoire (VI et VII) des accès de manie. L'excitation nerveuse qui en caractérise le plus grand nombre, ne se

marque pas seulement au physique par un excès de force musculaire et une agitation continuelle de l'insensé, mais encore au moral, par un sentiment profond de supériorité de ses forces, et par une haute conviction que rien ne peut résister à sa volonté suprême; aussi est-il doué alors d'une audace intrépide, qui le porte à donner un libre essor à ses caprices extravagans, et dans les cas de répression, à livrer un combat au concierge et aux gens de service, à moins qu'on ne vienne en force et qu'on ne se rassemble en grand nombre, c'est-à-dire qu'il faut, pour le contenir, un appareil imposant qui puisse agir fortement sur son imagination, et le convaincre que toute résistance seroit vaine; c'est-là un grand secret dans les hospices bien ordonnés, de prévenir les accidens funestes dans des cas inopinés, et de concourir puissamment à la guérison de la manie. J'ai vu aussi quelquefois cette excitation nerveuse devenir extrême et incoërcible. Un insensé, calme depuis plusieurs mois, est tout-à-coup saisi de son accès durant un tour de promenade; ses yeux deviennent étincelans et comme hors des orbites; son visage, le haut du cou et de la poitrine, prennent la rougeur du pourpre; il croît voir le soleil à quatre pas de distance, il dit éprouver un bouillonnement inexprimable dans

sa tête, et avertit qu'on l'enferme promptement, parce qu'il n'est plus le maître de contenir sa fureur. Il continua, pendant son accès, de s'agiter avec violence, de croire voir le soleil à ses côtés, de parler avec une volubilité extrême, et de ne montrer que désordre et confusion dans ses idées. D'autres fois, cette réaction de forces épigastriques sur les fonctions de l'entendement, loin de les opprimer ou de les obscurcir, ne fait qu'augmenter leur vivacité et leur énergie, soit en devenant plus modérée, soit que la culture antérieure de l'esprit et l'exercice habituel de la pensée servent à la contrebalancer. L'accès semble porter l'imagination an plus haut degré de développement et de fécondité, sans qu'elle cesse d'être régulière et dirigée par le bon goût. Les pensées les plus saillantes, les rapprochemens les plus ingénieux et les plus piquans, donnent à l'aliéné l'air surnaturel de l'inspiration et de l'enthousiasme. Le souvenir du passé semble se dérouler avec facilité, et ce qu'il avoit oublié dans ses intervalles de calme, se reproduit alors à son esprit avec les couleurs les plus vives et les plus animées. Je m'arrêtois quelquefois avec plaisir auprès de la loge d'un homme de lettres qui, pendant son accès, discouroit sur les évènemens de la révolution avec toute la force, la dignité et la pureté du

langage qu'on auroit pu attendre de l'homme le plus profondément instruit et du jugement le plus sain (1). Dans tout autre temps ce n'étoit plus qu'un homme très-ordinaire. Cette exaltation, lorsqu'elle est associée à l'idée chimérique d'une puissance suprême ou d'une participation à la nature divine, porte la joie de l'insensé jusqu'aux jouissances les plus extatiques, et jusqu'à une sorte d'enchantement et d'ivresse du bonheur. Un insensé renfermé dans une pension de Paris, et qui, durant ses accès, se croyoit le prophète Mahomet, prenoit alors l'attitude du commandement et le ton de l'envoyé du Très-Haut; ses traits étoient rayonnans, et sa démarche pleine de majesté. Un jour que le canon tiroit à Paris pour des évènemens de la révolution, il se persuade que

(1) Un aliéné guéri par le fameux Willis, fait ainsi l'histoire des accès qu'il avoit éprouvés lui-même. « J'attendois, dit-il, toujours avec impatience l'accès d'agitation, qui duroit dix ou douze heures, plus ou moins, » parce que je jouissois pendant sa durée d'une sorte de » béatitude. Tout me sembloit facile, aucun obstacle ne » m'arrêtoit en théorie, ni même en réalité; ma mémoire » acquéroit tout-à-coup une perfection singulière. Je me » rappelois de longs passages des auteurs latins; j'ai peine » à l'ordinaire à trouver des rimes dans l'occasion, et j'écrivois alors en vers aussi rapidement qu'en prose. J'étois » rusé et même malin, fertile en expédiens de toute espèce.... » (*Biblioth. britann*).

c'est pour lui rendre hommage ; il fait faire silence autour de lui, il ne peut plus contenir sa joie, et c'est peut-être l'image la plus vraie de l'inspiration surnaturelle, ou plutôt de l'illusion fantastique des anciens prophètes.

X.

Tous les Maniaques sont-ils également susceptibles de supporter les degrés extrêmes de la faim et du froid?

Un des caractères remarquables de l'excitation nerveuse propre au plus grand nombre des accès de manie, est de porter au plus haut degré la force musculaire, et de faire supporter avec impunité les extrêmes de la faim et d'un froid rigoureux ; vérités anciennement connues, mais trop généralement appliquées à toute sorte de manie et à tous ses périodes. J'ai vu des exemples d'un développement de forces musculaires qui tenoit du prodige, puisque les liens les plus puissans cédoient aux efforts du maniaque avec une facilité propre à étonner encore plus que le degré de résistance vaincue. Combien l'insensé devient encore plus redoutable, s'il a ses membres libres, par la haute idée qu'il a de sa supériorité? Mais cette énergie de la contraction musculaire est loin de se remarquer dans certains accès pério-

diques, où il règne plutôt un état de stupeur, et on ne la retrouve plus en général dans les intervalles des accès. On n'a pas moins à se défier des propositions trop générales sur la facilité qu'ont les aliénés de suporter la faim la plus extrême, puisque certains accès, au contraire, sont marqués par une voracité singulière, et que la défaillance suit promptement le trop peu de nourriture. On parle d'un hôpital de Naples, ou une diète sévère, et propre à exténuer l'aliéné, est un des fondemens du traitement. Il seroit difficile de remonter à l'origine de ce principe singulier, ou plutôt de ce préjugé destructeur. Une malheureuse expérience qui a été la suite des derniers temps de disette, n'a que trop appris à Bicêtre que le défaut de nourriture n'est propre qu'à exaspérer et à prolonger la manie, lorsqu'il ne la rend point mortelle (1). D'un autre côté,

(1) Avant la révolution, la ration journalière du pain étoit seulement d'une livre et demie; la distribution en étoit faite le matin, ou plutôt elle étoit dévorée à l'instant, et une partie du jour se passoit ensuite dans une sorte de délire famélique. En 1792, cette ration fut portée à deux livres, et la distribution en étoit faite le matin, à midi et le soir, avec une soupe soigneusement préparée: c'est sans doute la cause de la différence de la mortalité qu'on remarque en faisant un relevé exact des registres. Sur 110 aliénés reçus dans l'hospice en 1784, il en mourut 57,

un des symptômes le plus dangereux et le plus à craindre durant certains accès, est le refus obstiné de toute nourriture, refus que j'ai vu quelquefois se prolonger quatre, sept, et même quinze jours de suite, sans perte de la vie, pourvu qu'on fournisse une boisson copieuse et fréquente. Que de moyens moraux, que d'expédiens ne faut-il point alors employer pour triompher de cette obstination aveugle! La constance et la facilité avec laquelle certains insensés supportent le froid le plus rigoureux et le plus prolongé, semble supposer un degré singulier d'intensité dans la chaleur animale, qu'il seroit curieux de connoître au thermomètre, si l'expérience en étoit possible dans tout autre temps que dans celui du calme. Au mois de nivôse de l'an 3e., et durant certains jours où le thermomètre indiquoit 10, 11, et jusqu'à 16 degrés au-dessus de la glace, un aliéné ne pouvoit garder sa couverture de laine, et il restoit assis en chemise sur le parquet de sa loge; le matin, à peine ouvroit-on sa porte, qu'on le voyoit courir en chemise dans l'intérieur de l'hospice, prendre la glace

c'est-à-dire, plus de la moitié. Le rapport fut de 95 à 151 en 1788; au contraire, durant l'an 2e. et l'an 3e. de la République, il n'en est mort que le huitième sur le nombre total.

ou la neige à poignées, l'appliquer et la laisser fondre sur sa poitrine avec une sorte de délectation, et comme on respireroit l'air frais durant la canicule. Mais d'un autre côté, combien d'insensés ne sont-ils pas vivement affectés par le froid, même durant leurs accès? avec quel empressement général ne les voit-on point se précipiter en hiver dans les chauffoirs? Et n'arrive-t-il point chaque année des accidens par la congélation des pieds ou des mains, lorsque la saison est très-rigoureuse?

X I.

Débilité qu'on remarque en général au déclin des accès de manie, et dangers que courent alors les aliénés.

Les réciprocités singulières ou la correspondance entre les affections morales et les fonctions de l'entendement, ne se marquent pas moins au déclin et à la terminaison des accès, que durant leur cours. L'aliéné méconnoît souvent son état, et demande à contre-temps d'être rendu à la liberté dans l'intérieur de l'hospice, comme s'il n'y avoit rien à craindre de sa fougue emportée; et c'est alors au surveillant de donner des réponses évasives, sans chercher à le contrarier et à le rendre plus furieux. D'autres fois l'aliéné apprécie avec justesse

tesse son état, demande lui-même qu'on prolonge sa réclusion, parce qu'il se sent encore dominé par ses penchans impétueux; il semble en calculer froidement la diminution progressive, et il indique sans se méprendre l'instant où il n'y a plus à craindre de ses écarts. Que d'habitude, de discernement et d'assiduité ne faut-il point de la part du surveillant, pour bien saisir toutes ces nuances? Les accès qui, après avoir duré avec plus ou moins de violence durant la saison des chaleurs, et qui se terminent au déclin de l'automne (III), ne peuvent qu'amener une sorte d'épuisement qui se marque par un sentiment général de lassitude, un abattement qui va quelquefois jusqu'à la syncope, une confusion extrême dans les idées, et dans quelques cas, un état de stupeur et d'insensibilité, ou bien une morosité sombre et la plus profonde mélancolie. Souvent l'aliéné reste étendu dans son lit et sans mouvement; ses traits sont altérés et son pouls foible et déprimé. C'est alors que le concierge a besoin de redoubler de surveillance, sur-tout dans les froids rigoureux, pour empêcher que l'aliéné ne succombe dans cet état d'atonie. On est obligé de l'échauffer, de lui donner quelques cordiaux, d'étendre sur lui trois ou quatre couvertures de laine. Si ce changement brusque arrive pendant la nuit,

il peut devenir mortel par le défaut de secours; ce qui doit engager un surveillant zélé à faire des rondes fréquentes à l'époque des premiers froids, et c'est ce qu'on fait régulièrement dans l'hospice de Bicêtre. Un prisonnier autrichien fut conduit dans cet hospice, à titre de maniaque, et resta deux mois dans une agitation violente et continuelle, chantant ou criant sans cesse, et mettant en pièces tout ce qui tomboit sous sa main. Il éprouvoit d'ailleurs une telle voracité, qu'il mangeoit jusqu'à quatre livres de pain par jour. Sa manie se calma dans la nuit du 3 au 4 brumaire de l'an 3e. Le matin on le trouva raisonnable, mais dans un état extrême de débilité. On lui donna à manger, et il fit quelques tours de promenade dans le cours. Le soir, en rentrant dans sa loge, il dit éprouver un sentiment de froid, et on chercha à l'échauffer en multipliant les couvertures de laine. Dans la ronde que le concierge fit quelques heures après, il trouva cet insensé mort dans son lit, dans la position qu'il avoit prise en se couchant (1). La même nuit fut égale-

(1) Je trouve, dans le journal de mes notes, que le mois de vendémiaire de l'an 3e. avoit été tempéré, et que le 29 du même mois, le thermomètre indiquoit 8 degrés au-dessus de la glace Le 3 brumaire, le vent passa au

ment funeste à un autre insensé, malgré l'attention qu'avoit eue le surveillant de faire des rondes fréquentes.

XII.

Les aliénés, après le rétablissement de la raison, sont-ils sujets à des rechûtes, et quels moyens moraux peuvent les prévenir?

L'homme éclairé se garde de devenir l'écho d'une opinion générale : il la discute, et si les faits évidens et bien rapprochés donnent un résultat contraire, il laisse les autres se complaire dans leur erreur, et il n'en goûte que mieux la vérité. Qu'importe donc qu'on répète sans cesse que la manie ne se guérit jamais, que si ses accès disparoisent pour un temps, ils ne peuvent manquer de se reproduire; que tout traitement est inutile et illusoire? Il s'agit de savoir si cette opinion, généralement accréditée, s'accorde avec les faits observés en Angleterre et en France dans les hospices bien ordonnés. Pourquoi confondre les suites de l'imprévoyance avec les effets d'une application éclairée de vrais principes?

---

nord, on sentit un froid assez vif; et le lendemain matin, le thermomètre indiquoit à peine 1 degré au-dessus de la glace.

La sensibilité profonde qui constitue en général le caractère des maniaques, et qui les rend susceptibles d'émotions les plus vives et de chagrins concentrés, les expose sans doute à des rechutes; mais ce n'est qu'une raison de plus de vaincre ses passions suivant les conseils de la sagesse, et de fortifier son ame par les maximes de morale des anciens philosophes; les écrits de Platon, de Plutarque, de Sénèque, de Tacite, les Tusculanes de Cicéron, vaudront bien mieux pour les esprits cultivés, que des formules artistement combinées, de toniques et d'anti-spasmodiques. Lors même que ces remèdes moraux ne peuvent être mis en usage, la médecine préservative et fondée sur des principes élevés, n'apprend-elle point à prendre des précautions à l'approche de la saison des chaleurs, à produire une heureuse diversion par des occupations sérieuses ou des travaux pénibles durant les intervalles de calme, à comprimer, pendant le rétablissement, les travers et les caprices des insensés par une fermeté inflexible et un appareil de crainte, sans cesser de prendre en général le ton de la bienveillance et les voies de la douceur; à proscrire tout excès d'intempérance, tout sujet de tristesse et d'emportement; à prolonger enfin, autant qu'il est nécessaire, le séjour de l'insensé dans l'hospice, et à pré-

venir sa sortie prématurée (1). L'expérience a confirmé depuis long-temps l'utilité des mesures de prudence pour rendre les rechutes extrêmement rares ou presque nulles. Je puis attester, par exemple, que sur vingt-cinq guérisons opérées à Bicêtre durant l'an 2e. de la République, il n'y a eu que deux rechutes, causées, l'une par l'ennui et le chagrin, et l'autre, après cinq années de rétablissement, par une tristesse profonde, et qu'on peut regarder comme la cause primitive de la manie.

XIII.

Motifs qui portent à regarder la plupart des accès de Manie, comme l'effet d'une réaction salutaire et favorable à la guérison.

On aime à planer avec Stahl au-dessus de

(1) On ne doit point confondre les rechutes produites après une sortie de l'hospice, exigée par les parens de l'insensé, et malgré les conseils que leur donnent les personnes expérimentées; on ne doit point, dis-je, les confondre avec celles qui suivent une sortie revêtue des formes légales : les premières sont plus fréquentes, et on voit certains insensés revenir à plusieurs reprises à l'hospice de Bicêtre. Mais ce n'est point là ce qu'on appelle une guérison; c'est une imprudence dont les suites avoient été calculées, et qui ne fait que mieux ressortir les vrais principes.

cette médecine philo-pharmaceutique, hérissée de formules et de petits moyens, et à s'élever, même dans la manie, à la considération générale d'un principe conservateur, qui cherche à repousser toute atteinte nuisible par une suite d'efforts heureusement combinés, de même que dans les fièvres. Une affection vive, ou, pour parler plus généralement, un stimulant quelconque, agit fortement sur le centre des forces épigastriques (V), y produit une commotion profonde qui se répète sur les plexus abdominaux, en donnant lieu à des resserremens spasmodiques, à une constipation opiniâtre, à des ardeurs d'entrailles (VI). Bientôt après il s'excite une réaction générale plus ou moins forte, suivant la sensibilité individuelle; le visage se colore, la circulation devient plus animée; le centre des forces épigastriques semble recevoir une impulsion secondaire d'une toute autre nature que celle qui étoit primitive (V), la contraction musculaire est pleine d'énergie; il s'excite le plus souvent une fougue aveugle et une agitation incoërcible; l'entendement lui-même est entraîné dans cette sorte de mouvemens salutaires et combinés (VII). Ses fonctions s'altèrent, ou plusieurs à la fois, ou partiellement, et quelquefois elles redoublent de vivacité. C'est au milieu de ce trouble tumultueux

que cessent les affections gastriques ou abdominales, après une durée plus ou moins prolongée (X); le calme succède, et amène en général une guérison d'autant plus solide que l'accès a été plus violent, comme le démontrent les observations les plus réitérées. Si l'accès est au-dessous du degré d'énergie nécessaire, la même scène peut se renouveler dans un ordre périodique (XI), mais le plus souvent les accès ainsi répétés diminuent d'intensité, et finissent par disparoître. Sur trente-deux insensés avec manie périodique irrégulière, vingt-neuf ont été ainsi guéris; les uns par une suppression prompte, les autres par une diminution progressive des accès; les trois autres ont continué d'éprouver des accès de plus en plus violens, et ils ont fini par y succomber : ce qui suppose qu'un vice organique ou nerveux a mis obstacle au développement des loix générales. Et ne retrouvons-nous point des exceptions analogues dans les fièvres, soit intermittentes, soit continues? Je puis alléguer encore d'autres faits sans réplique, en faveur des effets salutaires des accès de manie. J'ai vu cinq insensés, depuis l'âge de dix-huit jusqu'à vingt-cinq ans, arriver à Bicêtre avec une sorte d'oblitération des facultés de l'entendement, ou ce qu'on peut nommer une démence d'imbécillité; ils sont

restés dans cet état, les uns trois mois, les autres six ou sept mois, et quelques-uns même plus d'une année. Après ces divers intervalles, il s'est produit dans chacun une sorte de révolution interne et spontanée, qui a amené un accès unique des plus violens durant quinze, vingt, ou tout au plus vingt-cinq jours, et tous ces insensés ont recouvré l'usage de la raison. Mais il paroît que ce n'est que dans l'âge de la vigueur et de la jeunesse qu'il peut s'exciter une sorte de réaction aussi inattendue et aussi favorable, puisque je ne puis citer qu'un seul exemple semblable, arrivé vers la quarantième année de l'âge. Je demande maintenant si tout médecin qui chercheroit à guérir de pareils accès, ne mériteroit point d'être mis à la place de l'insensé lui-même? C'est lorsque les accès s'exaspèrent pour la durée et la violence, et lorsque la manie périodique, régulière ou irrégulière, menace de devenir funeste ou de dégénérer en manie continue, qu'on doit chercher des secours puissans dans l'usage des bains, des douches, de l'opium, du camphre, et autres anti-spasmodiques dont l'expérience semble avoir montré l'efficacité, mais dont il reste à constater les effets par des observations justes et précises, même d'après les vues de la médecine de Brown; car l'esprit frondeur et les

écarts brillans des systêmes, servent quelquefois à donner des élans au génie, et si Vanhelmont n'eût point existé, il est douteux que Stahl eût obtenu une supériorité aussi marquée en médecine.

X I V.

Difficulté extrême de faire concourir toutes les circonstances en faveur des aliénés, soit dans des aziles particuliers, soit dans les hospices.

On déplore le sort de l'espèce humaine, quand on songe à la fréquence, aux causes multipliées de la manie, et aux circonstances sans nombre qui peuvent être contraires à ceux qui l'éprouvent, même daus les institutions les plus heureusement organisées. Veut-on que chaque aliéné soit gardé dans une étroite réclusion au sein de sa famille? C'est opposer un obstacle éternel à son rétablissement. Consacre-t-on des azyles publics à des rassemblemens nombreux d'aliénés, et réunit-on tous les avantages du site, de l'étendue et de la distribution du local; que de qualités rares, quel zèle, quel discernement, quel heureux mélange d'une fermeté imposante et d'un cœur compatissant et sensible ne faut-il point avoir pour diriger des êtres intraitables, soumis à

tous les travers, à tous les caprices les plus bizarres, et quelquefois à tous les emportemens d'une fureur aveugle, sans qu'on ait d'autre droit que celui de les plaindre? Peut-on, autrement que par une expérience éclairée et par une attention constante, pressentir l'approche des accès pour prévenir les accidens de leur explosion (1), contenir sévèrement les brutalités des gens de service, et punir leur négligence; écarter, dans les accès,

(1) Je remarquerai que la décoction de chicorée, avec quelques gros de sulfate de magnésie, est très-efficace lors des signes précurseurs des accès, et que cette boisson réitérée peut quelquefois les prévenir. Dans quelques cas extrêmes, où la rougeur du visage et la tension des veines annonçoient l'explosion prochaine des accès, j'ai fait pratiquer une saignée très-copieuse, mais jamais durant les accès. Dans les intervales de calme, l'unique et souverain remède est une bonne nourriture et l'exercice du corps, ou un travail pénible; car c'est en général en livrant alors les insensés aux fonctions laborieuses du service, qu'on parvient à les guérir à Bicêtre; les moyens moraux, l'art de les consoler, de leur parler avec bienveillance, de leur donner quelquefois des réponses évasives, pour ne point les aigrir par des refus, de leur imprimer d'autres fois une terreur salutaire, etc., ont été encore très-heureusement employés; mais tous ces objets demandent des dévoloppemens étendus, et comme ils appartiennent d'ailleurs à la manie en général, ils seront traités dans la suite de cet Ouvrage.

tout ce qui peut aigrir le délire de l'aliéné, remédier promptement, lors de leur terminaison, à un état de débilité et d'atonie qui peut devenir funeste, profiter enfin de tous les avantages que donnent les intervalles de calme, pour supprimer le retour des accès, ou les rendre moindres? Mais que devient encore l'hospice avec le meilleur choix du directeur, si le médecin, doué d'une confiance exclusive dans ses lumières, et plein d'une bouffisure doctorale, se montre plus jaloux d'exercer sa suprématie que de tout diriger vers un but unique et fondamental, la guérison de la manie ?

X V.

Variétés d'études que doit avoir faites le Médecin, pour obtenir des succès dans le traitement ds la Manie.

Le moment peut-être est venu où la médecine française, dégagée des entraves que lui donnoient l'esprit de routine, l'ambition de parvenir, son association avec des institutions religieuses, et sa défaveur dans l'opinion publique, peut désormais affermir sa marche, porter une sévérité rigoureuse dans l'observation des faits, les généraliser, et marcher ainsi de front avec toutes les autres parties de

l'Histoire naturelle. Un grand essor lui est déjà préparé par un enseignement conforme aux principes de la révolution, et fondé sur la plus grande latitude de la liberté de la pensée; mais c'est sur-tout dans les hôpitaux et les hospices que l'observation peut étendre son domaine, et faire des progrès solides dans l'histoire et le traitement de certaines maladies encore peu connues, puisqu'on peut les contempler dans ces lieux sous toutes leurs formes, et par un grand rassemblement de faits particuliers, s'élever aux vrais caractères des espèces, comme je viens d'en donner un exemple par la description de la manie périodique. C'est l'aliénation de l'esprit en général, qui me paroît réclamer le plus vivement l'attention des vrais observateurs, et c'est surtout dans les hospices des aliénés qu'on a lieu de se convaincre que la surveillance, l'ordre régulier du service, un accord harmonieux entre tous les objets de salubrité, et l'heureuse application des remèdes moraux, constituent bien plus proprement la médecine, que l'art recherché de faire des formules élégantes. Mais les difficultés ne semblent-elles point redoubler dès l'entrée de cette carrière, par l'étendue et la variété de connoissances accessoires nécessaires à acquérir? Le médecin peut-il rester étranger à l'histoire des

passions humaines les plus vives, puisque ce sont-là les causes les plus fréquentes de l'aliénation de l'esprit? et dès-lors ne doit-il point étudier les vies des hommes les plus célèbres par l'ambition de la gloire, l'enthousiasme des beaux-arts, les austérités d'une vie monastique, le délire d'un amour malheureux? Pourra-t-il tracer toutes les altérations ou les perversions des fonctions de l'entendement humain, s'il n'a profondément médité les écrits de Locke et de Condillac, et s'il ne s'est rendu familiers leurs principes? L'histoire de la manie n'est-elle point liée avec toutes les erreurs et les illusions d'une crédulité ignorante, les miracles, les prétendues possessions du démon, la divination, les oracles, les sortiléges? Pourra-t-il se rendre un compte sévère des faits sans nombre qui se passeront sous ses yeux, s'il se traîne servilement dans les routes battues, et s'il est également dépourvu d'un esprit philosophique et d'un desir ardent de s'instruire? Rousseau, dans un accès d'humeur caustique, invoque la médecine, et lui dit de venir sans le médecin; il eût bien mieux servi l'humanité, en faisant tonner sa voix éloquente contre l'impéritie présomptueuse, et en appelant le talent et le génie à l'étude de la science qu'il importe le plus d'approfondir et de bien connoître.

SECTION IIe.

Traitement moral des Aliénés.

I.

Circonstances qui doivent faire varier le Traitement moral.

C'EST répandre peu de lumières sur les moyens moraux propres à guérir la manie, que de s'en tenir à des maximes générales connues même des anciens (1) sur *l'art de consoler les aliénés, de leur parler avec bienveillance, de leur donner quelquefois des réponses évasives pour ne point les aigrir par des refus, de leur imprimer d'autres*

(1) Celse insiste principalement sur le régime moral, et il indique de se diriger d'après l'espèce particulière de manie qu'on a à traiter. Cœlius Aurelianus n'est pas moins précis sur cet objet, et il recommande de ne point augmenter la fureur des aliénés, soit par trop de complaisance, soit par des contrariétés déplacées. Ce dernier auteur avoit senti la nécessité de les faire diriger par un chef propre à leur inspirer un sentiment mêlé de crainte et d'estime.

fois une crainte salutaire, et de triompher sans aucun acte de violence de leur obstination inflexible. Ce sont, pour ainsi dire, des vérités stériles, si on ne détermine par des observations précises les circonstances des lieux, du temps, du caractère de l'aliéné, de la nature particulière de ses égaremens, des lésions variées des facultés morales; et si on ne fixe ainsi l'application judicieuse des préceptes généraux, en rapportant avec une égale candeur les exemples du succès comme du non-succès de cette méthode, car pourquoi ne point avouer que dans l'état actuel de nos connoissances en médecine, certaines difficultés n'ont pu être encore surmontées.

I I.

Les Médecins anglois ont-ils publié les règles du Traitement moral?

Est-ce par un orgueil national exclusif et pour montrer leur supériorité sur les autres peuples, que les Anglois vantent comme un titre de gloire leur habileté à guérir la manie par des remèdes moraux, et qu'ils couvrent en même-temps les finesses de cet art d'un voile impénétrable? ou bien, au contraire, ce qu'on pourroit supposer, l'effet d'une politique raffinée n'est-il que le résultat de cir-

constances ; et faut-il distinguer la marche suivie par les empiriques en Angleterre, d'avec la méthode adoptée dans cette région par les médecins des hôpitaux ? Quelque solution qu'on donne à cette question, j'assure que, depuis environ quinze années de recherches assidues pour saisir quelques traits de cette méthode dans les rapports des voyageurs, les comptes qu'on rend de leurs hospices d'aliénés, les notices qu'on donne dans les journaux, de leurs établissemens publics ou particuliers, les ouvrages de leurs médecins sur la manie, je n'ai trouvé aucune observation précise propre à m'éclairer sur le secret anglois, quoique tout atteste leur habileté dans le traitement de cette maladie. « La douceur et » l'affabilité respirent sur son visage, dit-on » en parlant du célèbre Willis, mais il change » de caractère lorsqu'il envisage pour la pre- » mière fois un de ses malades ; l'ensemble » de ses traits forme tout-à-coup une autre » figure qui commande le respect et l'atten- » tion des maniaques eux-mêmes ; son regard » perçant semble lire dans leur cœur et de- » viner leurs pensées à mesure qu'elles se for- » ment, il prépare ainsi un empire qui devient » un de ses moyens de guérison ». Mais où trouve-t-on le développement de ces principes généraux du docteur Willis, et leur application

tion suivant le caractère, les variétés et l'intensité de la manie ? Que remarque-t-on dans l'Ouvrage publié par Arnold (1), qu'une compilation surchargée, ou même des divisions scholastiques très-multipliées, et plus propres à retarder qu'à accélérer les progrès de la science ? Le docteur Harper (2), qui s'annonce dans sa préface comme abandonnant les routes battues, tient-il sa promesse dans le cours de son Ouvrage ? et n'est-ce point un long commentaire de la doctrine des anciens que son article sur les indications mentales ? On doit admirer le courage du docteur Crichton, qui vient de publier deux volumes (3) sur les affections maniaques ou mélancoliques, sans d'autre fond que quelques observations puisées dans un journal allemand, quelques

---

(1) *Observations on the nature, Kinds, causes and preventions of insanity, Lunacy or madness by Thomas Arnold. D. M. London* 1786.

(2) *A Treatise on the real cause and cure of insanity in wich the nature and distinction of this disease are fully explained and the treatment establissed on new principles. London* 1789.

(3) *An inquiry into the nature and origin of mental derangement comprehending a concise system of the physiology and pathology of the human mind and a history of the passions and their effects by Alexander Chricton. M. N. London* 1799.

développemens ingénieux de la doctrine des physiologistes modernes, et le tableau des effets moraux et physiques des passions humaines. Une simple notice, publiée dans les journaux, sur l'établissement du docteur Fowven en Écosse, peut-elle donner quelques lumières sur l'art particulier de diriger les divers aliénés, quoique tout y annonce les principes les plus purs et les plus élevés de la philantropie, très-heureusement appliqués au traitement moral de la manie ?

III.

Enchaînement des circonstances qui m'ont porté à approfondir les règles du Traitement moral.

Toutes les nations civilisées, à travers les influences variées du climat, des usages, de la manière de vivre, auront toujours des causes communes de la manie, ainsi que des moyens analogues d'en arrêter souvent le cours. Et pourquoi n'auroit-on point en France comme en Angleterre, l'ambition de rechercher ces moyens par la voie de l'observation et de l'expérience? Mais ce genre d'étude demande des circonstances favorables. La perte d'un ami conduit à la manie par un excès d'enthousiasme pour la gloire (année 1783), et l'in-

suffisance de tous les remèdes par le sentiment profond qu'il conservoit de son indépendance et par l'impossibilité de le maîtriser, augmentèrent mon admiration pour les préceptes judicieux des anciens, et mes regrets de n'avoir pu alors les suivre. Nouveaux obstacles à l'application des remèdes moraux dans une pensions d'aliénés, où j'ai fait pendant cinq années suivies, des observations sur la manie; influence presque nulle de ma part sur les gens de service et la police intérieure; indifférence marquée du chef pour la guérison des pensionnaires riches, ou plutôt desir non équivoque de voir échouer les remèdes; dans plusieurs autres cas, confiance exclusive du même chef dans l'usage des bains ou de quelques recettes minutieuses et frivoles. L'administration des hôpitaux civils de Paris m'ouvrit une plus libre carrière, l'an 2e. de la république, par ma nomination à la place de médecin en chef de la maison nationale de Bicêtre, que j'ai conservée deux années. Tout étoit propre à tourner presqu'exclusivement mes vues vers le Traitement moral, pour suppléer aux autres désavantages du local et de la disposition de l'hospice, non moins qu'aux obstacles qui venoient de l'instabilité et des changemens successifs de l'administration; d'un côté, intérieur de l'hospice très-resserré et

propre à faire éprouver le froid intense de l'hiver comme les chaleurs brûlantes de l'été; loges semblables à des repaires d'animaux, privation totale des bains, malgré mes demandes réitérées ; nul endroit spacieux et ombragé pour livrer les aliénés aux travaux de la culture, ou à des exercices variés, impossibilité de les distribuer en diverses classes, en les isolant suivant les variétés et l'intensité de la manie, etc. D'un autre côté, surveillance paternelle exercée sur eux par le chef de la police intérieure de l'hospice; connoissances acquises par une longue expérience et un esprit réfléchi; application continuelle des principes de la plus pure philantropie; soins assidus et dirigés avec habileté pour préparer les alimens et sauver aux aliénés tout motif de mécontentement et de murmure; discipline sévère pour contenir les gens de service et prévenir tout mauvais traitement, tout acte de violence; usage judicieux des voies de douceur, et quelquefois d'une fermeté inflexible pour se faire estimer et craindre des aliénés, ou dompter dans certains cas leur fougue aveugle et emportée; en un mot, les premiers développemens de l'art de les diriger, qu'il falloit seulement rendre plus féconds et plus étendus en les ralliant aux lois générales de l'économie animale, et aux recherches des

observateurs de tous les âges ; il s'établit dès-lors entre nous une intimité qui ne s'est plus démentie : entretiens suivis et propres à nous éclairer l'un et l'autre, journées passées quelquefois à reconnoître par moi-même les symptômes variés de la manie ; notes tenues régulièrement de ce que j'avois occasion d'observer ; rapprochement avec d'autres faits analogues, recueillis par les auteurs, ou consignés dans un de mes Mémoires antérieurs : tels sont les matériaux qui me servent aujourd'hui de base pour les règles du traitement moral.

I V.

Candeur nécessaire dans l'exposition des faits.

On doit féliciter ceux qui semblent ne jamais échouer dans aucun cas de maladie, et qui ne nous entretiennent que des guérisons sans nombre qu'ils ont opérées. Cette ostentation, qui devroit être reléguée sur les tréteaux, se reproduit souvent sur un plus beau théâtre ; et pourquoi devient-elle le partage des personnes dignes d'ailleurs de l'estime publique ? Willis, dont le nom est si justement célèbre en Angleterre, et qui, dit-on, guérit les maniaques dans la proportion de neuf sur dix, n'a jamais laissé entrevoir l'espèce des

cas où il a échoué; et si le non-succès qu'il eut à l'égard de la reine de Portugal, par la seule circonstance du crédit de son confesseur, n'avoit été d'une notoriété publique, ne l'eût-il pas également enseveli dans un profond silence? L'homme qui cultive la Médecine comme une partie de l'Histoire naturelle, et qui cherche à lui faire faire des progrès solides, suit une marche plus franche; il dévoile les obstacles qu'on peut éprouver, comme les ressources qu'on peut s'ouvrir, et la comparaison des uns et des autres rend plus saillantes les vérités utiles. C'est sous ce point de vue que je vais rapporter l'histoire suivante:

V.

Histoire d'une manie où le Traitement moral auroit été nécessaire.

Un jeune homme, âgé de vingt-quatre ans, et doué d'une imagination ardente, vient à Paris pour suivre le cours de ses études, et se croit destiné par la nature à jouer dans la suite le rôle le plus brillant dans le barreau. Application continuelle, vie passée dans la retraite, sobriété extrême pour donner plus d'essor à ses facultés morales, régime pythagorique, adopté dans toute la rigueur du terme. Quelques mois après, migraines violentes,

saignemens fréquens du nez, resserremens spasmodiques de la poitrine, douleurs vagues des instestins, flatuosités incommodes, sensibilité morale très-exaltée. Quelquefois il m'aborde avec un air rayonnant de joie, et il ne peut exprimer la félicité suprême qu'il dit éprouver en lui-même : d'autres fois je le trouve plongé dans les horreurs de la consternation et du désespoir, et il me fait les instances les plus vives de mettre fin à ses souffrances ; les caractères de l'hypocondrie la plus profonde étoient aisés à reconnoître ; je lui en retrace les dangers pour la suite, et je le conjure souvent de changer sa manière de vivre ; mais il poursuit toujours son plan avec l'obstination la plus inflexible : augmentation des symptômes nerveux de la tête, du bas-ventre, de la poitrine ; alternatives plus fréquentes d'un abattement extrême et d'une joie convulsive, terreurs pusillanimes, sur-tout dans les ombres de la nuit, angoisses inexprimables. Il venoit quelquefois me trouver, fondant en larmes, et me conjurant de l'arracher des bras de la mort ; je l'entraînois alors dans la campagne, et quelques tours de promenade, avec des propos consolans, sembloient lui rendre une nouvelle vie ; mais à son retour dans sa chambre, nouvelles perplexités, terreurs pusillanimes renaissantes ; il trouve un

surcroît de désolation et de désespoir dans la confusion croissante de ses idées, l'impossibilité de se livrer désormais à l'étude, et la conviction accablante de voir s'évanouir pour l'avenir la perspective de célébrité et de gloire dont son imagination avoit été bercée; l'aliénation la plus complète suit de près. Un jour qu'il se rend au spectacle pour se distraire, on joue la pièce du *Philosophe sans le savoir*, et dès-lors le voilà assailli de soupçons les plus noirs et les plus ombrageux; il est profondément persuadé qu'on a joué ses ridicules : il m'accuse d'avoir fourni moi-même les matériaux de la pièce, et dès le lendemain matin, il vient me faire les reproches les plus sérieux et les plus amers, d'avoir trahi les droits de l'amitié, et de l'avoir exposé à la dérision publique. Son délire n'a plus de bornes; il croit voir dans les promenades publiques des comédiens travestis en moines et en prêtres (1), pour étudier tous ses gestes, et surprendre le secret de ses pensées. Dans l'ombre de la nuit, il se croît assailli, tantôt par des espions, tantôt par des voleurs et des assassins; et une fois il répand l'alarme dans le quartier, en ouvrant brusquement les croisées, et en criant de toutes ses forces qu'on en

(1) C'étoit en 1783.

vouloit à sa vie. Un de ses parens se détermine à lui faire subir le traitement de la manie au ci-devant Hôtel-Dieu, et il le fait partir vingt jours après avec un compagnon de voyage pour se rendre dans une petite ville voisine des Pyrénées. Également affoibli au moral et au physique, toujours dans les alternatives de quelques écarts du délire le plus extravagant et des accès de sa noire et profonde mélancolie, il se condamne à un isolement profond dans sa maison paternelle : ennui, dégoût insurmontable de la vie, refus de toute nourriture, brusqueries contre tout ce qui l'avoisine; il trompe enfin la surveillance de sa garde, fuit en chemise dans un bois voisin, s'égare, expire de foiblesse et d'inanition, et deux jours après on le trouve mort, tenant dans sa main le fameux livre de Platon sur l'immortalité de l'ame.

VI.

Avantages de l'art de diriger les aliénés pour seconder l'effet des médicamens.

Quel avantage d'avoir pu rendre à la société un jeune homme doué, avant ses écarts, des qualités les plus estimables, et dont les principes exagérés de conduite ont hâté la perte! Dans le traitement de sa manie, il étoit en mon pouvoir d'user d'un grand nombre de remèdes; mais le plus puissant de tous me man-

quoit, celui qu'on ne peut guère trouver que dans un hospice bien ordonné, celui qui consiste dans l'art de subjuguer et de dompter, pour ainsi dire, l'aliéné, en le mettant dans l'étroite dépendance d'un homme qui, par ses qualités physiques et morales, soit propre à exercer sur lui un empire irrésistible, et à changer la chaîne vicieuse de ses idées. Quelques exemples choisis, et qui se sont passés dans l'hospice des aliénés de Bicêtre, rendront cette vérité sensible.

VII.

Effets utiles d'une répression énergique.

Un militaire, encore dans un état d'aliénation, après avoir subi le traitement ordinaire de l'Hôtel-Dieu, est tout à coup dominé par l'idée exclusive de son départ pour l'armée, et après avoir tenté en vain toutes les voies de la douceur, on a recours à la force pour le faire entrer le soir dane sa loge; il met tout en pièces durant la nuit, et il est si furieux, qu'on a recours aux liens les plus forts. On lui laisse ainsi exhaler les jours suivans sa fougue impétueuse; toujours des emportemens extrêmes; toujours les accens de la fureur; ce n'est que par des invectives qu'il répond au chef dont il affecte de méconnoître l'autorité. Huit jours se passent

dans cet état violent, et il paroît enfin entrevoir qu'il n'est pas le maître de suivre ses caprices. Le matin, durant la ronde du chef, il prend le ton le plus soumis, et lui baisant la main : « Tu m'as promis, lui dit-il, de me rendre la liberté dans l'intérieur de l'hospice, si j'étois tranquille; eh bien! je te somme de tenir ta parole ». L'autre lui exprime, en souriant, le plaisir qu'il éprouve de cet heureux retour sur lui-même; il lui parle avec douceur, et dans l'instant il fait cesser toute contrainte, qui auroit été désormais superflue ou même nuisible; sept mois de séjour dans l'hospice, snffisent pour affermir la raison de ce militaire, et il a été rendu à sa famille et à la défense de la patrie, sans avoir éprouvé depuis de rechûte.

VIII.

Avantage d'ébranler fortement l'imagination d'un aliéné dans certains cas.

Un jeune homme consterné du renversement du culte catholique en France, et dominé par des préjugés religieux, devint maniaque, et après le traitement usité de l'Hôtel-Dieu, il est transféré à Bicêtre. Rien n'égale sa sombre misantropie; il ne parle que des tourmens de l'autre vie, et il pense que, pour s'y soustraire, il doit imiter les abstinences et les macérations des anciens anachorètes; il s'interdit dès-

lors toute nourriture, et vers le quatrième jour de cette résolution inébranlable, son état de langueur fait craindre pour sa vie ; remontrances amicales, invitations pressantes, tout est vain; il repousse avec dureté un potage qu'on lui sert, et il affecte d'écarter la paille de sa couche, pour reposer sur les planches. Le cours de ses idées sinistres pouvoit-il être autrement détruit ou contre-balancé, que par l'impression d'une crainte vive et profonde? C'est dans cette vue que le citoyen Pussin se présente le soir à la porte de sa loge, avec un appareil propre à effrayer, l'œil en feu, un ton de voix foudroyant, un groupe de gens de service pressés autour et armés de fortes chaînes qu'ils agitent avec fracas; on met un potage auprès de l'aliéné, et on lui intime l'ordre le plus précis de le prendre durant la nuit, s'il ne veut pas encourir les traitemens les plus cruels; on se retire, et on le laisse dans l'état le plus pénible de fluctuation, entre l'idée de la punition qui le menace, et la perspective effrayante des tourmens de l'autre vie. Après un combat intérieur de plusieurs heures, la première idée l'emporte, et il se détermine à prendre sa nourriture. On le soumet ensuite à un régime propre à le restaurer ; le sommeil et le forces reviennent par degrés, ainsi que l'usage de sa raison, et il échappe de cette

manière à une mort certaine. C'est durant sa convalescence qu'il m'a fait souvent l'aveu de ses agitations cruelles et de ses perplexités durant la nuit de son épreuve.

I X.

Intimider l'aliéné, mais ne point se permettre aucun acte de violence.

Les exemples précédens retracent le caractère et les heureux effets d'une sorte d'appareil de crainte, d'une opposition ferme et invariable aux idées dominantes et à l'obstination inflexible de certains aliénés, d'une détermination courageure et imposante, mais exclusive de tout outrage, exempte de tout sentiment d'aigreur ou de colère, et conforme aux droits sacrés de l'humanité ; c'est assez indiquer son extrême différence, d'avec la dureté grossière, les coups, les blessures, j'ose dire les traitemens atroces et quelquefois meurtriers, qui peuvent se commettre dans des hospices d'aliénés, où les gens de service ne sont pas contenus par la surveillance la plus active et la plus sévère. Pourquoi retrouve-t-on dans les écrits des anciens, et sur-tout ceux de Celse, une sorte de méthode intermédiaire (1), un

(1) *Ubi perperàm aliquid dixit aut fecit, fame, vinculis, plagis coercendus est.* Cels, lib. III, cap. XVIII.

système de moyens curatifs fondé sur des punitions sévères par la faim, les coups, les chaînes, pour réprimer l'aliéné, lorsque les avis et les voies de douceur deviennent inutiles? Pourquoi des établissemens publics ou particuliers ont-ils été dirigés par des principes analogues? Un fermier du nord de l'Écosse, qui avoit une stature d'Hercule, s'étoit rendu fameux pour la guérison de la manie, au rapport du docteur Grégory. Sa méthode consistoit à livrer les aliénés aux travaux les plus pénibles de la culture, à varier leurs fonctions, à les employer, les uns à titre de bêtes de somme, les autres comme domestiques; à les réduire enfin à l'obéissance par une volée de coups, au moindre acte de révolte; c'est sur des principes analogues qu'a été dirigée une sorte d'établissement monastique très-renommé, dans une des parties méridionales de la France. Un des préposés faisoit chaque jour la ronde dans les loges, et quand un aliéné extravaguoit, faisoit du vacarme, refusoit la nuit de se coucher, repoussoit toute nourriture, etc., il lui intimoit l'ordre précis de changer, et le prévenoit que son obstination dans ses écarts seroit punie le lendemain de dix coups de nerf de bœuf. L'exécution de l'arrêt étoit toujours ponctuelle, et s'il étoit nécessaire, on la renouveloit même à plusieurs

reprises. On n'étoit pas moins exact à récompenser qu'à punir; et si l'aliéné se montroit soumis et docile, on lui faisoit prendre ses repas au réfectoire, à côté de l'instituteur, comme pour l'éprouver. S'oublioit-il à table et commettoit-il la moindre faute? il en étoit à l'instant averti par un coup de baguette frappé durement sur ses doigts, et puis on ajoutoit avec une gravité calme, qu'il avoit mal fait et qu'il devoit s'observer avec plus de réserve. On doit regretter que le docteur Willis ne soit pas encore parvenu à concilier le traitement de la manie avec les principes rigides de la plus pure philantropie, puisque dans l'établissement qu'il a formé aux environs de Londres, chaque aliéné a un gardien, qui peut rendre les coups pour les coups, ce qui donne à la brutalité de ce dernier une latitude indéterminée et dangereuse.

X.

Maximes de douceur et de philantropie à adopter dans les hospices.

Ce seroit peut-être tomber dans le vague que de traiter d'une manière générale et uniforme pour tous les peuples la question de l'institution morale des aliénés par des coups et des châtimens corporels; car comment assurer que

les Nègres qui vivent dans la servitude à la Jamaïque, ou les esclaves russes, façonnés à un systême oppresseur pendant toute leur vie, ne doivent point être soumis, dans le cas d'aliénation, aux mêmes lois d'un joug dur et despotique? Mais quelques effets favorables qu'on puisse attendre en général de la crainte appliquée à la guérison de la manie, la sensibilité vive du François et sa réaction violente contre tout abus révoltant du pouvoir, tant qu'il conserve une lueur de raison, ne doivent-elles point déterminer en sa faveur les formes de répression les plus douces et les plus conformes à son caractère? Tous les faits observés ne viennent-ils pas d'ailleurs à l'appui de ces principes? Quels mouvemens fougueux, ou plutôt quels accès de rage et d'indignation n'ai-je point vu éclater parmi certains aliénés, lorsque des mauvais plaisans, qui venoient visiter l'hospice, se faisoient un jeu barbare de les harceler ou de les provoquer? Dans l'infirmerie même des aliénés, qui étoit isolée de l'hospice et hors de la surveillance du chef ordinaire, combien de fois est-il arrivé que par des sotes railleries des infirmiers ou des grossèretés brutales, des aliénés calmes et en voie de leur guérison, retomboient dans des accès de fureur, par des contrariétés déplacées ou des actes de violence? Au contraire, des

aliénés

aliénés transférés dans l'hospice, et désignés à leur arrivée comme très-emportés et très-dangereux, parce qu'ils ont été exaspérés ailleurs par des coups et de mauvais traitemens, semblent tout-à-coup prendre un naturel opposé, parce qu'on leur parle avec douceur, qu'on compatit à leurs maux, et qu'on leur donne l'espoir consolant d'un sort plus heureux. La convalescence fait ensuite des progrès rapides sans aucun autre artifice. Enfin l'expérience la plus constante n'apprend-elle point que pour rendre durables et solides les effets de la crainte, ce sentiment doit s'allier avec celui de l'estime à mesure que la raison reprend ses droits? ce qui suppose que la répression n'a point porté le caractère de l'emportement ou d'une rigueur arbitraire, qu'on n'a employé pour vaincre la pétulence indocile de l'aliéné qu'une force proportionnée au degré de résistance, qu'on n'a été dirigé que par le desir sincère de le ramener à lui-même, comme le prouve, immédiatement après son repentir, une explication franche et amicale. Ce sont là les principes qu'on suit strictement dans l'hospice des aliénés de Bicêtre. On y est sans doute très-loin d'avoir les avantages du site, de la position du local, de son étendue, de sa distribution intérieure, comme les possède le docteur Fowlen dans son établissement en

Écosse; mais je puis attester, d'après une observation assidue de deux années consécutives, que les mêmes maximes de la plus pure philantropie président à la direction des aliénés de Bicêtre; que les gens de service, sous aucun prétexte quelconque, ne portent une main violente sur eux, même par représailles; que les gilets de force et la reclusion pour un temps très-limité sont les seules peines infligées; et qu'au défaut du succès, par les voies de la douceur ou un appareil imposant de répression, un stratagême adroit produit quelquefois des cures inespérées.

X I.

Heureux expédient employé pour la guérison d'un maniaque.

Un des plus fameux horlogers de Paris s'infatue de la chimère du mouvement perpétuel, et pour y parvenir, il se livre au travail avec une ardeur infatigable; de-là la perte du sommeil, l'exaltation progressive de l'imagination, et bientôt un vrai délire par le concours des terreurs renaissantes qu'excitoient les orages de la révolution. Le renversement de sa raison est marqué par une singularité particulière. Il croit que sa tête a tombé sur l'échafaud, qu'on l'a mise, pêle-mêle, avec celles de

plusieurs autres victimes, et que les juges, par un repentir tardif de leur arrêt cruel, avoient ordonné de reprendre ces têtes, et de les rejoindre à leurs corps respectifs; mais que, par une sorte de méprise, on avoit rétabli sur ses épaules celle d'un de ses compagnons d'infortune. L'idée prédominante de ce changement de tête l'occupe nuit et jour, et détermine les parens à lui faire subir le traitement des maniaques à l'Hôtel-Dieu; il est ensuite transféré à l'hospice des aliénés de Bicêtre. Rien n'égale alors son extravagance et les éclats bruyans de son humeur joviale; il chante, il crie, il danse; et comme sa manie ne le porte à aucun acte de violence, on le laisse errer librement dans l'hospice, pour exhaler cette effervescence tumultueuse. « Voyez mes dents, répé-
» toit-il sans cesse; je les avois très-belles, et
» les voilà pourries; ma bouche étoit saine,
» et la voilà infecte. Quelle différence entre
» ces cheveux et ceux que j'avois avant mon
» changement de tête »! La plus violente fureur succède enfin à cette gaieté délirante: étroite reclusion dans sa loge, emportemens violens, instinct destructeur qui le porte à mettre tout en pièces. Vers l'approche de l'hiver, ses emportemens s'appaisent, et quoique toujours extravagant dans ses idées, il n'est plus dangereux, et on lui rend la liberté dans

l'intérieur de l'hospice. L'idée du mouvement perpétuel se renouvelle au milieu de ses divagations insensées; il crayonne sans cesse sur les murs et sur les portes les dessins du mécanisme propre à l'opérer. Comment l'arracher à cette chimère, sinon par l'inutilité de ses efforts multipliés et une sorte de satiété? On engage les parens à envoyer quelques outils d'horlogerie, avec des objets propres à être mis en œuvre, des lames de cuivre et d'acier, des rouages de montre, etc. Le surveillant de l'hospice fait plus; il lui permet de dresser une sorte d'atelier dans son anti-chambre pour y travailler à son aise; redoublement d'ardeur et de zèle, concentration de toute son attention, sorte d'oubli de l'heure de ses repas. Après environ un mois d'un travail soutenu avec constance et digne d'un meilleur succès, notre artiste croit avoir suivi une fausse route; il met en pièces son mécanisme nouveau, et il recommence sur un autre plan; encore quinze jours d'une application soutenue; il rassemble alors toutes ses pièces, croit y voir un accord parfait, d'autant mieux qu'il en résulte un mouvement qui se continue, et qu'il juge propre à se reproduire. Dès-lors une joie exaltée et une sorte de triomphe. Il court à pas précipités dans l'intérieur de l'hospice, et crie comme un autre Archimède: « Le voilà enfin résolu

» ce fameux problême, qui a été l'écueil des » hommes les plus habiles »! Mais un incident le déconcerte au milieu de sa marche triomphante. Les rouages s'arrêtent, et le pretendu mouvement perpétuel ne dure que quelques minutes. La confusion succède à l'ivresse de la joie; mais, pour sauver à son amour-propre un aveu humiliant, il déclare qu'il pourroit facilement lever l'obstacle, et que néanmoins, fatigué de ces essais, il ne vouloit plus s'occuper que d'horlogerie. Il restoit encore une idée délirante à combattre et à détruire; c'étoit celle de son prétendu changement de tête, qui d'ailleurs se renouveloit au milieu de ses travaux. Une plaisanterie fine et sans réplique parut propre à l'en corriger. On prévint un autre convalescent, très-plaisant et d'une humeur gaie, du rôle qu'il auroit à jouer, et on lui ménage un entretien suivi avec l'artiste; cet autre tourne adroitement le propos sur le fameux miracle de Saint-Denis, qui, chemin faisant, portoit sa tête entre ses mains, et ne cessoit de lui faire des baisers. L'horloger soutient fortement la possibilité du fait, et cherche à le confirmer par son exemple propre. Son interlocuteur pousse alors un éclat de rire, et lui réplique avec un ton moqueur: « Insensé « que tu es, comment Saint-Denis auroit-il « pu baiser sa tête? étoit-ce avec son talon»?

Cette réplique inattendue et sans réponse frappe vivement l'aliéné ; il se retire confus, au milieu des risées qu'on lui prodigue, et il n'a plus parlé désormais de son changement de tête. Une occupation sérieuse à des travaux d'horlogerie, continués quelques mois, raffermit sa raison. Il fut rendu à sa famille, et depuis plus de cinq ans il exerce sa profession, sans éprouver de rechûte.

XIII.

Variété de moyens à prendre suivant les idées dominantes du maniaque.

L'imagination paroît être celle de toutes les facultés de l'entendement qui est la plus sujète à des lésions profondes, et rien n'est plus fréquent dans la manie que ces transformations idéales ou ces illusions fantastiques qui sont relatives à notre état physique. De-là cette variété d'incidens ou de stratagêmes singuliers mis en usage par les observateurs pour dissiper cette sorte de prestige; mais on ne doit point se dissimuler l'extrême difficulté de dissiper celui qui tient à une dévotion exaltée ou au fanatisme, et sur ce point mes observations sont conformes à celles qu'on a faites en Angleterre. Comment ramener à des idées saines un homme bouffi d'orgueil, qui ne pense qu'à ses hautes destinées, qui se croit un être privilégié, un

envoyé du Très-Haut, un prophète ou même une divinité? Quels propos peuvent contrebalancer l'effet des visions mystiques et des révélations sur la vérité desquelles l'aliéné s'indigne qu'on puisse former le moindre doute? L'un d'entr'eux croyoit voir des diables partout, et un jour qu'une compagnie de curieux étoit venue visiter l'hospice, il se précipita avec fureur au milieu d'eux, comme sur une légion de démons. Un autre, d'un caractère doux, invoque sans cesse son bon ange gardien ou bien quelqu'un des apôtres, et il ne se plaît que dans les macérations, le jeûne, la prière. J'aimois à converser quelquefois avec un autre aliéné par dévotion, qui, comme les antiques disciples de Zoroastre, rendoit un culte particulier au soleil, se prosternoit religieusement devant cet astre à son lever, et lui consacroit durant la journée ses actions, ses plaisirs, ses peines (1). On peut le mettre en opposition

(1) Quelques-uns de ces aliénés semblent éprouver une sorte d'abolition de leurs facultés morales, et ils tombent dans une taciturnité sombre ou une rêvasserie légère qui les conduit à l'idiotisme. L'un d'entre eux, par une sorte d'obstination inflexible, passa plusieurs nuits à genoux et dans l'attitude de la prière, durant l'hiver de l'an 3e. de la république, et il eut une partie des pieds entièrement sphacelée. Je fus obligé de le faire tenir lié dans son lit pour le guérir.

avec un autre maniaque bien plus dangereux, qui est ordinairement calme pendant le jour, mais qui durant la nuit se croit toujours entouré de revenans et de fantômes, qui s'entretient tour-à-tour avec de bons ou de mauvais anges, et qui, suivant le caractère de ces visions, est bienfaisant ou dangereux, porté à des actes de douceur ou à des traits d'une cruauté barbare. L'histoire suivante fera connoître à quels excès d'horreur et d'exécration une pareille aliénation peut conduire.

X I V.

Exemple d'une mélancolie avec bigoterie.

Un missionnaire, par ses fougueuses déclamations et l'image des tourmens de l'autre vie, épouvante tellement un vigneron crédule, que ce dernier se croit franchement dévolu aux brasiers éternels, et qu'il ne pense plus qu'à sauver sa famille et à la faire jouir des palmes du martyre, dont une fréquente lecture de la vie des saints lui avoit fait les peintures les plus séduisantes. Il essaie d'abord de commettre ce crime horrible sur sa femme, qui parvient à s'échapper de ses mains, et bientôt après son bras forcené se porte sur deux enfans en bas âge, et il a la barbarie de les immoler de sang-froid, pour leur procurer la vie éternelle. Il est

cité devant les tribunaux, et durant l'instruction de son procès, il égorge encore un criminel qui étoit avec lui dans les cachots, toujours dans la vue de faire une œuvre expiatoire. Son aliénation étant constatée, on le condamne à être enfermé pour la vie dans les loges de Bicêtre. L'isolement d'une longue détention toujours propre à exalter l'imagination, l'idée d'avoir échappé à la mort malgré l'arrêt qu'il suppose avoir été prononcé par les juges, aggravent son délire, et lui font penser qu'il est revêtu de la toute-puissance, ou, suivant ses expressions, qu'il est *la quatrième personne de la Trinité* (1), que sa mission spéciale est

(1) Parmi les essais que j'ai faits pour corriger sa bigoterie funeste, je dois en rappeler un dont je n'obtins cependant aucun effet. Je le mis un jour aux prises avec un autre convalescent très-gai, et qui déclamoit avec grace les poésies de Racine et de Voltaire. Je lui fis apprendre par cœur le poëme de ce dernier sur la religion naturelle, et j'eus soin sur-tout de l'exercer à déclamer distinctement le troisième chant de ce poëme, qui étoit plus relatif à mes vues. Quand enfin il en vint à ces beaux vers :

Penses-tu que Trajan, Marc Aurèle, Titus,
Noms chéris, noms sacrés que tu n'as jamais lus,
De l'univers charmé, bienfaiteurs adorables,
Soient au fond des enfers empalés par les diables;
Et que tu seras, toi, de rayons couronné,
D'un chœur de chérubins sans cesse environné,
Pour avoir quelque temps, chargé d'une besace,
Dormi dans l'ignorance ou croupi dans la crasse?

de sauver le monde par le baptême de sang, et que tous les potentats de la terre réunis ne sauroient attenter à sa vie. Son égarement se borne d'ailleurs à tout ce qui se rapporte à la religion; car, sur tout autre objet, il paroît jouir de la raison la plus saine. Plus de dix années se sont passées dans une étroite reclusion, et les apparences soutenues d'un état calme et tranquille, déterminèrent à lui accorder la liberté dans les cours de l'hospice avec les autres convalescens. Quatre nouvelles années d'épreuve sembloient rassurer, lorsqu'on a vu tout-à-coup se reproduire ses idées sanguinaires comme un objet du culte religieux. Cette année, le 10 nivose, qui correspond à la veille de Noël, vieux style, il forme le projet atroce de faire un sacrifice expiatoire de tous les hommes de l'hospice; il se procure un tranchet de cordonnier, saisit le moment où le surveillant descend pour faire sa ronde, lui porte un coup par derrière, qui glisse heureusement sur les côtes, coupe la gorge à deux

---

Le fanatique à ces derniers mots entra en fureur, lui prodigua les épithètes les plus injurieuses, les titres de philosophe impie et de blasphémateur, invoqua le feu du ciel pour l'engloutir, et rentra brusquement dans sa loge. Je ne voulus plus renouveller de pareils essais, de peur de réveiller en lui ses idées sanguinaires.

aliénés qui étoient à ses côtés; et il auroit ainsi poursuivi le cours de ses homicides, si les gens de service ne fussent promptement venus en force pour arrêter sa froide rage. On n'a pas besoin de remarquer que sa reclusion sera à jamais irrévocable.

X V.

Manie par excès de dévotion très-difficile à guérir.

Dire que les tentatives faites en Angleterre et en France pour guérir la manie religieuse ou dévote ont été vaines, ce n'est point la déclarer absolument incurable; et peut-être que par une sage combinaison des moyens moraux et physiques, la guérison, dans plusieurs cas, en seroit opérée. Mon projet auroit été, si le local de Bicêtre avoit pu le permettre, d'isoler cette espèce d'aliénés, de les départir sur un local spacieux et propre à l'agriculture, ou à des exercices variés, de les encourager au travail par le sentiment du besoin, l'appas d'un léger lucre, ou quelque autre motif plus élevé; d'écarter de leur vue tout objet relatif au culte religieux, toute peinture ou tout livre propre à en retracer l'image; de faire faire à certaines heures du jour des lectures philosophiques, de rapprocher adroitement certains traits de la

vie des anciens sages ou des actes d'humanité et de patriotisme, avec la pieuse nullité et les délires bizarres des saints et des anachorètes; de faire enfin naître de temps en temps des circonstances propres à ébranler fortement leur imagination en sens contraire de leurs idées chimériques. Un fait, dont j'ai été le témoin, rend probable le succès de cette méthode.

X V I.

Moyen adroit pris par le surveillant de l'hospice dans une circonstance difficile.

Les administrateurs des hospices civils, à une certaine époque de l'an III, crurent dans leur excès de zèle révolutionnaire, devoir faire disparoître de ces lieux, tous les objets extérieurs du culte, souvent seule consolation qu'éprouve dans sa détresse le malheureux indigent, et ils débutèrent à Bicêtre dans les dortoirs des vieillards ou infirmes frappés, à ce spectacle inattendu, de sentimens d'étonnement, d'indignation, et quelquefois d'effroi. Il étoit déjà tard pour se rendre à l'hospice des aliénés, et d'ailleurs j'insinuai que les mélancoliques qui en faisoient partie devoient être traités avec ménagement, ou plutôt qu'il convenoit mieux de confier cette tâche délicate au surveillant lui-

même, dont la fermeté et la sagesse étoient connues. Ce dernier, pour éviter le trouble, et peut-être une émeute dans l'hospice, prend une tournure adroite pour paroître suivre l'impulsion générale plutôt que la diriger; il fait acheter un grand nombre de cocardes aux couleurs nationales, et il convoque un certain jour tous les aliénés qui ne sont point reclus: « Que ceux qui aiment la liberté, leur dit-il » d'un air riant, approchent, et qu'ils viennent » s'enrôler sous les drapeaux de la nation ». Quelques-uns hésitent, mais le plus grand nombre se rend à cette invitation. Ce moment d'enthousiasme est mis à profit, et on leur annonce que, suivant ce nouvel engagement, ils ne devoient plus laisser subsister dans la chapelle de l'hospice une statue de la vierge en bois doré, des effigies de saints en plâtre et des peintures diverses relatives au culte catholique: nombreuse bande qui part comme un éclair, qui se porte dans la chapelle et renverse pêle-mêle, au milieu des cours, ces objets anciennement si révérés. Air sombre de consternation et d'effroi de la petite troupe de dévôts témoins de ce spectacle, murmures confus, puis imprécations, menaces; les plus exaspérés invoquent le feu du ciel sur la tête des coupables, et croyent voir s'entr'ouvir sous leurs pas des abîmes. Le surveillant, pour leur

montrer que le ciel étoit sourd à leur voix, fait tout mettre en pièces, et ordonne qu'on en éloigne les débris. La bienveillance et l'attachement qu'il sait se concilier par son amour pour la justice et sa philantropie, assurent l'exécution de la tâche délicate qui lui avoit été confiée ; une majorité imposante des détenus seconde ses volontés, et les mélancoliques dévôts, pénétrés d'une impuissante colère, se retirent dans leur loge. Je n'examine point ici la question générale du maintien du culte catholique dans les hospices, relativement aux principes d'une administration sage et éclairée, mais il est toujours vrai que le mélancolique ou le maniaque par dévotion ne peuvent être guéris, si les impressions faites sur les sens leur ramènent sans cesse les objets de leur primitif délire.

XVII.

Réprimer les furieux, mais sans aucun traitement dur et inhumain.

Fixer les résultats de l'observation sur les lésions simples de l'entendement, et sur les moyens moraux propres à les faire cesser, ce n'est encore avoir montré l'objet que sous un seul point de vue : il reste à déterminer, par

des faits précis, l'application des mêmes principes à la manie marquée par des lésions de la volonté, c'est-à-dire, par des emportemens fougueux et aveugles, une fureur, soit intermittente, soit continue, quelquefois jointe avec plus ou moins de trouble et de confusion dans les idées, d'autres fois avec un exercice libre de toutes les fonctions de l'entendement. Dans ces circonstances, jadis on suivoit une méthode simple, mais très-propre à rendre la manie incurable; c'étoit d'abandonner l'aliéné au fond de sa loge, comme un être indomptable, de le charger même de chaînes, ou de le traiter avec une dureté extrême, comme s'il ne restoit plus que d'en délivrer la société, et d'attendre la terminaison naturelle d'une si cruelle existence. Mais ce parti, si commode pour l'insouciance d'un chef, et qui respire également l'ignorance et une froide barbarie, doit être maintenant livré à l'exécration publique, avec tant d'autres préjugés qui ont été le fléau et la honte de l'espèce humaine. Une loi inviolable de tout hospice bien ordonné, doit être d'accorder au maniaque toute la latitude de liberté que peut permettre la prudence; de proportionner le degré de répression à ses écarts plus ou moins fougueux; de proscrire avec sévérité, de la part des gens de service, tout mauvais traitement, tout acte de violence;

de déployer à propos, dans l'exercice de ses devoirs, la douceur ou la fermeté, des formes conciliatrices, ou le ton imposant de l'autorité et d'une volonté inflexible. Mais que de qualités physiques et morales demande cette tâche délicate et pénible, de la part du chef chargé d'une pareille surveillance !

XVIII.

Manie qui consiste exclusivement dans la lésion de la volonté.

Condillac a pu faire admirer sa profonde sagacité et sa marche analytique appliquées au développement de certaines facultés morales, comme l'inquiétude, le desir, les passions qu'il regarde comme des sensations agréables ou désagréables ; mais a-t-il pu suppléer à la vraie connoissance des faits sur ces affections, dont l'histoire exacte appartient entièrement à la médecine ; et n'est-ce point à cette dernière science à faire connoître leurs caractères spécifiques bien prononcés, les circonstances qui les font naître, leur influence si souvent (1)

(1) L'histoire médicale des passions, entre nécessairement comme notions préliminaires dans ce Traité ; car comment concevoir l'aliénation la plus fréquente, celle qui vient d'une exaltation extrême des passions, si on ne

observée

observée sur le moral et sur le physique, les maladies variées qui peuvent en résulter? C'est assez dire que les fonctions de la volonté sont absolument distinctes de celles de l'entendement, et que leur siége, leurs causes, quelle que soit, dans certains cas, leur dépendance réciproque, ont des différences essentielles qui ne peuvent être méconnues. Je me borne ici à une preuve tirée de la lésion exclusive des fonctions de la volonté. J'ai eu long-temps sous les yeux, à Bicêtre, un maniaque, dont les symptômes pouvoient paroître une sorte d'énigme, suivant les idées que Locke et Condillac donnent sur les aliénés. Sa manie étoit périodique, et se renouveloit quelquefois après des intervalles de calme de plusieurs mois. Telle étoit la marche de ses accès. D'abord, sentiment d'une ardeur brûlante dans l'intérieur du bas-ventre, puis dans la poitrine, et enfin à la face; coloris des joues, regard étincelant, forte distention des veines et des artères de la tête, marche progressive de cette affection nerveuse

---

considère d'abord avec soin leurs effets sur le moral et le physique? Un auteur anglois que j'ai déjà cité (Crichton) a vivement senti cette vérité, puisque dans son Ouvrage sur les aliénés, il a tracé les caracteres et les effets généraux de la joie, de la tristesse, de la crainte, de la colère et de l'amour.

vers le cerveau, et alors invasion subite d'une fureur forcenée, qui le portoit avec un penchant irrésistible à saisir un instrument ou une arme offensive pour verser le sang du premier homme qui s'offroit à sa vue. Combat intérieur qu'il disoit, sans cesse, éprouver entre l'impulsion féroce d'un instinct destructeur et l'horreur profonde que lui inspiroit le sentiment d'un forfait. Nulle marque de lésion dans la mémoire, l'imagination ou le jugement. Il me faisoit l'aveu, durant son étroite reclusion, que son impulsion au meurtre étoit absolument forcée et involontaire, que sa femme, malgré sa tendresse pour elle, avoit été un jour sur le point d'en être la victime, et qu'il n'avoit eu que le temps de l'avertir de prendre la fuite. Dans ses longs intervales de calme, ses propos étoient les mêmes, et il avoit conçu un tel dégoût de la vie, qu'il avoit cherché plusieurs fois à la terminer par un dernier attentat sur lui-même. « Quelle raison, disoit-il, aurois-je » d'égorger le surveillant de l'hospice, qui » nous traite avec tant d'humanité ? Cependant, dans mes momens de fureur, je » n'aspire qu'à me jeter sur lui comme sur les » autres, et à lui plonger un stilet dans le sein ! » C'est ce malheureux et irrésistible penchant » qui me réduit au désespoir, et qui me porte à » attenter à ma vie, plutôt que de commettre

» un crime sur un autre, et de verser un sang » innocent ». Il est facile de voir que des accès de cette nature n'admettoient l'application d'aucune partie du traitement moral, et qu'il ne restoit qu'à chercher à les prévenir par des évacuans (1), ou les supprimer par des anti-spasmodiques.

X I X.

Les accès maniaques les plus violens sont les moins dangereux en général; est-il avantageux de les livrer à eux-mêmes ?

Dans la manie périodique, comme dans les autres maladies aiguës, très-souvent c'est bien moins la violence des symptômes qu'une apparence trompeuse de calme qui doit faire craindre des suites graves, et l'expérience n'a-t-elle point appris que les accès marqués par les écarts les plus emportés et les plus tumultueux, diminuent (2) en général d'intensité par degrés, et finissent par s'éteindre, pourvu qu'on ne s'éloigne point des principes du régime moral. Qu'un maniaque, maîtrisé par une fureur

(1) *Section première.*

(2) Sur trente-deux insensés, avec manie périodique, vingt-neuf ont été guéris, les uns par une diminution progressive, les autres par une suppression prompte des accès (*Section première*).

aveugle, se livre sans relâche à des cris perçans et à des menaces, qu'il ne cesse de s'agiter, et de faire du fracas sans prendre un seul moment de repos, même pendant plusieurs mois; qu'il déchire tout et mette en pièces jusqu'à la paille de sa couche; une dose plus ou moins forte d'anti-spasmodiques peut quelquefois calmer, faire même cesser la violence de ces symptômes : mais l'observation apprend aussi que dans un grand nombre de cas, on peut obtenir une guérison sûre et permanente par la seule méthode d'expectation; abandonner l'aliéné à son effervescence tumultueuse, n'user que du degré de répression qu'exige sa sûreté personnelle et celle des autres : ce qui se pratique le plus souvent par le gilet de force ou camisole; se garder de l'exaspérer par une dureté déplacée ou des propos outrageans, lui sauver tout sujet réel de mécontentement ou de colère, soit dans le service, soit dans la nourriture; éviter tout refus nettement exprimé, toute réponse brusque lorsqu'il sollicite à contre-temps d'être mis en liberté, mais différer sous des prétextes plausibles; entretenir enfin la police la plus sévère dans l'intérieur de l'hospice, et sur-tout profiter de l'intervalle de calme pour livrer les aliénés à des occupations sérieuses ou à des travaux pénibles. On se familiarise d'autant plus avec ces principes simples et avoués

par l'expérience, que certains aliénés tombés dans une sorte d'imbécilité ou d'idiotisme par l'abus extrême des saignées, sont guéris lorsqu'il vient à s'exciter une sorte de délire de quinze ou vingt jours, ou plutôt une manie aiguë et critique. Un jeune militaire fut conduit de l'armée de la Vendée à Paris, dans un état de fureur, et soumis au traitement usité du ci-devant Hôtel-Dieu; saignées du pied répétées, et après la dernière, il y eut une effusion excessive de sang par le déplacement de la bande, ce qui fut suivi d'un état prolongé de syncope. Il est transféré à Bicêtre, dans le dernier degré de débilité et de langueur; déjections involontaires, visage pâle, point de parole, oblitération totale des fonctions de l'entendement. Son père qui lui rend visite est consterné de son état, et laisse quelque argent pour améliorer son sort. Une nourriture saine et augmentée par dégrés, ranime peu-à-peu les forces et la vigueur. Les préliminaires de l'accès se déclarent; rougeur du visage, éclat brillant des yeux, mouvement fébrile, agitation extrême, enfin délire marqué. Cet aliéné court à pas précipités dans l'intérieur de l'hospice; il provoque, il insulte, il tourne en dérision tous ceux qu'il rencontre; mais comme il s'abstient de tout acte de violence, on le laisse errer librement avec les convalescens. Vingt jours se

passent dans cet état délirant ; le calme renaît, et sa raison d'abord foible, s'est ensuite complètement rétablie, au moyen d'un travail régulier et de l'exercice. Son séjour fut encore prolongé six mois dans l'hospice, pour rendre sa guérison plus solide, et il fut rendu à sa famille vers le déclin de l'automne, précautions nécessaires pour éviter toute rechûte.

X X.

Avantage d'accorder aux aliénés une liberté sagement limitée dans l'intérieur des hospices.

On peut sans doute, dans les hospices des aliénés comme dans les états despotiques, entretenir une apparence d'ordre par une reclusion arbitraire et illimitée, l'appareil des chaînes et des traitemens les plus barbares ; mais n'est-ce point là le calme des tombeaux et de la mort? Une liberté sagement calculée caractérise le maintien de l'ordre qui s'accorde avec les principes sévères de la philantropie, et qui, en répandant quelques douceurs sur la malheureuse existence des aliénés, fait souvent disparoître en entier les symptômes de la manie, et dans tous les cas, en diminue la violence. Ce fut sur-tout cet ordre que le surveillant actuel de l'hospice de Bicêtre chercha à établir en

entrant en place : d'abord réforme complète dans le service (1); proscription de tout traitement inhumain, et défenses les plus expresses de porter une main violente sur un aliéné, même par voie de représailles; réclamations, plaintes réitérées, menaces, rien ne peut ébranler sa fermeté inflexible, et à la moindre infraction de cette loi, on est éloigné pour toujours du service. Le moyen de le rendre invariable et conforme à ces principes, a été simple, et je ne puis que rendre un témoignage éclatant aux succès heureux qui en ont résulté: il consiste dans le choix des convalescens qui ne répugnent point à ces fonctions pénibles, desirées d'ailleurs à titre de récompense et par

(1) Il n'y a qu'une fréquentation des hospices des insensés, qui puisse donner une idée des difficultés du service; dégoûts sans cesse renaissans à dévorer, dangers à courir, vociférations continuelles et cris injurieux à entendre; souvent actes de violence à repousser; là, les bons offices qu'on rend sont rejettés avec une misantropie sauvage; ici ce sont des tours perfides de malice qu'il faut déjouer; des vases d'ordure prêts à être versés sur la tête, ou même des coups meurtriers à éviter. Combien il est difficile, pour des hommes peu éclairés et peu accoutumés à se maîtriser eux-mêmes, de ne voir dans ces écarts qu'une impulsion aveugle et automatique, qu'on ne doit pas plus imputer à l'aliéné, qu'on n'a droit de s'emporter contre le choc d'une pierre que sa propre pesanteur entraîne!

l'appas d'un petit lucre. Dispositions naturelles qui les portent à les bien remplir, longue habitude de se plier au joug de l'obéissance, penchant à l'indulgence par le souvenir de leurs propres écarts, éloignement pour des actes de violence qu'ils n'ont point éprouvés eux-mêmes, facilité de les former à une sorte de tactique pour se rendre maître d'un aliéné en fureur sans le blesser; un pareil genre de vie ne tourne pas moins à leur propre avantage, en fortifiant de jour en jour l'exercice de leur raison, et en les arrachant à l'influence nuisible d'une vie sédentaire, ainsi qu'à des idées tristes et mélancoliques. Combien de démarches n'ai-je point faites dans le temps auprès de l'Administration pour multiplier, pour les aliénés de Bicêtre, les moyens de travail ou de l'exercice du corps, et pour augmenter l'étendue de leur hospice? Mais des changemens continuels, ou les orages de la révolution, m'ont opposé des obstacles qu'il n'a pas été possible de vaincre.

XXI.

Caractère des aliénés les plus violens et les plus dangereux, et expédiens à prendre pour les réprimer.

Les aliénés les plus difficiles à contenir dans les hospices, les plus remarquables par une

activité turbulente, et les plus sujets à des explosions soudaines d'une fureur maniaque, portent presque tous les caractères extérieurs que Cabanis a décrits avec tant de vérité et d'énergie (1), en les comparant avec ceux du tempérament sanguin. « Une physionomie plus » hardie et plus prononcée, des yeux étincelans, un visage sec et souvent jaune, des » cheveux d'un noir de jais, quelquefois crépus; une charpente forte, mais sans embonpoint, des muscles vigoureux, mais d'une » apparence grêle; en tout un corps maigre et » des os saillans; un pouls fort, brusque et » dur..... Ces hommes sont entraînés incessamment par le torrent de leur imagination » ou de leurs passions..... Ils veulent tout » emporter par la force, la violence, l'impétuosité..... Leurs maladies ont un caractère singulier de véhémence ». On imagine combien sont dangereux des aliénés de ce tempérament, dont l'état de manie fait plus que doubler la force et l'audace. Un grand secret de les maîtriser, sans donner ni recevoir des blessures dans certaines circonstances impré-

---

(1) *Considérations générales sur l'étude de l'homme, et sur les rapports de son organisation physique avec les facultés intellectuelles* (Mémoire inséré parmi ceux de l'Institut national, an 6e.).

vues, c'est de faire avancer en masse les gens de service, pour imprimer une sorte de crainte par un appareil imposant, ou pour rendre vaine toute résistance, par des mesures adroitement combinées. Qu'un aliéné soit tout-à-coup saisi de son délire frénétique dans ses intervalles de calme, et qu'il ait entre ses mains une arme offensive, un couteau, un bâton, une pierre, le surveillant, toujours fidèle à ses maximes de maintenir l'ordre en évitant des actes de violence, s'avance lui-même d'un air intrépide, mais lentement et par degrés vers l'aliéné, et pour éviter de l'exaspérer, il ne porte avec lui aucune sorte d'arme; il lui parle en s'avançant, du ton le plus ferme et le plus menaçant, et par des sommations ménagées, il continue de fixer toute son attention pour lui dérober la vue de ce qui se passe à ses côtés. Ordres précis et impérieux d'obéir et de se rendre : l'aliéné un peu déconcerté par cette contenance fière du surveillant, perd tout autre objet de vue, et à un certain signal, il se trouve tout-à-coup investi par les gens de service, qui s'avançoient à pas lents et comme à son inçu; chacun (1) d'eux saisit un membre du furieux,

---

(1) La position particulière où se trouve l'aliéné furieux, peut déterminer le choix de moyens différens. On se sert quelquefois d'un demi-cercle en fer, avec un très-long

l'un un bras, l'autre une cuisse ou une jambe. On l'enlève ainsi, et on l'emporte dans sa loge, en rendant tous ses efforts inutiles; et ce qui menaçoit d'une scène tragique, finit ainsi par un évènement ordinaire. Il en est des désordres qui s'élèvent dans les hospices des aliénés, comme de ceux qui troublent la vie civile; pour les réprimer et ramener le calme, mésures profondément combinées sur l'expérience et la connoissance des hommes, exécution énergique et prompte. On connoît le penchant ex-

---

manche adapté au milieu de sa convexité, et par le moyen de cet instrument, on tient fortement appliqué le furieux contre un mur, en rendant inutiles les efforts de ses bras pour s'en rendre maître. Dans d'autres cas où on peut l'approcher de près, on lui jette sur le visage un tablier en forme de bandeau, tandis que d'autres hommes saisissent ses membres. C'est par des moyens innocens de cette nature, qu'on parvient à réprimer un aliéné sans le frapper ni le blesser. Le prédécesseur du surveillant actuel, suivoit une méthode bien opposée, puisque cette répression étoit absolument abandonnée à la brutalité des gens de service; ils cherchoient en général à renverser le furieux, et alors un d'entre eux appuyoit fortement son genou sur le bas de la poitrine, c'est-à-dire qu'il écrasoit souvent cette partie. Je ne puis que parler avec horreur de ces moyens barbares de répression, encore en usage dans certains hospices, et le plus souvent suivis de la mort, comme j'ai eu occasion de m'en convaincre sur des aliénés, lors de leur arrivée à l'hospice de Bicêtre.

trême des aliénés, même durant leur temps de calme et de convalescence, à s'emporter pour une cause commune. Une rixe survenue entre certains d'entr'eux, des dehors spécieux d'une injustice commise par un préposé, le spectacle de l'invasion soudaine d'un accès maniaque, tout objet vrai ou chimérique de mécontentement et de murmure peuvent devenir un foyer alarmant de trouble et de désordre, et se communiquer d'un bout de l'hospice à l'autre, comme par un choc électrique. On s'attroupe, on s'agite, on forme des partis comme dans les émeutes populaires; et quelles suites funestes peuvent avoir ces scènes orageuses, si on ne les arrête dans leur principe! C'est dans ces circonstances que j'ai vu souvent le surveillant braver, avec une sorte d'audace, cette effervescence tumultueuse, se faire jour à droite et à gauche, saisir les plus mutins, les conduire dans leurs loges, et ramener aussi-tôt la tranquillité et le calme.

XXII.

Habileté dans l'art de diriger les aliénés, en paroissant se prêter à leurs idées imaginaires.

Un autre secret, non moins recommandable, de terminer des rixes entre des aliénés,

de vaincre leur résistance, et de maintenir l'ordre, est de ne point paroître s'appercevoir de leurs écarts, de ne laisser échapper aucun mot qui sente ce reproche, d'entrer même en apparence dans leurs vues, et de leur communiquer adroitement une impulsion qu'ils croient ne devoir qu'à eux-mêmes. C'est sous ce rapport que la surveillante de l'hospice m'a paru réunir des qualités rares. Je l'ai vue avec étonnement approcher quelquefois des maniaques les plus furieux, les calmer par ses propos consolans, et leur faire accepter une nourriture, qu'ils refusoient avec dureté de toute autre main. Un aliéné, réduit à un danger extrême par une abstinence opiniâtre, s'emporte un jour contr'elle, et, en repoussant les alimens qu'elle lui sert, lui prodigue les termes les plus outrageans. Cette femme habile se met un moment à l'unisson de ces propos délirant; elle saute et danse devant l'aliéné, réplique par quelques saillies, parvient à le faire sourir, et, profitant de ce moment favorable pour le faire manger, elle lui conserve ainsi la vie. Combien de fois ne l'ai-je point vue arrêter, par une heureuse supercherie, des rixes, dont les suites auroient pu être funestes! Trois aliénés, qui se croyoient autant de souverains, et qui prenoient chacun le titre de Louis XVI, se disputent un jour les droits à la royauté,

et les font valoir avec des formes un peu trop énergiques. La surveillante s'approche de l'un d'eux, et le tirant un peu à l'écart : « Pour» quoi, lui dit-elle d'un air sérieux, entrez» vous en dispute avec ces gens-là, qui sont » visiblement fous? ne sait-on pas que vous seul » devez être reconnu pour Louis XVI »? Ce dernier, flatté de cet hommage, se retire aussitôt en regardant les autres avec une hauteur dédaigneuse. Le même artifice réussit avec un second; et c'est ainsi que dans un instant il ne resta plus aucune trace de dispute. Une circonstance bien plus orageuse me fit connoître un jour, dans toute son étendue, cette heureuse fécondité de moyens dans l'art de maîtriser les aliénés. Un jeune homme, calme depuis plusieurs mois, et libre dans l'intérieur de l'hospice, est tout-à-coup saisi de son accès; il se glise dans la cuisine, s'empare d'un couperet propre à hacher les herbes, et ne fait qu'entrer dans une plus grande fureur par les efforts du cuisinier et des gens de service pour le désarmer. Il saute sur la table pour se mettre en défense, et menace de couper la tête au premier qui osera s'avancer. La surveillante, sans s'effrayer, prend une tournure adroite; elle improuve hautement l'attaque dirigée contre l'aliéné : « Pourquoi empêcher, dit-elle, cet » homme fort et robuste de travailler avec

» moi »? Elle lui parle avec douceur, l'engage à s'approcher d'elle avec l'instrument qu'il a saisi; elle lui montre même la manière dont il doit s'en servir pour hacher des herbes, et elle feint de se féliciter d'avoir un aide pareil. L'aliéné, trompé par cette innocente ruse, ne s'occupe que de son travail; et à un signal donné, il est investi par les gens de service, qui l'enlèvent sans aucun danger, et l'emportent dans sa loge, pendant que l'instrument reste entre les mains de la surveillante. On pourroit défier l'homme le plus habile et le plus versé dans la connoissance des maniaques, de saisir avec plus de finesse et de promptitude le parti le plus sûr à prendre dans une conjoncture alarmante.

XXIII.

Nécessité d'entretenir un ordre constant dans les hospices des aliénés, et d'étudier les variétés de leur caractère.

On doit peu s'étonner de l'importance extrême que je mets au maintien du calme et de l'ordre dans un hospice d'aliénés, et aux qualités physiques et morales qu'exige une pareille surveillance, puisque c'est-là une des bases fondamentales du traitement de la manie, et que sans elle on n'obtient ni observations exactes, ni une guérison permanente, de quelque ma-

nière qu'on insiste d'ailleurs sur les médicamens les plus vantés. Quel malheur pour les infortunés maniaques d'être dirigés par une aveugle routine, d'être abandonnés à l'insouciance d'un chef sans moralité et sans principes ; ou, ce qui revient au même, d'être livrés aux duretés rustiques et aux traitemens meurtriers des autres préposés en sous-ordre! Sagacité, zèle ardent, attention continuelle et infatigable, qualités nécessaires pour épier soigneusement les démarches de chaque aliéné, saisir la tournure bizarre de ses idées et le caractère particulier de son délire; car quelles variétés ne doivent point produire l'âge, la constitution, les habitudes contractées, la complication de la manie avec d'autres maux, le degré de lésion des facultés morales? Dans certains cas très-difficiles, plusieurs mois d'une pareille étude suffisent à peine pour se décider, et pour fixer avec justesse l'espèce d'épreuve qu'on peut tenter (1). Mais dans le plus grand nombre de

(1) Un homme attaché autrefois par ses places à la maison d'un prince, et conduit à la manie, autant par le bouleversement de ses anciennes idées que par celui de sa fortune, ne manifestoit son délire sur sa grandeur chimérique que lorsqu'on lui parloit de révolution, ou dans certains momens d'effervescence. Il conservoit d'ailleurs dans l'hospice ces formes extérieures de politesse et de bienséance, dont il avoit pris autrefois l'habitude; et si on venoit à le

cas, sur-tout dans la manie accidentelle qui tient à des chagrins profonds, l'expérience de chaque jour atteste les succès qu'on obtient par des propos consolans, par l'heureux artifice de faire renaître l'espoir de l'aliéné et de s'emparer de sa confiance : mettre alors en usage les mauvais traitemens ou des voies de répression trop dures, c'est exaspérer le mal et le rendre souvent incurable. Un jeune homme,

---

contrarier dans ses opinions, il se retiroit aussi-tôt sans brusquerie et sans murmures, en se bornant à un salut respectueux. L'idée exclusive qui l'occupoit en général, étoit cependant celle de sa toute-puissance, et s'il venoit à éclater, il menaçoit alors de tout le poids de son courroux, annonçant qu'il lui seroit facile de faire tomber le feu du ciel et de bouleverser la terre. Une seule considération l'arrêtoit; c'étoit la crainte de faire périr l'armée de Condé, dont il étoit l'admirateur, et qui, suivant lui, étoit destinée à remplir les desseins de l'Éternel. Difficulté extrême d'agir sur l'imagination d'un pareil aliéné, soit par les voies de la douceur, soit par des moyens énergiques de répression. Il falloit de sa part un écart qui le mît dans ses torts et autorisât à le traiter avec rigueur; c'est ce qui arriva après environ six mois de son séjour dans l'hospice. Un jour que le surveillant se plaignoit à lui des saletés et des ordures qu'il avoit laissées dans sa loge, l'aliéné s'emporta contre lui avec violence, et menaça de l'anéantir. C'étoit-là une occasion favorable de le punir, et de le convaincre que sa puissance étoit chimérique; mais comme les parens se proposoient de le retirer de l'hospice dans peu de jours, on crut ne devoir rien tenter.

à la suite d'autres événemens malheureux, perd son père, et quelques mois après une mère tendrement chérie; dès-lors une tristesse profonde et concentrée, plus de sommeil, plus d'appétit, et peu après explosion d'un état maniaque des plus violens; on le soumet au traitement usité par des saignées abondantes et répétées, l'usage des bains et des douches, en y joignant d'autres actes d'une rigueur extrême; tout cet ensemble de moyens curatifs échoue. On renouvelle une seconde fois, puis encore une troisième fois le même traitement, et toujours avec aussi peu de succès, ou même avec exaspération des symptômes. L'aliéné est enfin transféré à Bicêtre, et on le désigne surtout comme très-emporté et très-dangereux. Le surveillant, loin de déférer aveuglément à cet avis, le laisse, dès le premier jour, libre dans sa loge, pour étudier son caractère et la nature de ses égaremens. La taciturnité sombre de cet aliéné, son abattement, son air pensif et concentré, quelques propos décousus qui lui échappent sur ses malheurs, laissent entrevoir, à travers l'incohérence de ses idées, le principe de sa manie; on le console, on lui parle avec intérêt de son sort, on parvient peu-à-peu à dissiper sa défiance ombrageuse et à lui faire espérer le rétablissement de ses affaires; une circonstance encourageante suit de près cette

promesse, car on obtient de son curateur quelques légers secours par mois pour lui rendre la vie plus commode. Les premiers paiemens le retirent de son abattement, et lui font concevoir de nouvelles espérances; sa confiance et son estime pour le surveillant sont sans bornes, on voit par degrés renaître ses forces, ainsi que tous les signes extérieurs de la santé, en même-temps que sa raison reprend ses droits; et celui qu'on avoit très-maltraité dans un autre hospice, et qu'on avoit signalé comme l'aliéné le plus violent et le plus redoutable, est devenu, par des voies douces et conciliatrices, l'homme le plus docile et le plus digne d'intéresser par une sensibilité touchante.

XXIV.

Histoire d'un aliéné très-violent, et guéri par une répression sage et énergique.

« Dans le traitement moral, disent les rédac-
» teurs de la Bibliothèque britannique (1), on
» ne considère pas les fous comme absolument
» privés de raison, c'est-à-dire, comme inac-
» cessibles aux motifs de crainte, d'espérance,
» de sentimens d'honneur..... Il faut les sub-

(1) *Sur un nouvel établissement pour la guérison des aliénés, par le docteur D.* Vol. VIII.

» juguer d'abord, les encourager ensuite ». Ces propositions générales sont sans doute très-vraies et très-fécondes en applications utiles ; mais, pour les sentir vivement, il faut des exemples, et c'est sur ce point que les Anglais gardent le silence. Encore une histoire de cette nature à ajouter aux précédentes, et on aura lieu de se convaincre de plus en plus que ce secret est connu en France : Un père de famille, très-recommandable, perd sa fortune et presque toutes ses ressources par des événemens de la révolution, et une tristesse profonde le conduit bientôt à un état maniaque. Traitement routinier et ordinaire de la manie par les bains, les douches, les saignées répétées, et les moyens de répression les plus inhumains ; les symptômes, loin de céder, empirent, et on le transfère à Bicêtre, comme incurable. Le surveillant, sans s'arrêter aux avis qu'on lui donne en désignant cet aliéné comme très-dangereux, le livre un peu à lui-même, pour étudier son caractère ; jamais aliéné n'a donné un plus libre cours à ses actes d'extravagance : il se redresse sur lui-même tout bouffi d'orgueil, croit être le prophète Mahomet, frappe à droite et à gauche tous ceux qui se rencontrent sur son passage, et leur ordonne de se prosterner et de lui rendre hommage. Toute la journée se passe à prononcer de prétendus arrêts de proscription

et de mort : ce ne sont que menaces, propos outrageans contre les gens de service ; l'autorité du surveillant est dédaignée et méconnue. Un jour même que sa femme éplorée vint le voir, il s'emporte contre elle, et l'auroit peut-être assommée si l'on n'eût accouru à son secours. Que pouvoient produire les voies de douceur et les remontrances les plus modérées contre un aliéné qui regardoit les autres hommes comme des atômes de poussière? On lui intime l'ordre de se tenir tranquille, et sur son refus d'obéir, on le punit du gilet de force et d'une reclusion d'une heure, pour lui faire sentir sa dépendance. Le surveillant le retire bientôt de sa loge, lui parle d'un ton amical en lui reprochant sa désobéissance, et lui exprime ses regrets d'avoir été forcé à prendre envers lui des mesures de rigueur. Retour de ses écarts insensés le lendemain, et mêmes moyens de répression ; mêmes promesses illusoires d'être plus tranquille à l'avenir. Nouvelle et troisième rechûte, suivie, par voie de punition, d'un jour entier de détention et d'un calme plus marqué les jours suivans. Une explosion, pour la quatrième fois, de son humeur hautaine et turbulente, fit sentir au surveillant la nécessité de produire sur cet aliéné une impression durable et profonde. Il l'interpelle avec véhémence, cherche à lui faire perdre tout espoir de réconciliation,

et le fait enfermer brusquement, en déclarant qu'il sera désormais inexorable. Deux jours se passent, et durant sa ronde, le surveillant ne répond que par un ris moqueur aux instances réitérées qui lui sont faites; mais, par un accord concerté entre le surveillant et sa femme, celle-ci rend la liberté au détenu vers la fin du troisième jour, lui recommande expressément de contenir ses emportemens fougueux, et de ne point l'exposer elle-même à des reproches pour avoir usé de trop d'indulgence. L'aliéné paroît calme pendant plusieurs jours; et dans les momens où il peut à peine contenir ses écarts délirans, un seul regard de la surveillante suffit pour le ramener à l'ordre, et il court aussitôt s'enfoncer dans sa loge, de peur d'être trouvé encore en faute. Ces combats intérieurs, souvent répétés, entre le retour automatique des écarts maniaques et la crainte d'une détention indéfinie, l'habituoient de plus en plus à dompter sa volonté et à se maîtriser lui-même; il se sentoit d'ailleurs pénétré d'attachement et d'estime pour ceux qui le dirigeoient avec tant d'égards et de condescendance, et c'est ainsi que toutes les anciennes traces de sa manie se sont peu-à-peu dissipées; six mois d'épreuve ont suffi ensuite pour rendre sa guérison complète, et ce respectable père de famille s'occupe maintenant, avec une activité

infatigable, à réparer le délabrement de sa fortune.

X X V.

Qualités physiques et morales qu'exige la surveillance des aliénés dans les hospices.

Je pense avoir assez multiplié les exemples, pour montrer que le traitement moral de la manie est une des parties les plus importantes, et jusqu'ici les moins avancées de la Médecine d'observation; et je crois pouvoir revendiquer, en faveur de la France, un objet dont on fait un honneur presque exclusif à l'Angleterre. Un concours heureux de circonstances a amené ce résultat; d'un côté les principes les plus purs de philantropie du chef de l'hospice de Bicètre, une assiduité infatigable dans sa surveillance, des connoissances acquises par une expérience réfléchie, une fermeté inébranlable, un courage raisonné et soutenu par des qualités physiques les plus propres à imposer, une stature de corps bien proportionnée, des membres pleins de force et de vigueur, et dans des momens orageux le ton de voix le plus foudroyant, la contenance la plus fière et la plus intrépide. D'un autre côté, pénétré moi-même de l'insuffisance de lumières qu'on peut puiser dans les livres

sur le traitement de la manie, avide de m'instruire par l'examen attentif et le rapprochement des faits; et oubliant profondément qu'un bonnet de docteur eût affublé ma tête, je mettois à profit le spectacle d'un grand rassemblement d'aliénés soumis à un ordre régulier, les scènes mobiles et quelquefois bizarres que leur délire fait naître, l'habileté du surveillant à régulariser tous ces mouvemens, et à rétablir dans des cas fréquens une raison aliénée, par les seules voies de la douceur ou d'une répression énergique, mais sage et humaine. Je m'élevois avec réserve, des faits observés et des résultats d'une sorte d'empyrisme aux vues générales que donnent l'étude des fonctions de l'entendement humain, puisées dans les écrits des modernes, l'histoire philosophique et médicale des passions, c'est-à-dire, de leurs effets au moral et au physique, et ce que les meilleurs auteurs de médecine ont écrit en général ou en particulier sur les vesanies. Les lois constantes de l'économie animale considérées dans la manie comme dans d'autres maladies, me frappoient d'admiration par leur uniformité, et je voyois de nouveau les ressources inattendues de la nature livrée à elle-même ou sagement dirigée, ce qui me rendoit de plus en plus sobre sur l'usage des médicamens, que je finis par ne plus

employer (1), que lorsque l'insuffisance des remèdes moraux m'étois prouvée. Hommage nouveau rendu à cette maxime si sage et si profonde du docteur Grant : « qu'on ne peut » guérir les maladies par les secours de l'art, » si on ne connoît auparavant leurs terminai- » sons lorsqu'elles sont abandonnées aux seuls » efforts de la nature ».

---

(1) Un médecin anglais, le docteur Feriar, a publié un ouvrage (*medical Histories and reflexions*), dans lequel il expose les effets de certains médicamens, tentés contre la manie, comme le tartre émétique (*tartrite antimonié de potasse*), le camphre, l'opium, le quinquina, etc. Que peuvent apprendre de pareils essais, quand il est prouvé que dans plusieurs cas, la manie peut être guérie sans aucun médicament, sur-tout celle qui est accidentelle, et qui vient de quelque passion trop exaltée ? Je suis parvenu à éviter cette inexactitude, en ne donnant des remèdes dans les infirmeries des aliénés, que dans les cas d'une manie intermittente régulière, de la mélancolie religieuse, du délire avec oblitération du jugement et du raisonnement, etc., sorte d'aliénation que l'expérience apprend ne point céder aux remèdes moraux; mais l'exposition de ces faits est réservée pour un autre article de cet ouvrage.

SECTION IIIe.

Recherches anatomiques sur les vices de conformation du crâne des Aliénés.

I.

La manie consiste-t-elle dans une lésion organique du cerveau?

UNE opinion générale et assez naturelle a fait consister l'aliénation des fonctions de l'entendement, dans un changement ou une lésion d'une partie quelconque de la tête, et on s'est autorisé dans la suite sur le résultat des travaux successifs de Bonnet, de Morgagni, de Meckel et de Greding, auteur allemand qui, dans ces derniers temps, a fait de nombreuses ouvertures des corps pour répandre quelques lumières sur la nature de cette maladie; de-là le préjugé de la regarder comme le plus souvent incurable, de séquestrer simplement les aliénés de la société, et de leur refuser même les secours que toute infirmité réclame; d'un autre côté de guérisons nombreuses opérées en Angleterre et en France; le succès bien constaté du traitement moral dans un grand

nombre de cas, le resultat de plusieurs ouvertures de corps qui n'ont manifesté aucune lésion organique, et enfin les écrits d'un médecin anglais (1), qui regarde la manie comme une affection purement nerveuse, semblent établir une opinion contraire à la première. Un des principaux objets de mes recherches depuis 6 années, a été de faire cesser une pareille incertitude par une suite nombreuse de faits recueillis dans les hospices. Je rapporterai dans la suite de cet Ouvrage, le résultat de mes observations sur l'état particulier du cerveau, des meninges ou d'autres parties du corps des personnes mortes dans l'aliénation, et je me borne dans cet article à considérer les vices de conformation du crâne.

I I.

Périodes de la vie les plus propres à faire contracter la Manie qui vient de causes morales.

Un simple résultat de calcul numérique sur les périodes de la vie qui ouvrent le plus de chances à l'aliénation, font voir en général combien doivent être rares les vices de conformation du cerveau ou du crâne. J'ai tenu un

(1) *Treatise on the real cause and cure of insanity*, etc. *By Andrew Harper, autor of the Economy of health. London* 1789.

compte exact du nombre des insensés tranférés à Bicêtre durant l'an 2.e et l'an 3.e de la république, et j'ai noté soigneusement leurs âges respectifs. Pour mettre plus d'ordre dans les résultats du calcul, j'eus soin, à la fin de chaque année, de dresser une table dans laquelle les périodes de l'âge étoient divisées en dixaines d'années, depuis la première jusqu'à la soixantième, pour pouvoir y comprendre les âges des divers aliénés. Je remarquai que dans le nombre total de soixante et onze qui furent reçus à Bicêtre durant l'an 2.e de la république, trois seulement étoient compris entre la quinzième et la vingtième année de l'âge, mais pas un seul avant ce premier terme, c'est-à-dire l'époque de la puberté; vingt-trois autres aliénés étoient intermédiaires entre la vingtième et la trentième année, quinze entre trente et quarante années, et autant entre quarante et cinquante; neuf entre cinquante et soixante années, six seulement depuis cette dernière jusqu'à soixante-dix, et aucun au-delà de ce dernier terme. J'obtins encore un résultat analogue pour l'an 3.e de la république, ensorte que l'âge d'aucun aliéné ne s'est trouvé antérieur à l'époque de la puberté; que les deux dixaines d'années comprises depuis vingt jusqu'à trente, et depuis trente jusqu'à quarante, ont été les plus fécondes en aliénés; il y en a un

nombre moindre dans la dixaine comprise entre quarante et cinquante, et moins encore depuis cinquante jusqu'à soixante. Un relevé exact des registres de l'hospice de Bicêtre, pendant dix années consécutives, sert à confirmer les mêmes vérités, comme l'indique la table suivante :

TABLE.

ALIENÉS Reçus à Bicêtre.	AGES. 15 à 20	20 à 30	30 à 40	40 à 50	50 à 60	60 à 70	TOTAL.
. . . . en 1784	5	33	31	24	11	6	110
. . . . en 1785	4	39	49	25	14	3	134
. . . . en 1786	4	31	40	32	15	5	127
. . . . en 1787	12	39	41	26	17	7	142
. . . . en 1788	9	43	53	21	18	7	151
. . . . en 1789	6	38	39	33	14	2	132
. . . . en 1790	6	28	34	19	9	7	103
. . . . en 1791	9	26	32	16	7	3	93
. . . . en 1792	6	26	33	18	12	3	98
9 ders. mois de . . } l'an 1er.	1	13	13	7	4	2	40
. . en l'an 2e.	3	23	15	15	9	6	71

III.

Affections morales qui sont les plus propres, par leur extrême violence, à produire la Manie.

La disposition plus particulière qu'on a pour l'aliénation de l'entendement, dans certaines périodes de la vie plus exposées que les autres à des passions orageuses, se concilie facilement avec le résultat des faits observés dans les hospices. Dans le recensement des aliénés que je fis à Bicêtre l'an 3 de la République, je reconnus que les causes déterminantes de cette maladie sont le plus souvent des affections morales très-vives, comme une ambition exaltée et trompée dans son attente, le fanatisme religieux, des chagrins profonds, un amour malheureux. Sur 113 aliénés sur lesquels j'ai pu obtenir des informations exactes, 34 avoient été réduits à cet état par des chagrins domestiques, 24 par des obstacles mis à un mariage fortement desiré, 30 par des événemens de la révolution, 25 par un zèle fanatique ou des terreurs de l'autre vie; aussi certaines professions disposent-elles plus que d'autres à la manie, et ce sont sur-tout celles où une imagination vive et sans cesse dans une sorte d'effervescence, n'est point contre-

balancée par la culture des fonctions de l'entendement, ou est fatiguée par des études arides. En compulsant en effet les registres de l'hospice des aliénés de Bicêtre, on trouve inscrits beaucoup de prêtres et de moines, ainsi que des gens de la campagne, égarés par un tableau effrayant de l'avenir; plusieurs artistes, peintres, sculpteurs ou musiciens; quelques versificateurs extasiés de leurs productions, un assez grand nombre d'avocats ou de procureurs; mais on n'y remarque aucun des hommes qui exercent habituellement leurs facultés intellectuelles; point de naturaliste, point de physicien habile, point de chimiste, à plus forte raison point de géomêtre.

IV.

Notions vagues données jusqu'ici sur la forme du crâne de certains aliénés.

Ces notions préliminaires indiquent d'avance combien doivent être rares les lésions ou difformités du crâne parmi les aliénés, puisque dans l'âge adulte l'ossification des os de la tête est complette, et que des affections morales ne peuvent l'altérer. Il restoit seulement à constater cette vérité par des ouvertures des corps très-multipliées, et des recherches exactes.

Gréding, auteur (1) allemand, qui s'est livré particulièrement à ce genre de travail, dit que sur cent aliénés il a trouvé trois têtes volumineuses et deux très-petites; il parle aussi de certains crânes remarquables par leur épaisseur, de la forme particulière de l'os frontal qui lui a paru quelquefois petit et contracté, de la compression des tempes, de la sphéricité de certaines têtes, tandis que d'autres sont oblongues; mais on voit combien ces observations sont vagues et indéterminées, puisque l'auteur n'a employé aucune méthode précise pour évaluer les dimensions de ces crânes, qu'il n'a pu par conséquent les comparer entr'eux d'une manière exacte. Il y a d'ailleurs des variétés de crâne qui sont communes à toutes sortes de personnes, même hors le cas d'aliénation; il faut par conséquent en faire abstraction dans les recherches sur les aliénés, pour éviter de faux raisonnemens, et ne point prendre pour cause déterminante ce qui n'est qu'une forme accidentelle et coïncidente avec la manie. C'est assez indiquer que j'ai suivi une méthode différente dans les nombreuses ouvertures de corps que j'ai faites dans les hospices.

(1) Je connois son ouvrage par la traduction anglaise et l'extrait qu'en a donné Crichton sous le titre suivant : *Medical aphorisms on melancoly and others diseases connected with it.*

V.

Les belles formes de la tête sont-elles en proportion avec l'énergie des fonctions de l'entendement?

Une opinion assez générale fait attribuer aux vices du cerveau, et sur-tout aux irrégularités et aux disproportions du crâne, l'aliénation mentale ; ce seroit sans doute un grand objet de doctrine à développer que de faire voir les belles proportions de la tête comme le signe extérieur de l'excellence des facultés de l'entendement, de pouvoir d'abord prendre pour type le chef-d'œuvre de la sculpture antique (1), la tête de l'Apollon Pythien,

---

(1) « De toutes les productions de l'art qui ont trompé » la fureur du temps, dit Winkelman, la statue d'Apollon » est sans contredit la plus étonnante. L'artiste a conçu » cet ouvrage d'après uu modèle idéal et n'a employé de » matière que ce qui lui étoit nécessaire pour exécuter sa » pensée et la rendre sensible. . . Sa hauteur s'élève au- » dessus du naturel, et son attitude est pleine de majesté… » A la vue de ce prodige j'oublie l'univers entier; je prends » moi-même une attitude plus noble pour le contempler » avec dignité ; de l'admiration je tombe dans l'extase ». Je ne suis pas moins admirateur passionné que Winkelman de l'Apollon devenu le fruit de nos conquêtes, et placé maintenant au Muséum de Paris; mais je le considère ici avec tout le sang-froid de la raison et comme réunissant

de pouvoir placer en seconde ligne les têtes des hommes les plus heureusement organisés pour les beaux-arts et les sciences, de descendre ensuite par tous les degrés successifs de disproportion de la tête et de capacité intellectuelle jusqu'à l'homme tombé dans la démence ou l'idiotisme; mais l'observation est loin de confirmer ces conjectures spécieuses, puisqu'on trouve quelquefois les formes les plus belles de la tête jointes avec le discernement le plus borné ou même avec la manie la plus complette, et qu'on voit d'ailleurs des variétés singulières de conformation exister avec tous les attributs du talent et du génie. Cependant il n'est pas moins curieux et utile pour les progrès de la science, d'établir certains faits bien constatés comme un résultat nouveau de recherches, d'examiner les variétés de conformation qui semblent indifférentes pour le libre exercice des fonctions de l'entendement, de noter sur-tout les difformités du crâne qui sont simultanées avec des lésions mani-

---

dans sa tête les plus belles proportions et les formes les plus harmonieuses qu'on ait pû observer parmi les hommes. C'est en effet sous l'heureux climat de la Grece, c'est par les beaux développemens que faisoient prendre au corps les exercices gymniques, qu'on a pû s'élever à cette connoissance et la transmettre dans les chef-d'œuvres de la sculpture.

festes de ces mêmes fonctions, d'indiquer enfin les espèces d'aliénation mentale qui dépendent plus particulièrement, soit du défaut de symétrie et de capacité des parties osseuses du crâne, soit de la petitesse de ses dimensions par comparaison avec la stature entière.

V I.

Avantages de prendre pour terme de comparaison les belles proportions de la tête de l'Apollon.

Camper, dans ses recherches sur la différence des traits du visage, a dû porter toute son attention sur ce qu'il appelle la ligne faciale, pour bien saisir les traits caractéristiques et constans de la face des divers peuples de la terre; la considération fondamentale dont je m'occupe se rapportant à la conformation et aux dimensions de la cavité du crâne, j'ai dû diriger autrement mes recherches, c'est-à-dire examiner le rapport de la hauteur des diverses têtes avec leur profondeur dans la direction du grand axe du crâne, et avec leur largeur à la partie antérieure et postérieure de ce même assemblage osseux, reconnoître les défauts de symétrie dans les parties correspondantes, et comparer dans le sujet vivant le volume de la tête ou plutôt sa hau-

teur perpendiculaire avec la stature entière. Pour mettre plus d'exactitude dans la détermination de ces rapports, il étoit nécessaire d'avoir un type primitif ou un terme fixe de comparaison, et pouvois-je mieux choisir qu'en remontant aux proportions si justement admirées de la tête de l'Apollon, d'après les dimensions prises par Gérard Audran (1).

---

(1) Je vais me borner à noter les proportions de la statue d'Apollon Pythien, qui se rapportent le plus directement à l'objet que je me propose.

La tête sert de base à ces proportions ;

On divise la hauteur de la tête en quatre parties égales ; savoir.

La première partie, depuis le sommet de la tête jusqu'à la racine des cheveux, en imaginant des plans parallèles qui passent par ces parties.

La deuxième partie, depuis le haut du front jusqu'à la naissance du nez à la hauteur de la paupière supérieure.

La troisième partie, depuis la naissance du nez jusqu'au dessous du nez.

La quatrième partie, depuis le dessous du nez jusqu'au-dessus du menton.

Chaque œil vu de face à une $\frac{1}{2}$ partie de largeur ; il y a entre les deux yeux un espace large de $\frac{1}{2}$ partie, et la largeur de la tête en cet endroit, qui est celui des tempes, est de 2 parties $\frac{1}{8}$.

La largeur de la tête à l'endroit des pommettes, est de 2 parties et $\frac{1}{6}$; la largeur de la tête à la même hauteur, mais au-dessus des oreilles, à l'endroit le plus large, est de 2 parties $\frac{1}{2}$ ou à peu près.

Mais je ne dois point dissimuler les obstacles qu'on éprouve quand on veut appliquer à ces recherches les principes des sciences mathématiques. Rien ne paroît moins susceptible d'une évaluation précise, que la capacité formée par l'assemblage des os du crâne; d'abord à la base, ce sont divers enfoncemens et des éminences irrégulières; on ne voit à la partie supérieure que la grossière apparence d'un demi-ellipsoïde, dont la convexité antérieure est différente de la postérieure et les parties latérales applaties; il résulte de-là que la section du crâne, parallèlement à sa base, n'a qu'une ressemblance éloignée avec une ellipse, et ne peut donner prise à aucune espèce de calcul. Je me suis donc borné à des moyens mécaniques pour évaluer les dimensions du crâne de la manière la plus approchée. Ponr déterminer d'abord une position constante pour toutes les têtes, j'ai mis, comme le fait *Camper* (1), un support au-dessous

---

La plus grande profondeur de la tête depuis le point le plus saillant dn front entre les sourcils jusqu'au point le plus saillant de l'occiput dans le plus grand diamètre horizontal, est à peu près de 3 parties et $\frac{2}{3}$.

La statue entière a de hauteur sept fois la hauteur de la tête, plus 3 parties $\frac{1}{2}$ la tête comprise; c'est-à-dire que la tête a un peu plus qne le $\frac{1}{8}$ de la statue entière.

(1) *Dissertation Physique sur les différences que présentent les traits du visage*, etc. Utrecht, 1791.

du trou occipital, et d'une hauteur telle que l'extrêmité de l'apophise nasale et le rebord supérieur du conduit auditif externe, fussent dans une ligne parallèle au plan horizontal. J'ai fait ensuite construire un parallélipipède tel que les deux plans verticaux, et qui se coupent à angles droits, sont fixés d'une manière stable sur le plan horisontal, tandis que les deux autres plans verticaux peuvent glisser en conservant leur parallélisme respectif avec les deux premiers, et s'adapter ainsi aux divers volumes des têtes; le plan supérieur et disposé sur le sommet de la tête, est libre et prend une position horizontale à l'aide d'un niveau. Par cette disposition, les distances respectives des plans parallèles donnent les idées les plus précises qu'on puisse se former des trois dimensions de la tête, en faisant attention d'ailleurs que le plan antérieur ne descend pas au-dessous de l'apophise du coronal, pour laisser avancer les os de la face. Quand le sujet est vivant, je me sers d'un compas courbe pour déterminer les dimensions respectives de la tête et du crâne. On a par-là un objet de comparaison pour les crânes de diverses formes et de divers volumes.

VII.

Recherches nombreuses faites sur les variétés des dimensions de la tête, et choix des objets dont j'ai cru devoir faire tracer les dessins.

Une source continuelle d'erreurs dans les recherches d'anatomie pathologique faites par Greding, a été de rapporter comme cause d'aliénation certaines variétés de conformation du crâne, qui peuvent être simultanées avec cette maladie, mais qu'on peut aussi retrouver à la mort des personnes qui n'ont jamais été aliénées. Pour éviter ces jugemens erronés j'ai examiné et mesuré un grand nombre de têtes prises soit dans les collections du Muséum d'Histoire naturelle, soit dans les cabinets de l'École de Médecine ou ailleurs. J'ai pris aussi, à l'aide d'un compas courbe, les dimensions des têtes de diverses personnes de l'un et de l'autre sexe qui ont été ou qui sont encore dans un état d'aliénation, et j'ai remarqué qu'en général les deux variétés les plus frappantes, soit du crâne allongé, soit du crâne court ou approchant d'un sphéroïde, se trouvent indistinctement et sans aucune connexion avec l'exercice plus ou moins libre des fonctions de l'entendement, mais qu'il y

a certains vices de conformation du crâne liés avec un état d'aliénation, sur-tout avec la démence ou l'idiotisme originaire. Pour rendre ces vérités plus sensibles, j'ai cru devoir faire dessiner un choix de certaines têtes qui, par leur opposition ou leur rapprochement, établissent ces limites et semblent fonder une sorte de correspondance entre certains vices de structnre du crâne et l'état des fonctions de l'entendement. J'ai fait d'abord tracer la forme de la tête d'une folle morte à l'âge de quarante-neuf ans, forme allongée, puisque la hauteur de la tête est moindre que sa profondeur, et je l'ai mise en opposition avec les os du crâne d'une personne saine d'entendement, et morte à l'âge de vingt ans, non moins remarquable d'ailleurs que la précédente, parce qu'on appelle rondeur ou sphéricité de la tête. J'ai réservé, pour la fin de la même planche, le dessin d'une tête très-irrégulière d'une jeune personne morte à dix-neuf ans, dans un état complet d'idiotisme. Au commencement de la deuxième planche, je transmets la tête à crâne allongé, d'un maniaque âgé de quarante-deux ans, et complettement guéri depuis environ sept ans; je mets en opposition avec cette forme, la tête très-arrondie d'un jeune homme mort à vingt-deux ans, et que je puis attester avoir été doué du jugement le

plus sain. Je finis par le dessin de la tête d'un jeune homme de vingt-un ans, réduit à un état complet d'idiotisme, et remarquable par la disproportion la plus extrême de la forme et des dimensions du crâne. Les deux têtes qui terminent ainsi les planches, doivent être le principal objet de mes considérations anatomiques.

VIII.

Têtes de deux femmes maniaques, dont la conformation particulière ne peut donner lieu à aucune induction.

L'examen anatomique des têtes de deux femmes maniaques, l'une morte à l'âge de quarante-neuf ans, et l'autre à cinquante-quatre, a confirmé encore ce que faisoient présumer les considérations que j'ai faites sur les causes les plus ordinaires de la manie, qui sont des affections morales profondes, et sur les périodes de l'âge, qui donnent le plus de chances pour la contracter, c'est-à-dire, qu'il ne s'est point manifesté de conformation particulière dont on ne puisse trouver des exemples sur des crânes pris indistinctement. La tête de l'une, se rapproche simplement de la forme allongée, et celle de la deuxième revient à la forme des têtes

courtes. L'applatissement du coronal de l'une, qui semble former un plan incliné, et l'élévation perpendiculaire de l'autre, sont des variétés qu'on observe souvent sans qu'on puisse en tirer une induction favorable ou contraire aux facultés de l'entendement; mais il en est autrement du crâne représenté par les fig. 5 et 6, Pl. I, et que j'ai conservé soigneusement à la mort d'une fille de dix-neuf ans, qui étoit dans un état d'idiotisme de naissance. La longueur de cette tête est la même que celle des deux autres maniaques, mais sa hauteur est d'un centimètre au-dessus de la deuxième, et de deux centimètres au-dessus de la première, pendant que sa largeur est moindre : ce qui donne à cette tête un degré disproportionné d'élévation et un applatissement latéral assez ordinaire à l'idiotisme de naissance; j'ai du moins remarqué l'un et l'autre sur deux jeunes idiotes encore existantes, et on l'attribue à presque tous les cretins du pays de Vaud.

IX.

Vices de conformation du crâne, qui semblent avoir influé sur l'état d'idiotisme de la plus jeune.

J'ai cherché à considérer encore ce crâne sous un autre point de vue, je l'ai mis en

opposition avec un autre crâne bien conformé, et j'ai fait faire à l'un et à l'autre une section correspondante, c'est-à-dire qui passât par la partie la plus saillante des bosses frontales, et par le quart supérieur de la suture lambdoïde. J'ai établi par-là un moyen de comparaison entre les deux ellipses irrégulières qui résultent de ces sections, et j'ai remarqué que dans la tête bien conformée les deux demi-ellipses sont disposées d'une manière symétrique autour de l'axe principal, ensorte que les axes conjugués tirés de la partie antérieure droite à la partie postérieure gauche, et ceux de la partie antérieure gauche à la partie postérieure droite, sont sensiblement égaux; au contraire dans le crâne affecté d'un vice de conformation, les deux demi-ellipses ne sont point placées dans un ordre symétrique aux deux côtés de l'axe, mais celle qui est à droite prend une courbure plus prononcée à la partie antérieure, tandis que c'est le contraire à la partie postérieure; la demi-ellipse à gauche est disposée à contre-sens de la première, c'est-à-dire que c'est à la partie postérieure qu'il y a plus de courbure et moins à la partie antérieure. Cette différence, qui est sensible à la vue simple, est encore bien plus manifeste en mesurant les axes conjugués, puisque ceux qui sont dirigés de droite à gauche ont 22 centimètres, et que

ceux qui vont de gauche à droite n'ont que 17 centimètres. J'ai trouvé la même singularité de structure sur la tête d'un enfant de dix-huit mois, et la différence des axes conjugués est même d'un centimètre et $\frac{1}{2}$. Cet enfant étoit-il destiné à vivre dans un état d'idiotisme? c'est ce qu'il étoit impossible de déterminer par le peu de développement qu'avoient pris encore ses facultés morales.

X.

Autre vice de conformation de la même personne attaquée d'idiotisme.

Je ne dois point omettre un autre vice de conformation dans la tête que je décris; c'est celle de l'épaisseur des parois du crâne, qui en tout sens est double de l'état ordinaire, puisqu'elle est en général d'un centimètre et et même un peu plus à sa partie antérieure, ce qui diminue d'autant le grand et le petit axe de l'ellipse interne. Il seroit facile de calculer combien, par cette augmentation d'épaisseur, la capacité intérieure du crâne est diminuée, si les os qui le composent formoient un ellipsoïde régulier, puisqu'il ne s'agiroit que de déterminer le solide formé par la révolution d'un espace elliptique, dont le grand axe et le petit

axe seroient connus; mais l'irrégularité de la forme du crâne en général m'interdit une semblable application du calcul, et je me borne à remarquer que puisque les solides semblables sont entr'eux comme les cubes de leurs dimensions homologues, on en doit toujours conclure, quelque soit d'ailleurs l'irrégularité des formes, que l'augmentation d'épaisseur diminue d'une manière remarquable la capacité intérieure du crâne.

X I.

La capacité de l'intérieur du crâne diminuée, sous trois rapports, par divers vices de conformation.

Les vices de conformation que je viens de faire remarquer sur le crâne d'une personne morte dans l'idiotisme, l'applatissement des parties latérales, le défaut de symétrie entre la partie droite et la gauche, enfin son épaisseur qui est double de ce qu'on observe dans les cas ordinaires, ne semblent-ils point indiquer que tout a coucouru à rendre bien moindre la cavité intérieure où étoit reçu le cerveau; mais je dois être aussi en garde contre les inductions trop précipitées, et je me borne à des détails historiques, sans prononcer encore qu'il y ait une connexion immédiate et nécessaire entre

l'état d'idiotisme et les vices de conformation que j'ai décrits. La jeune personne étoit dans l'état le plus complet de stupidité depuis son enfance; elle prononçoit par intervalles quelques sons inarticulés, ne donnoit aucune marque d'intelligence, ni d'aucune affection morale; elle mangeoit quand on approchoit les alimens de sa bouche, ne paroissoit avoir aucun sentiment de son existence, et étoit réduite à une vie purement automatique; elle a péri du scorbut l'année passée: ce qui avoit donné lieu à des épanchemens sanguinolens à la base du crâne, et paroissoit avoir tellement altéré la substance du cerveau, que je n'ai pu rien conclure ni sur sa molesse ni sur sa gravité spécifiqne.

XII.

État de stupidité et de dégradation d'un aliéné idiot dont j'ai fait graver le dessin.

Au premier aspect de cet aliéné idiot rien ne frappe autant que l'extrême disproportion de l'étendue de la face comparée avec la petitesse du crâne, mais rien d'animé dans les traits de sa physionomie, rien qui ne retrace l'image de la stupidité la plus absolue; disproportion extrême entre la hauteur de la tête et la stature entière, forme applatie de son

crâne au sommet et aux tempes, regard hébété, bouche béante, toute la sphère de ses connoissances bornée à trois (1) ou quatre idées confuses, encore mal exprimées par autant de sons à demi-articulés, à peine assez d'intelligence pour diriger ses alimens vers sa bouche, insensibilité portée jusqu'à lâcher sans s'en appercevoir son urine et ses déjections, marche foible, lourde et chancelante, inertie extrême ou éloignement apathique pour toute sorte de mouvement, extinction totale de l'attrait si naturel qui porte l'homme à sa reproduction, attrait si puissant dans le cretin lui-même, et qui lui donne du moins le sentiment profond de son existence. Cet être équivoque qui semble placé par la nature aux derniers confins de la race humaine pour les qualités physiques et morales, est fils d'un fermier, et a été conduit dans l'hospice des aliénés de Bicêtre depuis environ deux années; il

(1) Il a été transféré à Paris par un Gendarme, et de là à Bicètre. Il paroît qne durant son voyage, on le conduisoit attaché par le cou; les idées qui l'ont le plns profondément frappé, sont celles dont il rappelle sans cesse les termes, c'est-à-dire, *soldat*, *Paris*, *cou;* à ces voix très-grossièrement articulées, il ajoute quelquefois celui de *pain;* il paroît ne conserver aucun souvenir de ses parens, et il ne donne aucun signe d'affection morale.

paroît avoir été frappé depuis sa tendre enfance du même caractère de nullité et d'idiotisme.

XIII.

Variété des rapports que peut avoir la hauteur de la tête avec la stature entière.

La disproportion extrême entre la hauteur de la tête de l'aliéné idiot (Pl. II, fig. 6) et sa stature entière, étoit facile à saisir au premier aspect; mais pour la fixer avec précision, il étoit nécessaire de mesurer les dimensions de la tête avec un compas courbe, de rapporter sa hauteur à celle de la stature entière, et de comparer ensuite ce rapport avec celui que donnent les statures les mieux proportionnées; j'ai donc procédé à ces opérations en me servant des nouvelles mesures, et j'ai reconnu que la taille de cet aliéné idiot étoit de 18 décimètres; la hauteur seule de sa tête 18 centimètres. Le rapport donc de la stature entière à la hauteur de sa tête, est 180 : 18, c'est-à-dire que la tête n'est que le $\frac{1}{10}$ de la totalité de la stature. L'aliéné au contraire dont j'ai fait graver la tête (Pl. II, fig. 1), et qui n'a eu autrefois que des accès périodiques de manie, a une proportion beaucoup plus avantageuse pour la tête comparée avec la totalité de la taille; celle-ci, en effet, est

de

de 17 décimètres, et la tête de 23 centimètres, c'est-à-dire que l'une est par rapport à l'autre :: 170 : 23, ou :: 74 : 1. Dans ce cas-ci la stature totale est à-peu-près sept fois $\frac{1}{2}$ la hauteur de la tête, ce qui se rapproche beaucoup plus du rapport qu'offre l'Apollon, puisque dans ce dernier cas la statue entière est sept fois la hauteur de la tête plus 3 parties $\frac{1}{2}$, d'après Gérard Audran. Quelle petitesse excessive par rapport à la stature entière, n'a donc point la tête de l'aliéné idiot, puisqu'elle n'est que le $\frac{1}{10}$ de la stature entière, ce qui suppose un vice de conformation très-notable, et tel que je n'en ai pas trouvé de semblable dans les nombreuses têtes dont j'ai observé les dimensions. Rien n'est plus commun au contraire que de trouver dans la société des têtes dans des proportions trop avantageuses, c'est-à-dire telles que pour qu'elles fussent dans un juste rapport avec toute l'habitude du corps, la taille devroit être plus grande; mais cette conformation ne donne qu'une présomption de plus en faveur des facultés intellectuelles. Et comme d'ailleurs on a d'autres moyens de juger l'homme par ses propos et ses actions, on la néglige.

XIV.

Rapports de diverses parties de la tête considérées entr'elles, déviations de ces rapports.

Les anciens artistes doués du tact le plus délicat et d'une finesse rare d'observation, n'ont pu manquer de porter leurs vues sur les vraies proportions qui concourent à la beauté de la tête, et c'est sans doute ce qui a fait diviser celle de l'Apollon en quatre parties, par des plans horizontaux à égale distance (116). Une de ces parties commence à la naissance des cheveux au front et s'étend au sommet, et la forme de la tête de l'aliéné (fig. 7), non plus que celle des hommes bien conformés, ne s'éloigne guère de ce rapport fixe, puisque la hauteur totale de sa tête est de 23 centimètres, et que celle de la face est de 17 centimètres; en retranchant l'une de l'autre on trouve 6 centimètres de différence qui, comparés à la hauteur totale, donnent un rapport très-rapproché de celui de 1 : 4 qu'on trouve dans la tête de l'Apollon. Au contraire, la hauteur de la tête de l'aliéné idiot est de 18 centimètres, et la hauteur de la face est de 15 centimètres; la soustraction donne pour différence 3 centimètres, ce qui n'est que le $\frac{1}{6}$ de la hauteur,

et ce qui montre combien la voûte du crâne est déprimée et par conséquent sa capacité diminuée.

Cette diminution est encore bien plus marquée sous un autre point de vue; on remarque en effet que dans les têtes bien conformées, une section horizontale faite au crâne et dirigée par le tiers supérieur des tempes, donne une ellipse irrégulière et telle que la double ordonnée qui passe par le tiers antérieur est toujours bien moindre que celle du tiers postérieur; la tête de l'aliéné (Pl. II, fig. 1 et 2) se rapproche, sous ce point de vue, des têtes bien conformées, car la double ordonnée postérieure est plus longue de deux centimètres que l'antérieure; au contraire ces deux lignes sont sensiblement égales dans la tête de l'aliéné idiot, comme je m'en suis assuré avec un compas courbe, en sorte que la section du crâne dont j'ai parlé donneroit une sorte d'ellipse très-approchée de la régulière; on voit par-là combien les lobes postérieurs du cerveau doivent être diminués de volume par cette conformation singulière, sans qu'on puisse cependant prononcer que ce défaut de capacité est la cause unique et exclusive du peu de développement des facultés morales.

X V.

Résultat général des recherches anatomiques sur les aliénés.

Les deux aliénés réduits à l'idiotisme, dont j'ai décrit la conformation de la tête (pag. 20 et suiv., 30 et suiv.), offrent à travers leurs différences respectives, un rapprochement général, celui d'une grande diminution de capacité du crâne, avec une oblitération presque complette des facultés intellectuelles et affectives. Mais l'état physique a-t-il exercé une influence directe sur le moral, et peut-on regarder l'un comme la cause productrice de l'autre. Je me garde de prononcer, et je me borne à tracer la ligne qui sépare le vrai du probable. Les variétés de formes, la détermination exacte des mesures, et les rapports divers des dimensions, sont les seuls objets dont je me suis occuppé, je laisse sur le reste un libre champ aux conjectures, autre sorte de vesanie scientifique qu'on n'a point encore renvoyée aux Petites-Maisons. Je n'expose point le résultat des recherches d'anatomie pathologique que j'ai faites moi-même, ou que d'autres ont faites sur l'état du cerveau ou des meninges des aliénés. Que d'obscurités sont encore répandues sur ces objets ! Greding,

auteur allemand, a fait 216 ouvertures des corps, et il rapporte en détail toutes les singularités qu'il a observées dans les meninges, la substance du cerveau, les ventricules, la glande pinéale, le cervelet; mais comme ces aliénés ont succombé à des maladies accidentelles et étrangères à leur état, que peut-on conclure de ces apparences morbifiques, et combien de variétés singulières de structure peuvent d'ailleurs coïncider avec la lésion des fonctions de l'entendement sans avoir aucune connexion avec elles. J'en dis autant des observations de même nature publiées récemment par Haslam en Angleterre, et Chiaruggi en Italie. Sur 36 ouvertures de corps faites dans les hospices, j'atteste n'avoir trouvé moi-même dans l'intérieur du crâne que ce qu'on remarque à l'ouverture des corps de personnes mortes d'épilepsie, d'apoplexie, de fièvres ataxiques, de convulsions (1), et dès-lors quelle lumière

(1) Avant d'exercer la médecine dans les hospices, j'avois cru qu'on pouvoit tirer de grandes lumières sur les causes de l'aliénation mentale, en considérant l'état pathologique du cerveau ou de ses membranes; mais je me suis convaincu que ces inductions ne sont bien fondées que lorsque l'aliéné périt dans un accès de manie, ce qui est très-rare; il arrive plus fréquemment que les aliénés succombent après la terminaison des accès, par l'état d'atonie et de langueur qui succède; dans ces derniers

peut-il en résulter pour l'aliénation mentale. J'ai remarqué en dernier lieu un steatome de la grosseur d'un œuf de poule dans la partie moyenne du lobe droit du cerveau. On croira peut-être qu'il s'agit de la tête d'un aliéné; mais je me hâte de prévenir un jugement précipité, et je puis assurer que la personne étoit hémiplégique, qu'elle avoit fait depuis deux mois une nouvelle chûte sur sa tête, et qu'elle n'a jamais manifesté le moindre écart, la moindre incohérence dans ses idées. Quel sujet de commentaire et d'explications si cette personne avoit été en même temps aliénée? Mais aussi quel nouveau motif de circonspection et de réserve pour prononcer sur les causes physiques de l'aliénation mentale.

---

cas, je n'ai trouvé le plus souvent que quelque épanchement lymphatique dans l'un des ventricules ou les deux ensemble; dans d'autres cas, c'est-à-dire lorsque les aliénés finissent leur vie par des maladies accidentelles, il me paroît que les inductions tirées de l'état pathologique sont très-équivoques; mais je réserve pour un autre temps l'exposition et les détails de mes recherches anatomiques relatives à l'aliénation mentale, et je ne m'occupe ici que des formes et des proportions de la tête.

SECTION IV.

Division de l'aliénation mentale en espèces distinctes.

I.

Sur quels fondemens porte cette distinction ?

C'EST un terme heureux que celui d'aliénation mentale, pour exprimer dans toute leur latitude les diverses lésions de l'entendement ; mais il importe d'autant plus d'analyser ses diverses espèces, de les considérer séparément et d'en déduire ensuite les règles du traitement médical et celles de la police intérieure à suivre dans les hospices. Je chercherai peu à discuter les distributions arbitraires admises par les nosologistes pour les vésanies, puisqu'elles sont loin d'être le résultat d'une observation réitérée faite sur un grand nombre d'aliénés. C'est assez de faire sentir qu'une nouvelle division étoit nécessaire, et on a vu au commencement de cet ouvrage sur quels fondemens porte celle que je vais faire connoître ; mais je dois rappeler un obstacle qui

m'arrêta mes premiers pas lorsque je recueillois déjà des matériaux pour la déterminer. Je manquois souvent de termes propres pour rendre certains faits, et pour décrire avec leurs nuances les diverses lésions des facultés intellectuelles ou affectives. La langue grecque, si riche et si expressive, avoit sans doute fourni à Hippocrate des noms variés, pour exprimer les diversités du délire dans les maladies aigues; l'histoire, au contraire, de la manie considérée sous ses diverses formes, se trouve très-incomplette dans les écrits des anciens; et ses symptômes d'ailleurs peuvent-ils être saisis et tracés avec exactitude, si on n'a pour terme de comparaison l'analyse des fonctions de l'entendement humain. Il fallut donc revenir sur mes pas, et faire entrer dans l'ordre de mes études les écrits de nos Psycologistes modernes, Locke, Harris, Condillac, Smith, Stewart, etc., pour saisir et tracer toutes les variétés comprises dans la dénomination générique d'aliénation de l'esprit. Ce n'est d'ailleurs qu'après avoir acquis ces connoissances préliminaires, que j'ai pu maintenant établir sur une base solide la distinction des espèces. Quelquefois c'est la perception ou l'imagination qui éprouvent une altération manifeste, sans aucune émotion intérieure : d'autres fois les fonctions de l'entendement se conservent dans leur intégrité,

et l'homme est impérieusement dominé par une activité turbulente ou forcenée. Plusieurs maniaques joignent un délire périodique ou continu à des actes d'extravagance ou de fureur. On remarque certaines fois un état de démence, une sorte de désorganisation morale, c'est-à-dire, que les idées et les émotions intérieures naissent sans aucun rapport avec les impressions des objets extérieurs, qu'elles se succèdent, s'alternent, se choquent sans aucun ordre et sans laisser aucune trace : c'est bien pire encore lorsqu'on observe une sorte d'oblitération de la pensée, une privation plus ou moins absolue d'idées et d'émotions, ou même la nullité plus ou moins complette de l'idiotisme.

PREMIÈRE ESPÈCE D'ALIÉNATION.

MÉLANCOLIE OU DÉLIRE EXCLUSIF SUR UN OBJET.

I I.

Acception vulgaire du terme de mélancolie.

AIR rêveur et taciturne, soupçons ombrageux, recherches de la solitude; tels sont les traits qui servent à caractériser certains hommes dans la société, et rien n'est plus hideux que cette image, quand on y joint l'idée

de l'abus du pouvoir, la perversité des mœurs et un cœur sanguinaire, comme l'ont fait Tibère et Louis XI (1). L'histoire des hommes célèbres dans la politique, les Sciences et les Beaux-Arts, a fait connoître des mélancoliques d'un caractère opposé, c'est-à-dire, doués d'un

(1) Une taciturnité sombre, une gravité dure et repoussante, les âpres inégalités d'un caractère plein d'aigreur et d'emportemens, la recherche de la solitude, un regard oblique, le timide embarras d'une ame artificieuse, trahissent dès la jeunesse la disposition mélancolique de Louis XI. Traits frappans de ressemblance entre ce prince et Tibère; ils ne se distinguent l'un et l'autre dans l'art de la guerre, que durant l'effervescence de l'âge, et le reste de leur vie se passe en préparatifs imposans, mais sans effets, en délais étudiés, en projets illusoires d'expéditions militaires, en négociations remplies d'astuce et de perfidie. Avant de régner ils s'exilent l'un et l'autre volontairement de la cour, et vont passer plusieurs années dans l'oubli et les langueurs d'une vie privée, l'un dans l'île de Rhodès, l'autre dans une solitude de la Belgique. Quelle dissimulation profonde, que d'indécision, que de réponses équivoques dans la conduite de Tibère à la mort d'Auguste. Louis XI n'a-t-il pas été, durant toute sa vie, le modèle de la politique la plus perfide et la plus rafinée; en proie à leurs noirs soupçons, à des présages les plus sinistres, à des terreurs sans cesse renaissantes vers le terme de la vie, ils vont cacher leur dégoutante tyrannie, l'un dans le château de Plessis-les-Tours, l'autre dans l'île de Caprès, séjour d'atrocités non moins que d'une débauche impuissante et effrénée. *Nosog. philosop.* Tom. II.

ardent enthousiasme pour les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, pour des conceptions profondes, et pour tout ce qu'il y a de grand et de magnanime. Ce sont encore des mélancoliques d'une sphère moins élevée, qui animent et charment la société par leurs affections vives et concentrées, et par tous les mouvemens d'une ame forte et passionnée ; ils ne sont aussi que trop habiles à faire leur propre tourment et celui de tout ce qui les approche, par leurs (1) ombrages et leurs soupçons chimériques. (2).

(1) Il n'est que très-ordinaire aux médecins d'être consultés par des personnes de cette constitution ; tantôt pour des palpitations d'un caractère purement nerveux, tantôt pour un anevrisme du cœur : un autre aura entendu des événemens malheureux par la morsure des animaux enragés, et bientôt après il ne doutera plus qu'il ne soit pris de la rage. Certains croiront avoir tour-à-tour toutes les maladies dont ils auront lu la description dans des livres de médecine : qu'un d'entr'eux ait eu jadis le mal vénérien, il jugera à la moindre indisposition que le virus se renouvelle, et il sera d'une crédulité puérile pour l'avis de tout empirique qui cherchera à flatter son erreur.

(2) Il n'est pas rare de trouver dans la société desnuances les plus fortement prononcées d'une mélancolie tombée dans la vesanie. Une dame d'un esprit très-cultivé et douée de qualités rares, cède aux convenances du rang et est mariée avec un homme voisin d'un état de démence. Le desir de se rendre agréable à sa propre famille, et un caractère élevé lui font supporter long-temps avec courage les dé-

TRAITÉ

III.

La mélancolie considérée comme vésanie.

Les aliénés de cette espèce sont quelques-fois dominés par une idée exclusive qu'ils rap-

---

goûts de cette union ; mais c'est chaque jour quelque scène nouvelle qui exige sa surveillance et qui l'attriste ; au dedans emportemens puériles de son imbécille époux, menaces, actes de violence contre les domestiques, conduite pleine d'inconséquences ; au dehors et dans le sein des sociétés, ce sont les propos les plus décousus et les plus incohérens, quelquefois les étourderies de l'extravagance et de l'ineptie. L'institution physique et morale de deux enfans qu'elle chérit tendrement, et les soins multipliés qu'elle leur donne, sement seuls des jouissances les plus vives, sa triste et insipide existence, mais n'empêchent pas les progrès de sa mélancolie ; son imagination enfante chaque jour de nouveaux sujets de défiance et de crainte ; quelques événemens contraires arrivés certains jours de la semaine, sur-tout le vendredi, lui persuadent que c'est un jour malencontreux (*ne-fastus*), et elle finit par n'oser ce jour-là sortir de sa chambre. Le mois commence-t-il par le vendredi, c'est alors un sujet de terreurs les plus pusillanimes pour cette longue suite de jours, et par degrés même le jeudi, comme veille du vendredi, lui inspire les mêmes allarmes. Se montre-t-elle dans une assemblée et entend-elle prononcer le nom d'un de ces jours, elle devient pâle et blême, parle avec trouble et désordre, comme si elle étoit menacée de l'événement le plus funeste. Ce fut quelques mois avant la révolution qu'on me demanda mon

pellent sans cesse dans leurs propos, qui semble absorber toutes leurs facultés : d'autres fois ils restent renfermés dans un silence obstiné de plusieurs années, sans laisser pénétrer le secret de leurs pensées; certains ne laissent entrevoir aucun air sombre, et semblent doués du jugement le plus sain, lorsqu'une circonstance imprévue fait éclater soudain leur délire. Un commissaire vient un jour à Bicêtre pour rendre la liberté aux aliénés qu'on pouvoit croire guéris : il interroge un ancien vigneron qui ne laisse échapper dans ses réponses aucun écart, aucun propos incohérent. On dresse le procès-verbal de son état, et, suivant la coutume, on le lui donne à signer : quelle est la surprise du magistrat, de voir que celui-ci se donne le titre de *Christ*, et se livre à toutes les rêveries que cette idée lui suggère. Un objet de crainte ou de terreur peut produire une consternation habituelle, et amener le dépérissement et la mort. J'ai vu succomber ainsi

---

avis sur cette espéce de vesanie mélancolique, et je mis en usage quelques remèdes simples, avec les moyens moraux que cet état doit suggérer, mais les événemens de 1789, et bientôt après des revers de famille et l'émigration ont soustrait la suite de sa maladie à ma connoissance, et je conjecture qu'une nouvelle chaîne d'idées, un changement de climat, et peut être un état d'infortune, ont dissipé les sombres vapeurs de la mélancolie.

dans les infirmeries de Bicêtre deux soldats autrichiens faits prisonniers de guerre, et profondément convaincus qu'ils devoient périr par la guillotine. Une certaine aigreur de caractère, une misantropie sauvage porte certains aliénés à rester isolés au fond de leur loge, et à s'emporter avec fureur contre ceux qui viennent troubler leur solitude. Quelqu'un d'entr'eux est-il dominé par des idées religieuses, et se persuade-t-il qu'il est appelé par le ciel à faire quelque œuvre expiatoire, il peut commettre de sang-froid les plus grands crimes. Je puis joindre ici un exemple semblable à celui que j'ai donné dans un article précédent. Un ancien moine, dont la raison avoit été égarée par la dévotion, crut une certaine nuit avoir vu en songe la Vierge entourée d'un chœur d'esprit bienheureux, et avoir reçu l'ordre exprès de mettre à mort un homme qu'il traitoit d'incrédule; ce projet homicide eût été exécuté si l'aliéné ne se fût trahi par ses propos, et s'il n'eut été prévenu par une reclusion sévère.

IV.

Deux formes opposées que peut prendre le délire mélancolique.

Rien n'est plus inexplicable, et cependant rien n'est mieux constaté que les deux formes

opposées que peut prendre la mélancolie. C'est quelquefois une bouffissure d'orgueil, et l'idée chimérique de posséder des richesses immenses ou un pouvoir sans bornes : c'est d'autres fois l'abattement le plus pusillanime, une consternation profonde, ou même le désespoir. Les hospices d'aliénés offrent souvent des exemples de ces deux extrêmes. L'intendant d'un grand Seigneur perd sa fortune à l'époque de la révolution ; il passe plusieurs mois dans les prisons, toujours livré aux frayeurs d'être conduit au supplice ; sa raison s'égare ; il est transféré comme aliéné à Bicêtre, et finit par se croire roi de France. Un jurisconsulte, désolé de se voir enlever par la réquisition un fils unique qu'il chérissoit tendrement, cède à sa vive douleur, perd la raison, et bientôt après il se croit transformé en roi de Corse. J'ai gardé long-temps dans les infirmeries de Bicêtre un habitant de Versailles, ruiné par la révolution, et bientôt après livré à l'illusion fantastique d'être le souverain du monde. D'un autre côté, que d'exemples d'une tristesse profonde et concentrée qui ne change point d'objet, et qui finit par amener le délire. Un homme foible et timide tient quelques propos inconsidérés durant l'an 2[e] de la République ; il est regardé comme royaliste, et menacé de la guillotine ; il entre dans des perplexités ex-

trêmes, perd le sommeil, abandonne ses travaux ordinaires; renfermé ensuite à Bicêtre comme aliéné, il est resté si profondément pénétré de l'idée de cette mort sinistre, qu'il ne cesse de provoquer l'exécution du prétendu décret lancé contre lui, et qu'aucun des moyens que j'ai tentés n'a pu le ramener à lui-même. Ce n'est pas sans émotion que j'ai vu des aliénés victimes d'une ame sensible et tendre répéter jour et nuit le nom chéri d'une épouse ou d'un fils enlevés par une mort prématurée, et dont l'image leur étoit toujours présente. Un jeune homme égaré par un amour malheureux, étoit dominé par une si puissante illusion, que toute femme étrangère qui venoit dans l'hospice lui paroissoit être son ancienne amante, qu'il la désignoit sous le nom de *Marie Adeleine,* et ne cessoit de lui parler avec l'accent le plus passioné.

V.

La mélancolie peut-elle, après quelques années, dégénérer en manie?

La mélancolie reste souvent stationnaire pendant plusieurs années, sans que le délire exclusif qui en est l'objet change de caractère, sans aucune altération au morale ou au physique. On observe des aliénés de cette espèce renfermés

renfermés dans l'hospice de Bicêtre depuis douze, quinze, vingt, ou même trente années, toujours livrés aux idées primitives qui ont signalé leur égarement, toujours entraînés par le mouvement lent d'une vie monotone qui consiste à manger, dormir, s'isoler du monde entier, et n'habiter qu'avec leurs fantômes et leurs chimères. Quelques-uns, doués d'un caractère plus mobile, passent à un état déclaré de manie, par la seule habitude de voir ou d'entendre des aliénés furieux ou extravagans; d'autres éprouvent après plusieurs années, une sorte de révolution intérieure par des causes inconnues, et leur délire change d'objet, ou prend une forme nouvelle. Un aliéné de cette espèce, confié à mes soins depuis douze années, et déjà avancé en âge, n'a déliré pendant les huit premières, que sur l'idée chimérique d'un prétendu empoisonnement dont il se croyoit menacé. Dans cet intervalle de temps, nul écart de sa conduite, nulle autre marque d'aliénation; il étoit même d'une réserve extrême dans ses propos, persuadé que ses parens cherchoient à le faire interdire et à s'emparer de ses biens; l'idée d'un prétendu poison le rendoit seulement très-ombrageux, et il n'osoit manger que les alimens pris à la dérobée dans la cuisine de son pensionnat. Vers la huitième année de la réclusion, son délire pri-

mitif a changé de caractère ; il a cru d'abord être devenu le plus grand des potentats, puis l'égal du créateur et le souverain du monde. Cette idée fait encore sa félicité suprême.

V I.

Variété de mélancolie qui conduit au suicide.

« Les Anglois, dit Montesquieu, se tuent » sans qu'on puisse s'imaginer aucune raison » qui les y détermine : ils se tuent dans le sein » même du bonheur. Cette action chez les Ro- » mains étoit l'effet de l'éducation ; elle tenoit » à leur manière de penser et à leurs coutumes ; » chez les Anglois c'est l'effet d'une maladie, » elle tient à l'état physique de la machine... ». L'espèce de penchant au suïcide qu'indique l'auteur de l'*Esprit des lois*, et qui est indépendant des motifs les plus puissans de se donner la mort, comme la perte de l'honneur ou de la fortune, n'est point une maladie propre à l'Angleterre, elle est même loin d'être rare en France. J'ai publié autrefois des exemples de ce genre dans un Ouvrage périodique (1), et je me borne à rapporter en abrégé un de ces faits.

Un jeune homme de 22 ans est destiné par

---

(1) *La Médecine éclairée par les sciences physiques*, par Fourcroy.

ses parens à l'état ecclésiastique (c'étoit avant la révolution), et sur son refus, abandonné à lui-même; des moyens précaires d'existence se succèdent tour-à-tour; il paroît enfin jouir de la tranquilité et du calme dans une maison où il est chéri; c'est cependant alors que son imagination est assaillie par les idées les plus tristes et les plus mélancoliques; dégoût de la vie et réflexions diverses sur les moyens de se donner la mort; il médite un jour de se précipiter du haut de la maison, mais le courage lui manque et le projet est ajourné; quelques jours après une arme à feu lui paroît plus propre à le délivrer du fardeau de la vie, mais au moment de l'exécution toujours craintes pusillanimes, toujours perplexités renaissantes; un de ses amis qu'il instruit de ses projets sinistres, vient un jour me les communiquer, et se réunit à moi pour prendre tous les moyens que la prudence pouvoit suggérer; sollicitations, invitations pressantes, remontrances amicales, tout est vain; le desir de se détruire poursuit sans cesse le malheureux jeune homme, et il se dérobe à une famille où il est comblé de témoignages d'attachement et d'amitié. On ne pouvoit songer à un voyage lointain et à un changement de climat que l'état de sa fortune sembloit lui interdire, il fallut y suppléer, comme objet

puissant de diversion, par un travail pénible et soutenu. Le jeune mélancolique pénétré d'ailleurs de l'horreur de sa situation, entre pleinement dans mes vues, change d'habits, se rend au port au Bled, et mêlé avec les autres ouvriers, ne se distingue d'eux que par un plus grand zèle à mériter son salaire. Il ne peut soutenir que deux jours cet excès de fatigue, et il fallut recourir à un autre expédient; on le fait entrer, à titre de manœuvre, chez un maître maçon des environs de Paris, et il est d'autant mieux accueilli qu'il se rend utile par intervalles à l'éducation d'un fils unique. Quel genre de vie plus commode et plus sain pour un mélancolique, que l'alternative d'un travail des mains et de l'étude du cabinet; une nourriture saine, un logement commode et tous les égards dûs au malheur, semblent aigrir au lieu de calmer ses funestes penchans; il revient quinze jours après vers son ancien ami, lui expose les larmes aux yeux, les combats intérieurs qu'il éprouve et l'odieux dégoût de la vie qui le porte d'une manière irrésistible au suïcide; les reproches qu'on lui fait le pénètrent de douleur, il se retire dans un état de consternation et de désespoir, et on ne peut douter qu'il ne se soit précipité dans la Seine, dernier terme d'une existence devenue insupportable.

VII.

Caractère spécifique de la mélancolie.

Délire exclusif sur un objet, ou sur une série particulière d'objets ; nul penchant à des actes de violence que celui qui peut être imprimé par une idée dominante et chimérique ; d'ailleurs, libre exercice de toutes les facultés de l'entendement ; certaines fois égalité constante d'humeur, ou même état habituel de satisfaction : dans d'autres cas, habitude d'abattement et de consternation, ou bien aigreur de caractère qui peut être portée jusqu'au dernier degré de misantropie, quelquefois dégoût extrême de la vie.

DEUXIÈME ESPÈCE D'ALIÉNATION.

MANIE SANS DÉLIRE.

VIII.

La Manie peut-elle exister sans une lésion de l'entendement ?

On peut avoir une juste admiration pour les écrits de Locke, et convenir cependant que les notions qu'il donne sur la manie sont très-incomplettes, lorsqu'il la regarde comme inséparable du délire. Je pensois moi-même comme cet auteur, lorsque je repris à Bicêtre

mes recherches sur cette maladie, et je ne fus pas peu surpris de voir plusieurs aliénés qui n'offroient à aucune époque aucune lésion de l'entendement, et qui étoient dominés par une sorte d'instinct de fureur, comme si les facultés affectives avoient été seulement lésées.

I X.

Exemple d'une sorte d'emportement maniaque sans délire.

Une éducation nulle ou mal dirigée, ou bien un naturel pervers et indisciplinable peuvent produire les premières nuances de cette espèce d'aliénation, comme l'apprend l'histoire suivante. Un fils unique élevé sous les yeux d'une mère foible et indulgente, prend l'habitude de se livrer à tous ses caprices, à tous les mouvemens d'un cœur fougueux et désordonné; l'impétuosité de ses penchans augmente et se fortifie par le progrès de l'âge, et l'argent qu'on lui prodigue semble lever tout obstacle à ses volontés suprêmes. Veut-on lui résister? son humeur s'exaspère; il attaque avec audace, cherche à régner par la force, et il vit continuellement dans les querelles et les rixes. Qu'un animal quelconque, un chien, un mouton, un cheval, lui donnent du dépit, il les met soudain à mort. Est-il de quelque

assemblée ou de quelque fête, il s'emporte, donne et reçoit des coups, et sort ensanglanté; d'un autre côté, plein de raison lorsqu'il est calme, et possesseur dans l'âge adulte d'un grand domaine, il le régit avec un sens droit, remplit les autres devoirs de la société, et se fait connoître même par des actes de bienfaisance envers les infortunés. Des blessures, des procès, des amendes pécuniaires, avoient été le seul fruit de son malheureux penchant aux rixes; mais un fait notoire met un terme à ses actes de violence : il s'emporte un jour contre une femme qui lui dit des invectives, et il la précipite dans un puits. L'instruction du procès se poursuit devant les tribunaux; et sur la déposition d'une foule de témoins qui rappellent ses écarts emportés, il est condamné à une réclusion perpétuelle dans l'hospice des aliénés de Bicêtre.

X.

La manie sans délire rendue manifeste par un fait bien constaté.

Je puis rendre sensible par un exemple le plus haut degré de développement de cette espèce d'aliénation. Un homme livré autrefois à un art mécanique, et renfermé maintenant à Bicêtre, éprouve par intervalles irréguliers

des accès de fureurs marqués par les symptômes suivans : d'abord, sentiment d'une ardeur brûlante dans les intestins, avec une soif intense et une forte constipation ; cette chaleur se propage par degrés à la poitrine, au col, à la face, avec un coloris plus animé ; parvenue aux tempes, elle devient encore plus vive, et produit des battemens très-forts et très-fréquens dans les artères de ces parties, comme si elles alloient se rompre ; enfin l'affection nerveuse gagne le cerveau, et alors l'aliéné est dominé par un penchant sanguinaire irrésistible ; et s'il peut saisir un instrument tranchant, il est porté à sacrifier avec une sorte de fureur la première personne qui s'offre à sa vue. Il jouit cependant à d'autres égards du libre exercice de sa raison, même durant ses accès ; il répond directement aux questions qu'on lui fait, et ne laisse échapper aucune incohérence dans les idées, aucun signe de délire ; il sent même profondément toute l'horreur de sa situation ; il est pénétré de remords, comme s'il avoit à se reprocher ce penchant forcené. Avant sa réclusion à Bicêtre, cet accès de fureur le saisit un jour dans sa maison ; il en avertit à l'instant sa femme qu'il chérissoit d'ailleurs, et il n'eut que le temps de lui crier de prendre vîte la fuite pour se soustraire à une mort violente.

A Bicêtre, mêmes accès de fureur périodique, mêmes penchans automatiques à des actes d'atrocité dirigés quelquefois contre le surveillant, dont il ne cesse de louer les soins compatissans et la douceur. Ce combat intérieur que lui fait éprouver une raison saine en opposition avec une cruauté sanguinaire, le réduisent quelquefois au désespoir ; et il a cherché souvent à terminer par la mort cette lutte insupportable. Un jour il parvint à saisir le tranchet du cordonnier de l'hospice, et il se fit une profonde blessure au côté droit de la poitrine et au bras, ce qui fut suivi d'une violente hémorragie. Une réclusion sévère et le gilet de force ont arrêté le cours de ses projets suicides.

X I.

Autre exemple d'une manie non délirante.

La manie sans délire (1) a donné lieu à une scène singulière, à une époque de la révolution qu'on voudroit pouvoir effacer de notre histoire. Les brigans, lors du massacre des prisons, s'introduisent en forcenés dans l'hospice des aliénés de Bicêtre, sous prétexte

---

(1) J'ai cité dans la I[re] Section sur la Manie périodique (IV), d'autres exemples de la manie sans délire.

de délivrer certaines victimes de l'ancienne tyrannie, qu'elle cherchoit à confondre avec les aliénés; ils vont en armes de loge en loge; ils interrogent les détenus, et ils passent outre si l'aliénation est manifeste. Mais un des reclus retenu dans les chaînes, fixe leur attention par des propos pleins de sens et de raison, et par les plaintes les plus amères. N'étoit-il pas odieux qu'on le retînt aux fers, et qu'on le confondît avec les autres aliénés? Il défioit qu'on pût lui reprocher le moindre acte d'extravagance; c'étoit, ajoutoit-il, l'injustice la plus révoltante. Il conjure ces étrangers de faire cesser une pareille oppression, et de devenir ses libérateurs. Dès-lors il s'excite dans cette troupe armée des murmures violens et des cris d'imprécation contre le surveillant de l'hospice; on le force de venir rendre compte de sa conduite, et tous les sabres sont dirigés contre sa poitrine; on l'accuse de se prêter aux vexations les plus criantes, et on lui impose d'abord silence quand il veut se justifier: il réclame en vain sa propre expérience, en citant d'autres exemples semblables d'aliénés nullement délirans, mais très-redoutables par une fureur aveugle; on réplique par des invectives, et sans le courage de son épouse, qui le couvre pour ainsi dire de son corps, il seroit tombé plusieurs fois percé de coups.

On ordonne de délivrer l'aliéné, et on l'amène en triomphe aux cris redoublés de *vive la République !* Le spectacle de tant d'hommes armés, leurs propos bruyans et confus, leurs faces enluminées par les vapeurs du vin, raniment la fureur de l'aliéné; il saisit d'un bras vigoureux le sabre d'un voisin, s'excrime à droite et à gauche, fait couler le sang, et si on ne fût promptement parvenu à s'en rendre maître, il eût cette fois vengé l'humanité outragée. Cette horde barbare le ramène dans sa loge, et semble céder en rugissant à la voix de la justice et de l'expérience.

XII.

Caractère spécifique de la manie sans délire.

Elle est continue, ou marquée par des accès périodiques. Nulle altération sensible dans les fonctions de l'entendement, la perception, le jugement, l'imagination, la mémoire, etc. : mais perversion dans les fonctions affectives, impulsion aveugle à des actes de violence, ou même d'une fureur sanguinaire, sans qu'on puisse assigner aucune idée dominante, aucune illusion de l'imagination qui soit la cause déterminante de ces funestes penchans.

TROISIÈME ESPÈCE D'ALIÉNATION.

MANIE AVEC DÉLIRE.

XIII.

La manie avec délire est très-souvent périodique.

Cette espèce de manie, qu'on n'avoit point décrite lorsqu'elle est périodique, demandoit de longs développemens sur les causes occasionnelles, les signes précurseurs, l'invasion, la marche, les variétés particulières et la terminaison des accès. Elle a fait aussi le sujet de la première Section de cet Ouvrage (1), dans laquelle j'ai rassemblé un grand nombre d'exemples qui auroient pu trouver ici leur place.

XIV.

Un accès de manie périodique est le type d'une manie continue.

Un accès de manie périodique peut être regardé comme le vrai type de la manie continue, si on fait abstraction de la durée, et on ne peut donner une idée plus exacte de l'une, qu'en rappelant toutes les circonstances

(1) Sur la Manie périodique.

de l'autre. Même caractère pour les causes éloignées, les variétés des actes d'extravagances ou de fureur, les lésions d'une ou de plusieurs fonctions de l'entendement, le nombre prodigieux d'objets sur lesquels le délire s'exerce; l'une et l'autre manie peuvent être le fruit de tout ce que les passions ont de plus véhément et de plus emporté, de tout ce que l'enthousiasme peut enfanter de plus exalté et de plus fougueux, de tout ce que le fanatisme et l'amour du merveilleux peuvent suggérer de romanesque et de chimérique. C'est tantôt un délire gai et jovial qui s'exhale en saillies vives et incohérentes, en propos pleins de pétulance et de déraison; tantôt la bouffissure d'un orgueil gigantesque, qui ne se berce que de l'appareil pompeux des dignités et des grandeurs. Je trouvois souvent sur mes pas, dans l'hospice deBicêtre, un général d'armée qui venoit, disoit-il, de jetter cinquante mille hommes sur le carreau; à côté c'étoit un monarque qui ne parloit que de ses sujets et de ses provinces: ailleurs le prophête Mahomet en personne, qui menaçoit au nom du très-haut: plus loin c'étoit le souverain du monde qui pouvoit d'un soufle anéantir la terre. Je voyois certains aliénés divaguer à leur aise sur une foule d'objets présens à leur imagination, gesticuler, déclamer, vociférer sans cesse, et

ne paroître rien voir, rien entendre de ce qui se passoit autour d'eux. D'autres, livrés à une sorte de prestige, voient les objets avec les formes et les couleurs que leur imagination leur prête; comme cet aliéné qui prenoit pour une légion de démons tout rassemblement de plusieurs personnes, et qui cherchoit à sortir de sa loge pour les aller assommer. Un aliéné mettoit tout en lambeaux ses habits, et même la paille de sa couche, qu'il croyoit être un entassement de vipères entortillées. Le délire existe quelquefois avec un état de fureur pendant une longue suite d'années: d'autres fois il est constant, et les accès de fureur ne se renouvellent que par périodes, ou par le concours de quelque cause accidentelle; les progrès de l'âge finissent par amener le plus souvent un état de calme; mais quelquefois aussi les accès de fureur deviennent plus fréquens, ce qui est d'un funeste présage.

XV.

La manie avec délire peut-elle être souvent guérie?

Un préjugé des plus funestes à l'humanité, et qui est peut-être la cause déplorable de l'état d'abandon dans lequel on laise presque partout les aliénés, est de regarder leur mal

comme incurable, et de le rapporter à une lésion organique dans le cerveau, ou quelque autre partie de la tête. Je puis assurer que dans le plus grand nombre de faits que j'ai pu rassembler sur la manie délirante, presque tous les résultats de l'ouverture des corps, comparés à ses symptômes, prouvent que cette espèce de manie est en général une maladie nerveuse, et comme le dit le Docteur Harper, qu'elle n'est point le produit d'aucun changement physique, d'aucune irritation générale ou partielle, d'aucun vice organique de la substance du cerveau. Tout, au contraire, annonce dans ces aliénés une forte excitation nerveuse, un nouveau développement d'énergie vitale ; leur agitation continuelle, leurs cris furibonds, leur penchant à des actes de violence, les veilles les plus opiniâtres, le regard animé, l'ardeur pour les plaisirs de l'amour, leur pétulance, leurs réparties vives, je ne sais quel sentiment de supériorité dans leurs propres forces, dans leurs facultés morales ; de-là naissent un nouvel ordre d'idées indépendantes des impressions des sens, de nouvelles émotions sans aucune cause réelle, toutes sortes d'illusions et de prestiges. On doit donc peu s'étonner si la médecine expectante, c'est-à-dire le régime moral et physique, suffit le plus souvent pour produire une guérison complette.

XVI.

Caractère spécifique de la manie délirante.

Elle est continue ou périodique, avec des retours réguliers ou irréguliers des accès. Elle est marquée au moral comme au physique par une vive excitation nerveuse, par la lésion d'une ou de plusieurs fonctions de l'entendement, avec des émotions gaies ou tristes, extravagantes ou furieuses.

QUATRIÈME ESPÈCE D'ALIÉNATION.

DÉMENCE OU ABOLITION DE LA PENSÉE (1).

XVII.

Les traits les plus saillans de démence, observés quelquefois dans la société.

L'esprit de légèreté extrême et d'une folle distraction, les inconvenances extravagantes et sans cesse répétées, les étourderies bizarres qui forment le caractère de Ménalque dans l'ouvrage de la Bruyère (chap. III), sont loin d'être un de ces tableaux imaginaires qui n'existent que dans les romans. Le médecin

(1) Le terme *Pensée* est pris ici dans le sens que lui ont donné Harris, Condillac, etc.

observateur

observateur peut remarquer quelquefois dans la société ce premier degré de démence dont on trouve des modèles complets dans les hospices. Un homme nourri dans les préjugés de l'ancienne noblesse, et à peine à sa cinquantième année, s'acheminoit à grand pas, avant la révolution, vers cette sorte de désorganisation morale ; rien n'égaloit sa mobilité et les aberrations de son effervescence puérile ; il s'agitoit sans cesse dans l'intérieur de sa maison, babilloit, crioit, s'emportoit pour les causes les plus légères, tourmentant ses domestiques par ses ordres minutieux, ses proches par des inconséquences et des écarts brusques, dont il ne conservoit un moment après aucun souvenir, aucune trace ; il parloit tour-à-tour avec la plus extrême versatilité, de la cour, de sa perruque, de ses chevaux, de ses jardins, sans attendre de réponse, et sans donner presque le temps de suivre ses idées incohérentes et disparates : une femme très-spirituelle, que des convenances du rang avoient associée à sa destinée, tomba par cette union dans l'hypocondrie la plus profonde et la plus désespérée.

La démence sénile, souvent accélérée par l'épuisement des plaisirs, se rapproche de celle qui vient d'être décrite ; mais on y remarque bien moins d'effervescence.

XVIII.

Idées incohérentes entr'elles, et sans aucun rapport avec les objets extérieurs.

Une mobilité turbulente et incoercible ; une succession rapide et comme instantanée d'idées qui semblent naître, et pulluler dans l'entendement, sans aucune impression faite sur les sens ; un flux et reflux continuel et ridicule d'objets chimériques qui se choquent, s'alternent, se détruisent les uns les autres sans aucune intermission et sans aucun rapport entre eux ; le même concours tumultueux d'émotions et d'affections morales, de sentimens de joie, de tristesse, de colère, qui naissent fortuitement et disparoissent de même, sans laisser aucune trace, et sans avoir aucune correspondance avec les impressions des objets externes ; tel est le caractère fondamental de la démence dont je parle. Un homme doué d'un patriotisme ardent, mais peu éclairé, et qui étoit un des plus zélés admirateurs du fameux Danton, se trouve présent à la séance du Corps législatif où fut prononcé le décret d'accusation contre ce député ; il se retire dans une sorte de consternation et de désespoir, reste renfermé chez lui plusieurs jours, livré aux idées les plus sinistres et les plus mélancoliques.

« Comment ? Danton un traître ! répète-t-il » sans cesse ; on ne peut plus se fier à per- » sonne, et la République est perdue » ! Plus d'appétit, plus de sommeil, et bientôt l'aliénation la plus complette : il subit le traitement usité au ci-devant Hôtel-Dieu, et il est conduit à Bicêtre. Je l'ai gardé plusieurs mois aux infirmeries de cet hospice, livré à une sorte de rêvasserie douce, à un babil confus et non interrompu de termes les plus disparates ; il parloit tour-à-tour de poignards, de sabres, de vaisseaux démâtés, de vertes prairies, de sa femme, de son chapeau, etc. ; il ne songeoit à manger que lorsqu'on mettoit ses alimens dans sa bouche, et il étoit absolument réduit à une existence automatique.

XIX.

Exemple propre à rendre sensible la différence entre la démence et la manie.

On ne sauroit mieux connoître la démence qu'en la mettant en opposition avec la manie délirante, pour bien saisir leurs dissemblances. Dans celle-ci la perception des objets, l'imagination, la mémoire peuvent être lésées ; mais la faculté du jugement, c'est-à-dire, celle de l'association des idées existe. Le maniaque, par exemple, qui se croit Mahomet, et qui

co-ordonne tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit avec cette idée, porte en réalité un jugement, mais il allie deux idées sans aucun fondement, c'est-à-dire, que son jugement est faux; et sous ce point de vue, que deviendroient la plupart des hommes si leurs jugemens erronés étoient un titre de réclusion dans les Petites-Maisons. Au contraire, dans la démence, il n'y a point de jugement, ni vrai ni faux; les idées sont comme isolées, et naissent les unes à la suite des autres; mais elles ne sont nullement associées, ou plutôt la faculté de la pensée est abolie. J'en puis citer encore pour exemple un aliéné que j'ai souvent sous mes yeux. Jamais une image plus frappante du cahos que ses mouvemens, ses idées, ses propos, les élans confus et momentanés de ses affections morales. Il s'approche de moi, me regarde, m'accable d'une loquacité exubérante et sans suite. Un moment après, il se détourne et se dirige vers une autre personne qu'il assourdit de son babil éternel et décousu, il fait briller ses regards, et il semble menacer: mais autant incapable d'une colère emportée que d'une certaine liaison dans les idées, ses émotions se bornent à des élans rapides d'une effervescence puérile qui se calme et disparoît d'un clin d'œil. Entre-t-il dans une chambre, il a bientôt déplacé et

bouleversé tous les meubles ; il saisit avec ses mains une table, une chaise, qu'il enlève, qu'il secoue, qu'il transporte ailleurs, sans manifester ni dessein, ni intention directe ; à peine a-t-on tourné les yeux, il est déjà bien loin dans une promenade adjacente, où s'exerce encore sa mobilité versatile ; il balbutie quelques mots, remue des pierres, et arrache de l'herbe qu'il jette bientôt au loin pour en cueillir de nouvelle : il va, vient et revient sur ses pas ; il s'agite sans cesse sans conserver le souvenir de son état antérieur, de ses amis, de ses proches, ne repose la nuit que quelques instans, ne s'arrête qu'à la vue de quelque aliment qu'il dévore, et il semble être entraîné par un roulement perpétuel d'idées et d'affections morales décousues qui disparoissent et tombent dans le néant aussitôt qu'elles sont produites.

X X.

Caractère spécifique de la démence.

Succession rapide, ou plutôt alternative non interrompue d'idées isolées et d'émotions légéres et disparates, mouvemens désordonnés et actes continuels d'extravagance, oubli complet de tout état antérieur, abolition de la faculté d'appercevoir les objets par des impressions faites sur les sens, oblitération du juge-

ment, activité continuelle sans but et sans dessein, et sorte d'existence automatique.

CINQUIÈME ESPÈCE D'ALIÉNATION.

IDIOTISME OU OBLITÉRATION DES FACULTÉS INTELLECTUELLES ET AFFECTIVES.

XXI.

La langue française peu riche pour exprimer les diverses degrés de vésanie.

L'AUTEUR des Synonimes françois a beau vouloir tracer les nuances de ce qu'on appelle dans la société *fou*, *extravagant*, *insensé*, *idiot*, *imbécile*, etc., il ne fait qu'indiquer le dernier terme de l'échelle de graduation, de la raison, de la prudence, de la pénétration, de l'esprit, etc.; mais il est loin de s'élever à des notions exactes sur les divers états de vésanie. L'idiotisme qu'il définit un défaut de connoissance, n'est, à le considérer dans les hospices, qu'une abolition plus ou moins absolue, soit des fonctions de l'entendement, soit des affections du cœur : il peut tenir à des causes variées, l'abus des plaisirs énervans, l'usage des boisons narcotiques, des coups violens reçus sur la tête, une vive frayeur ou un chagrin profond et concentré, des études forcées et dirigées sans principes, des tumeurs dans l'inté-

rieur du crâne, une ou plusieurs attaques d'apoplexie, l'abus excessif des saignées dans le traitement des autres espèces de manie. La plupart des idiots ne parlent point, ou il se bornent à marmoter quelques sons inarticulés; leur figure est inanimée, leurs sens hébêtés, leurs mouvemens automatiques ; un état habituel de stupeur, une sorte d'inertie invincible forment leur caractère. J'ai eu long-temps sous mes yeux dans les infirmeries de Bicêtre, un jeune sculpteur, âgé de vingt-huit ans, épuisé antérieurement par des excès d'intempérance ou les plaisirs de l'amour : il restoit presque toujours immobile et taciturne, ou bien, par intervalles, il laissoit échapper une sorte de rire niais et stupide; nulle expression dans les traits de sa figure, nul souvenir de son état antérieur; il ne marquoit jamais de l'appétit, et l'approche seule des alimens mettoit en jeu les organes de la mastication ; il restoit toujours couché, et a fini par tomber dans une fièvre hectique qui est devenue mortelle.

Les idiots forment une espèce très-nombreuse dans les hospices, et leur état tient souvent aux suites d'un traitement trop actif qu'ils ont subi ailleurs. Ceux qui le sont d'origine, ont quelquefois un vice de conformation dans le crâne. J'en ai décrit (Section III) deux exemples remarquables.

XXII.

Les émotions profondes propres à produire l'idiotisme.

Certaines personnes, douées d'une sensibilité extrême, peuvent recevoir une commotion si profonde par une affection vive et brusque, que toutes les fonctions morales en sont comme suspendues ou oblitérées : une joie excessive, comme une forte frayeur, peuvent produire ce phénomène si inexplicable. Un artilleur, l'an deuxième de la République, propose au Comité de salut public le projet d'un canon de nouvelle invention, dont les effets doivent être terribles; on en ordonne pour un certain jour l'essai à Meudon, et Robespierre écrit à son inventeur une lettre si encourageante, que celui-ci reste comme immobile à cette lecture, et qu'il est bientôt envoyé à Bicêtre dans un état complet d'idiotisme. A la même époque, deux jeunes réquisitionnaires partent pour l'armée, et dans une action sanglante, un d'entre eux est tué d'un coup de feu à côté de son frère; l'autre reste immobile et comme une statue à ce spectacle : quelques jours après on le fait ramener dans cet état à sa maison paternelle; son arrivée fait la même impression sur un troisième fils de la même famille; la nou-

velle de la mort d'un de ses frères, et l'aliénation de l'autre, le jettent dans une telle consternation et une telle stupeur, que rien ne réalisoit mieux cette immobilité glacée d'effroi qu'ont peinte tant de poètes anciens ou modernes. J'ai eu long-temps sous mes yeux ces deux frères infortunés dans les infirmeries de Bicêtre; et ce qui étoit encore plus déchirant, j'ai vu le père venir pleurer sur ces tristes restes de son ancienne famille.

XXIII.

L'idiotisme, espèce d'aliénation la plus fréquente dans les hospices, guérie quelquefois par un accès de manie.

Il est malheureux que l'espèce d'aliénation en général la plus incurable soit la plus fréquente dans les hospices; elle forme à Bicêtre le quart du nombre total des insensés, et peut-être que la cause en est facile à indiquer. Cet hospice est regardé comme un lieu de retraite et de rétablissement pour ceux qu'on a soumis d'abord à un traitement très-actif par les saignées, les bains et les douches. Un grand nombre arrivent dans un état de foiblesse, d'atonie et de stupeur, au point que plusieurs succombent quelques jours après leurs arrivée: certains reprennent leurs facultés intellec-

tuelles par le rétablissement gradué des forces ; d'autres éprouvent des rechûtes dans la saison des chaleurs ; quelques-uns, sur-tout dans la jeunesse, après avoir resté plusieurs mois, ou même des années entières, dans un idiotisme absolu, tombent dans une sorte d'accès de manie qui dure 20, 25 ou 30 jours, et auquel succède le rétablissement de la raison, par une sorte de réaction interne. J'ai indiqué des faits semblables dans la Section Ie., sur la manie périodique ; mais il importe d'en faire connoître un dans tous ses détails. Un jeune militaire de 22 ans est frappé de terreur par le fracas de l'artillerie, dans une action sanglante où il prend part aussitôt après son arrivée à l'armée ; sa raison en est bouleversée, et on le soumet ailleurs au traitement par la méthode ordinaire des saignées, des bains et des douches ; à la dernière saignée, la bande se délie, il perd une grande quantité de sang, et il tombe dans une syncope très-prolongée ; on le rend à la vie par des toniques et des restaurans, mais il reste dans un état de langueur qui fait tout craindre, et ses parens, pour ne point le voir périr sous leurs yeux, l'envoyent à Bicêtre ; le père, dans une visite qu'il lui rend plusieurs jours après, le regarde comme désespéré, et lui laisse quelques secours en argent pour améliorer son état. Au bout d'un mois, déjà

s'annoncent les signes précurseurs d'un accès de manie, constipation, rougeur du visage, volubilité de langue; il sort de son état d'inertie et de stupeur, se promène dans l'intérieur de l'hospice, se livre à mille extravagances folles et gaies : cet accès dure dix-huit jours, le calme revient avec le rétablissement gradué de la raison, et le jeune homme, après avoir encore passé plusieurs mois dans l'hospice pour assurer sa convalescence, a été rendu plein de sens et de raison au sein de sa famille.

XXIV.

Principaux traits du caractère physique et moral des cretins de la Suisse.

La division la plus nombreuse des aliénés des hospices est sans doute celle des idiots, qui comparés les uns aux autres, offrent divers degrés de stupidité suivant qu'elle est plus ou moins complette. Cet état de dégénération et de nullité est porté encore bien plus loin dans les cretins de la Suisse; ces derniers annoncent déjà, dès leur tendre enfance, ce qu'ils doivent être; quelquefois (1) dès leurs

(1) *Traité du Goitre et du Cretinisme*, par F. E. Fodéré, ancien Médecin des hôpitaux civils et militaires. Paris, an 8.

premières années, goitre de la grosseur d'une noix, en général bouffissure du visage et volume disproportioné des mains et de la tête, peu de sensibilité aux diverses impressions de l'atmosphère, état habituel de stupeur et d'engourdissement, difficulté de têter comme par une foiblesse de l'instinct même relatif aux besoins, développement très-lent et très-incomplet de la faculté d'articuler les sons, puisqu'ils n'apprennent qu'à prononcer des voyelles sans consonnes; à mesure que leur corps prend de l'accroissement, toujours lourdeur et stupide gaucherie dans leurs mouvemens, même défaut, même absence d'intelligence à l'âge de dix à douze ans, puisque les petits cretins de cet âge ne savent point porter leurs alimens à la bouche ou les mâcher, et qu'on est obligé de les leur enfoncer dans le gosier; dans l'adolescence, toujours marche foible, lourde et chancelante, si on parvient à les faire mouvoir, jamais un air riant, toujours une opiniâtreté hébêtée, un caractère de contrariété et de mutinerie que la tendresse maternelle peut seule faire supporter; disproportion de la tête et sa petitesse relativement au reste du corps, son applatissement au sommet et aux tempes, tubérosité de l'occiput peu saillante; les yeux petits, quelquefois enfoncés, d'autre fois protubérans; regard

fixe et stupéfait, poitrine large et étroite; les doigts minces et allongés, avec des articulations peu prononcées; la plante des pieds large et quelquefois recourbée, le pied le plus souvent porté en dehors ou en dedans; puberté très-retardée, mais développement énorme des organes de la génération; de-là une lubricité sale et le penchant le plus extrême à l'onanisme. A cette époque seule le cretin commence à marcher, encore même sa locomotion est très-bornée et seulement excitée par le desir de prendre sa nourriture, de s'échauffer au coin du feu ou de jouir des rayons du soleil. Son grabat est un autre terme de ses longs et pénibles voyages, encore s'y rend-il en chancelant, les bras pendans et le tronc mal assuré. En chemin il va droit au but; il ne sait pas éviter les obstacles ni les dangers, il ne sauroit prendre une autre route que celle qui lui est familière. Arrivé au terme de son accroissement parfait, qui est ordinairement de 13 à 16 décimètres, la peau du cretin devient brune, sa sensibilité continue d'être obtuse, il est indifférent au froid, au chaud ou même aux coups et aux blessures; il est ordinairement sourd et muet, les odeurs les plus fortes et les plus rebutantes l'affectent à peine. Je connois un cretin qui mange avec vivacité des oignons cruds, ou même du char-

bon, ce qui indique combien l'organe du goût est grossier ou peu développé. Je ne parle point de la vue et du tact, qui sont les organes du discernement et de l'intelligence, et dont les fonctions doivent être très-bornées ou dans un état extrême de rudesse; leurs facultés affectives semblent encore plus nulles, souvent aucun trait de reconnoissance pour les bons offices qu'on leur rend, ils montrent à peine quelque sensibilité à la vue de leurs parens, et ne témoignent ni peine ni plaisir pour tout ce qui se rapporte aux besoins de la vie. Tel est, dit Fodéré, la vie physique et morale des cretins pendant une longue carrière; car, réduits à une sorte de végétation et d'existence automatique, ils parviennent sans trouble à une extrême vieillesse.

X X V.

Caractère spécifique de l'idiotisme.

Oblitération plus ou moins absolue des fonctions de l'entendement et des affections du cœur; quelquefois rêvasserie douce avec des sons à demi articulés; d'autres fois, taciturnité et perte de la parole, par le défaut d'idées. Certains idiots sont très-doux; d'autres sont sujets à des quintes très-vives et très-emportées.

XXVI.

Autres espèces de manie compliquée.

Je pourrois joindre aux espèces précédentes l'épilepsie compliquée avec la manie qui est toujours plus ou moins fréquente dans les hospices d'aliénés, et presque toujours incurable, du moins dans l'état actuel de nos connoissances ; mais je me borne à l'indiquer, puisque ce n'est presque toujours que l'épilepsie compliquée avec la 3e. espèce, le délire furieux, ou bien avec la dernière, c'est-à-dire, l'idiotisme ; ce qui doit suffire pour sa description, quand on veut éviter des répétitions superflues. En général les diverses espèces d'aliénation ne restent pas toujours invariablement les mêmes, c'est-à-dire, qu'une aliénation rapportée à une espèce peut éprouver une sorte de transformation durant le cours de la vie, et venir se classer dans une autre espèce : c'est ainsi qu'on voit des mélancoliques devenir maniaques ; certains maniaques tomber dans la démence ou l'idiotisme, et quelquefois, quoique très-rarement, des idiots, par une cause accidentelle, retomber dans un accès passager de manie, puis recouvrer entièrement l'usage de la raison. Un objet encore très-digne de remarque, est le rapport réciproque du nombre

des aliénés de chaque espèce au nombre total. Dans le dernier recensement que j'ai fait dans l'hospice de Bicêtre, sur 200 aliénés qu'il contenoit, j'ai compté 27 mélancoliques, 15 furieux sans délire, 80 maniaques, c'est-à-dire, avec délire furieux ou extravagant, soit continu, soit périodique, 18 aliénés en démence, et 60 aliénés tombés dans l'idiotisme. Cette classification, outre l'avantage qu'elle a de mettre de l'ordre et de la clarté dans les idées, devient encore très-importante pour la distribution des insensés dans les hospices, pour la détermination des règles de la police intérieure, et sur-tout pour la fixation des vrais principes du traitement qui doit être nécessairement adapté à la nature de chaque espèce, si on veut éviter des essais purement empiriques.

SECTION Ve.

Police intérieure et surveillance à établir dans les hospices d'aliénés.

I.

Avantage d'une distribution méthodique et de l'isolement particulier des diverses espèces d'aliénés dans les hospices.

Un hospice d'aliénés peut réunir les avantages du site à ceux d'un vaste enclos et d'un local spacieux et commode; il manque d'un objet fondamental si, par sa disposition intérieure, il ne tient les diverses espèces d'aliénés dans une sorte d'isolément, et s'il n'est propre à empêcher leur communication réciproque, soit pour prévenir les rechûtes et faciliter l'exécution de tous les réglemens de police intérieure et de surveillance, soit pour éviter les anomalies inattendues dans la succession et l'ensemble des symptômes que le médecin doit observer et décrire. Une distribution méthodique des aliénés de l'hospice en divers départemens (Sect. IV), fait saisir

dans un clin-d'œil les mesures respectives à prendre pour leur nourriture, leur propreté, leur régime moral et physique; les besoins de chaque espèce sont calculés d'avance et prévus, les lésions diverses de l'entendement saisies par leurs caractères distinctifs, les faits observés, réunis avec d'autres faits analogues, ou plutôt convertis en résultats solides de l'expérience; c'est dans la même source que le médecin observateur peut puiser des règles fondamentales du traitement, apprendre à discerner les espèces d'aliénations qui cèdent plus ou moins promptement au temps et au régime, celles qui opposent les plus grands obstacles à la guérison, ou qu'on peut regarder comme incurables; celles enfin qui réclament impérieusement l'usage de certains médicamens, même pour tout esprit judicieux et éclairé, qui ne veut ni s'exagérer leurs effets ni se dissimuler leurs avantages.

I I.

Vues générales sur la distribution des aliénés des hospices en divers départemens.

Il est plus facile de diviser les aliénés des hospices en espèces distinctes, que de construire un édifice distribué suivant cette division et propre à remplir pleinement sa des-

tination primitive. Ce sera donc à l'architecte à se concerter avec le médecin pour faire, dans un hospice donné, les dispositions intérieures dont le local est susceptible, et dont on ne peut donner que les règles générales. Le médecin fera alors un récensement général des aliénés, prendra sur chacun d'eux les notices les plus complettes que les circonstances pourront le permettre, les distribuera ensuite en divers rassemblemens isolés (Section IV), et les fera placer dans les lieux les plus propres à contre-balancer leurs illusions, non moins qu'à concourir à la facilité et à l'exactitude de la surveillance. Ce sera dans un site agréable et dans un lieu propre à la culture des végétaux, que seront placés les sombres mélancoliques; les maniaques en fureur ou dans un état d'extravagance, seront confinés dans l'endroit le plus reculé de l'hospice, dans un local silencieux et sombre pour concentrer là leurs cris et leur tumultueux vacarme, ainsi que pour leur épargner toutes les impressions des sens propres à les exciter; ceux dont la manie est périodique, seront retirés de ce local dans leurs intervalles lucides et ramenés parmi les convalescens. C'est surtout l'isolement de ces derniers qui doit être un point capital de tout hospice bien ordonné pour faire éviter les rechûtes et produire un

rétablissement solide et durable. Enfin, ne doit-on pas épargner aux uns et aux autres le spectacle de dégradation et de nullité qu'offrent la démence et l'idiotisme? Des détails ultérieurs serviront à manifester ces principes.

III.

Efforts à opposer le plus souvent aux idées dominantes des mélancoliques.

« Il est vraisemblable, dit Montaigne, que « le principal crédit des visions, des enchan- » temens et de tels effets extraordinaires, vien- » nent de la puissance de l'imagination, agis- » sant plus particulièrement contre les ames » du vulgaire, plus molles ». C'est sur-tout aux illusions fantastiques, aux soupçons ombrageux, aux craintes pusillanimes des mélancoliques, qu'on peut particulièrement appliquer cette remarque judicieuse, et rien aussi n'est plus difficile que de les rectifier ou de les détruire. Comment en effet détromper des esprits souvent bornés et qui prennent les objets chimériques de leurs idées pour des réalités; l'un ne voit autour de lui que des piéges et des embûches, et s'offense même des bons offices qu'on veut lui rendre; l'autre, transformé en potentat, s'indigne qu'on lui donne

le moindre avis ou qu'on résiste à ses volontés suprêmes; certains passent la nuit dans la contemplation, parlent en inspirés, préparent des actes expiatoires au nom du Très-Haut, ou se vouent à une abstinence qui les exténue. Quelques-uns se croiront condamnés à la mort sous divers prétextes, et chercheront à la provoquer par le refus le plus invincible de toute nourriture, à moins que quelque heureux expédient ne triomphe de leur obstination. Un aliéné de l'hospice de Bicêtre, qui n'avoit d'autre délire que celui de se croire une victime de la révolution, répète jour et nuit qu'il est prêt à subir son sort, refuse de se coucher dans son lit, et reste étendu sur un pavé humide qui menace de le rendre perclus de tous ses membres. Le surveillant emploie en vain les remontrances et les voies de la douceur, il est obligé de recourir à la contrainte. L'aliéné est fixé sur son lit avec des liens, mais il cherche à se venger en refusant toute sorte d'alimens avec l'obstination la (1) plus invin-

(1) Les mélancoliques refusent quelquefois avec une obstination si invincible toute nourriture, qu'ils finissent par y succomber; je me bornerai à un exemple rapporté par Haslam (*Observations on insanity*, etc. *London* 1789). Un homme âgé de 28 ans, et dont le père avoit été maniaque, tomba dans la mélancolie la plus profonde, et manifesta la plus grande aversion pour toute nourriture,

cible. Exhortations, promesses, menaces, tout est vain; quatre jours se sont déjà écoulés dans l'abstinence la plus absolue. Il s'excite alors une soif très-vive, et l'aliéné boit en abondance de l'eau froide d'heure en heure, mais il repousse avec dureté le bouillon même qu'on lui offre ou toute autre nourriture liquide ou solide. Son amaigrissement devient extrême; il ne conserve plus qu'une apparence de squelette vers le dixième jour de ce jeûne effrayant, et il répand autour de lui une odeur des plus fétides; son obstination n'en est pas moins inébranlable, et il se borne à sa boisson ordinaire; on ne pouvoit plus que désespérer de son état vers le douzième jour; c'est à cette époque que le surveillant lui annonce qu'il

---

en répétant sans cesse qu'il étoit résolu de se laisser mourir. Ce n'étoit qu'avec la plus grande difficulté qu'on parvenoit quelquefois à lui faire prendre un peu d'alimens; il s'affoiblit par degrés, tomba dans le dernier degré de marasme et finit par succomber; à l'ouverture du corps on trouva le péricrâne très-peu adhérent aux os du crâne, et ces os étoient d'ailleurs plus épais que dans l'état naturel. La pie-mère étoit gorgée de sang, ainsi que la substance médullaire du cerveau. La glande pinéale contenoit une grande quantité de matière comme graveleuse. (Cette matière soumise à l'examen chimique a été reconnue pour du phosphate calcaire). Le cerveau avoit sa consistance naturelle.

va désormais le priver de sa boisson d'eau froide, puisqu'il se montre si indocile, et il lui substitue un bouillon gras. L'aliéné reste alors flottant entre deux impulsions contraires, l'une est celle d'une soif dévorante qui le porte à avaler un liquide quelconque, l'autre est une résolution ferme et immuable d'accélérer le terme de sa vie ; la première enfin l'emporte, il prend avec avidité le bouillon, et aussi-tôt il obtient, à titre de récompense, l'usage libre de l'eau froide. Son estomac un peu restauré lui fait éprouver un sentiment agréable, et il consent à prendre le soir même une nouvelle dose de bouillon ; les jours suivans il passe par degrés à l'usage du riz, du potage, des autres alimens solides, et reprend ainsi peu-à-peu tous les attributs d'une santé ferme et robuste. J'indiquerai dans la suite de cet ouvrage les moyens que j'ai pris pour faire cesser son délire mélancolique.

I V.

Disposition du local favorable aux mélancoliques.

Une connoissance profonde de la nature de l'homme et du caractère général des mélancoliques, a toujours fait vivement sentir la nécessité de leur communiquer des ébranle-

mens profonds, de faire une diversion puissante à leurs idées sinistres, et d'agir par des impressions énergiques et long-temps continuées sur tous leurs sens externes. De sages institutions de ce genre, font encore une partie de la gloire des anciens prêtres d'Égypte; jamais peut-être on n'a déployé pour un but plus louable toutes les ressources industrieuses des arts, les objets de pompe et de magnificence, les plaisirs variés des sens, l'ascendant puissant et les prestiges du culte (1). Ces

(1) Aux deux extrémités de l'ancienne Égypte, qui étoit très-peuplée et très-florissante, il y avoit des temples dédiés à Saturne, où les mélancoliques se rendoient en foule, et où des prêtres, profitant de leur crédulité confiante, secondoient leur guérison prétendue miraculeuse, par tous les moyens naturels que l'hygiene peut suggerer. Jeu, exercices récréatifs de toute espèces, institués dans ces temples, peintures voluptueuses, images séduisantes exposées de toutes parts aux yeux des malades, les chants les plus agréables, les sons les plus mélodieux charmoient souvent leurs oreilles; ils se promenoient dans des jardins fleuris, dans des bosquets ornés avec un art recherché : tantôt on leur faisoit respirer un air frais et salubre sur le Nil, dans des bateaux décorés et au milieu des concerts champêtres; tantôt on les conduisoit dans des îles riantes, où, sous le symbôle de quelque divinité protectrice; on leur procuroit des spectacles nouveaux et ingénieusement ménagés, et des sociétés choisies. Tous les momens étoient enfin consacrés à quelque scène comique, à des danses

antiques établissemens, si dignes d'être admirés, mais si propres à contraster avec nos mœurs modernes et l'état de nos hospices, ne montrent pas moins le but qu'on doit se proposer dans tous les rassemblemens publics ou particuliers de mélancoliques. Patience, douceur, sentimens de philantropie dans le surveillant, assiduité constante dans le service pour prévenir les emportemens et l'exaspération des esprits, occupations agréables et assorties à la différence des goûts, exercices du corps variés, habitation spacieuse et plantée d'arbres, toutes les jouissances et le calme des mœurs champêtres, et par intervalles une musique douce et harmonieuse, d'autant plus facile à obteinr, qu'il y a presque toujours dans les hospices quelque artiste distingué de ce

---

grotesques, à un système d'amusemens diversifiés et soutenus par des idées religieuses. Un régime assorti et scrupuleusement observé, le voyage nécessaire pour se rendre dans ces saints lieux, les fêtes continuelles instituées à dessein le long de la route, l'espoir fortifié par la superstition, l'habileté des prêtres à produire une diversion favorable et à écarter des idées tristes et mélancoliques, pouvoient-ils manquer de suspendre le sentiment de la douleur, de calmer les inquiétudes et d'opérer souvent des changemens salutaires, qu'on avoit soin de faire valoir pour inspirer la confiance et établir le crédit des divinités tutélaires. *Nosograph. phil.* Tom. II.

genre, dont les talens languissent faute d'exercice et de culture.

V.

Quels préceptes peut-on donner contre la mélancolie qui porte au suïcide ?

Les événemens de la vie peuvent être si malheureux et si souvent répétés, ils peuvent porter un tel caractère de gravité et de désespoir, attaquer si directement l'honneur, la vie ou tout ce qu'on a de plus cher au monde, qu'il s'ensuive un sentiment extrême d'oppression et d'anxiété, un dégoût insurmontable de la vie et le desir d'en voir promptement le terme; cette marche est encore plus rapide lorsqu'on joint une sensibilité très-vive à une imagination ardente, et qu'on est habile à s'exagérer son état ou plutôt à ne le voir qu'à travers le prisme lugubre de la mélancolie. « Mon sang coule en flots et en torrens de désespoir, disoit un malheureux dont Chrigton rapporte l'histoire ; ce morceau de pain que j'arrose de mes larmes est tout ce qui me reste pour moi et pour ma famille... et je vis encore... j'ai une femme et un enfant qui me reprochent leur existence... le devoir de tout homme est de conformer sa conduite à sa situation ; la

» raison le commande et la religion ne peut » que l'approuver ». Cet homme, doué d'ailleurs de bonnes mœurs et d'un esprit éclairé, profita un jour de l'absence de sa femme pour terminer sa vie. Un état habituel de maladie, la lésion grave d'un ou de plusieurs viscères, un dépérissement progressif peuvent encore aggraver le sentiment pénible de l'existence et faire hâter une mort volontaire. Mais à quoi peut tenir le desir irrésistible du suïcide, qui ne dérive ni des peines d'esprit réelles ni des douleurs physiques. « Je suis dans un état » prospère, me disoit un jour un de ces mé» lancoliques dont j'ai publié autrefois l'his» toire dans un journal (1); j'ai une femme » et un enfant qui font mon bonheur; ma » santé n'est point sensiblement altérée, et » cependant je me sens entraîné par un pen» chant horrible à aller me précipiter dans » la Seine ». L'événement n'a que trop confirmé cette disposition funeste. J'ai été consulté pour un jeune homme de 24 ans plein de vigueur et de force, dont ce dégoût de la vie fait aussi le tourment comme par accès périodiques, qui menace alors d'aller se noyer ou de se tuer avec un arme à feu, mais que la

(1) *La Médecine éclairée par les Sciences naturelles*, par Fourcroy, 1792.

vue du danger jette dans l'effroi sans le faire cependant renoncer pour un autre temps à ce dessein funeste, toujours résolu et toujours ajourné de nouveau. C'est dans des cas semblables que des moyens énergiques de répression (58, 59) et un appareil imposant de terreur doivent seconder les autres effets du traitement médical (Sect. VI) et du régime.

VI.

Les voies de douceur suffisent-elles pour calmer quelquefois les aliénés les plus emportés ?

Tenir dans un état habituel de réclusion et de contrainte les aliénés extravagans, les livrer sans défense à la brutalité des gens de service, sous prétexte des dangers qu'ils font courir; les conduire, en un mot, avec une verge de fer, comme pour accélérer le terme d'une existence qu'on croit déplorable, c'est-là sans doute une méthode de surveillance très-commode, mais aussi très-digne des siècles d'ignorance et de barbarie; elle n'est pas moins contraire aux résultats de l'expérience qui prouve que cet état de manie peut être guéri, sur-tout lorsqu'il est périodique, en accordant à l'aliéné une liberté illimitée dans l'intérieur de l'hospice, en le livrant à

tous les mouvemens de son effervescence emportée, ou du moins en bornant la répression au gilet de force, sans omettre les autres règles du traitement moral dont son état est susceptible. Rien n'est plus constaté que l'influence puissante qu'exerce le chef d'un hospice d'insensés lorsqu'il porte dans sa place le sentiment de sa dignité et les principes de la philantropie la plus pure et la plus éclairée. Je puis citer ici pour exemple Willis, Fowlen, Haslam, en Angleterre; Dicquemare, Poution, Pussin, en France; et en Hollande le concierge des fous (1) d'Amsterdam. L'homme grossier et d'un entendement borné ne voit que des provocations malignes et raisonnées dans les vociférations, les propos outrageans

(1) Un fou, dans la vigueur de l'âge et d'une force très-grande, qui avoit été amené lié et garotté sur un chariot par sa famille, effrayoit tous ceux qui l'avoient conduit, et personne n'osoit le délier pour le conduire dans sa loge; le concierge fit écarter tout le monde, causa quelque temps avec le malade, gagna sa confiance, et après l'avoir délié, le détermina à se laisser conduire dans la nouvelle demeure qui lui avoit été préparée. Chaque jour il fit des progrès sur son esprit, il se rendit maître de sa confiance et le ramena à la raison. Cet homme est retourné au sein de sa famille dont il fait le bonheur. *Description de la maison des fous d'Amsterdam.* Decad. Phil. an. 4e.

et les actes de violence de l'insensé; de-là la dureté extrême, les coups et les traitemens les plus barbares que se permettent les gens de service, à moins qu'ils ne soient d'un bon choix et contenus par une discipline sévère. L'homme sage et éclairé ne voit au contraire dans ces explosions de la manie, qu'une impulsion automatique, ou plutôt l'effet nécessaire d'une excitation nerveuse contre laquelle on ne doit pas plus s'indigner que contre le choc d'une pierre entraînée par sa gravité spécifique. Il accorde à ces aliénés toute l'étendue (1) des mouvemens qui peuvent se concilier avec leur sûreté et celle des autres, leur cache adroitement les moyens de contrainte qu'il emploie, comme s'ils n'avoient à obéir qu'aux loix de la nécessité, leur cède avec

(1) Il m'a été facile de juger, par comparaison, de l'avantage d'éviter une réclusion trop étroite pour les insensés; pendant que les plus extravagans et les plus furieux de l'hospice de Bicêtre étoient tenus à la chaîne dans leurs loges, ils étoient continuellement agités jour et nuit : ce n'étoit que vociférations, vacarme et tumulte; mais depuis qu'on a établi l'usage du gilet de force ou camisolle, et que ces aliénés ont obtenu la liberté d'errer dans les cours, leur effervescence s'exhale en efforts continuels durant la journée, ils s'agitent et se tourmentent sans danger, ce qui les dispose pour la nuit à un état plus calme et plus tranquille.

indulgence; mais il sait aussi résister avec force, ou éluder avec adresse leurs instances inconsidérées; le temps orageux des accès maniaques se consume ainsi en ménagemens étudiés, et les intervalles de calme sont mis à profit pour rendre par degrés ces mêmes accès moins intenses et moins durables.

VII.

Les maniaques, durant leurs accès, doivent-ils être condamnés à une réclusion étroite?

« Dans l'état de fureur extrême, dit Fériar,
» il faut entraver par des liens les mouvemens
» des bras et des jambes; mais on doit s'en
» abstenir si on peut l'éviter; les emportemens
» et la violence d'un aliéné ne doivent point
» être réprimés par des coups; je me borne à
» le faire enfermer dans sa loge; il reste dans
» l'obscurité et les fenêtres fermées; on ne lui
» accorde que de l'eau de gruau et du pain sec
» jusqu'à ce qu'il montre du repentir, ce qui
» ne tarde guère; mais avant d'en venir à
» cette punition, j'essaye les voies de douceur
» et les remontrances; car en général, ajoute
» le même auteur, les lunatiques ont un sen-
» timent profond de l'honneur qui est plus
» efficace pour les rétablir que les actes de
» violence ». Une étroite réclusion, une soli-

tude obscure et une nourriture légère peuvent être sans doute ordonnées comme une punition passagère des aliénés en fureur; mais lorsque les accès sont de longue durée ou que la manie est continue, on doit accorder (30) une nourriture abondante. Une répression énergique et un état de dépendance et de contrainte, peuvent beaucoup accélérer la guérison, sur-tout lorsque l'aliéné est dominé par des sentimens de hauteur ou que son orgueil est enflé par le souvenir des places ou des dignités qu'il a occupées; l'isolement le plus absolu est alors non-seulement nécessaire, mais encore la conviction intime qu'il dépend d'une autorité supérieure et contre laquelle toute résistance seroit vaine. Un monarque tombe dans la manie, et pour rendre sa guérison plus prompte et plus solide, on ne met aucune restriction aux mesures de prudence de celui qui le dirige; dès-lors tout l'appareil de la royauté s'évanouit, l'aliéné éloigné de sa famille et de tout ce qui l'entoure, est relégué dans un palais isolé, et on l'enferme seul dans une chambre dont le carreau et les murs sont couverts de matelats, pour qu'il soit dans l'impuissance de se blesser. Celui qui dirige le traitement lui déclare qu'il n'est plus souverain, mais qu'il doit désormais être docile et soumis. Deux de ses anciens pages, d'une

d'une stature d'Hercule, sont chargés de veiller à ses besoins et de lui rendre tous les bons offices que son état exige, mais de le convaincre aussi qu'il est sous leur entière dépendance, et qu'il doit désormais leur obéir. Ils gardent avec lui un tranquille silence, mais dans toutes les occasions ils lui font sentir combien ils lui sont supérieurs en force Un jour l'aliéné, dans son fougueux délire, accueille très-durement son ancien médecin lors de sa visite, et le barbouille de saletés et d'ordures. Un des Pages entre aussi-tôt dans la chambre sans mot dire, saisit par la ceinture le délirant réduit lui-même à un état de saleté dégoutante, le renverse avec force sur un tas de matelats, le déshabille, le lave avec une éponge, change ses vêtemens, et le regardant avec fierté, sort aussi-tôt et va reprendre son poste. De pareilles leçons répétées par intervalles pendant quelques mois et secondées par d'autres moyens du traitement, ont produit une guérison solide et sans rechûte.

VIII.

Qualités morales nécessaires pour diriger les aliénés convalescens et accélérer leur rétablissement.

L'espoir très-fondé de rendre à la société

des hommes qui semblent perdus pour elle; doit exciter la serveillance la plus assidue et la plus infatiguable, sur la classe nombreuse des aliénés convalescens ou de ceux qui sont dans leurs intervalles lucides; classe qu'on doit isoler avec soin dans un local particulier de l'hospice, pour éviter toutes les causes occasionnelles des rechûtes, et les soumettre à une sorte d'institution morale propre à développer et à fortifier les facultés de l'entendement; mais que de circonspection, de lumières et de sagesse pour diriger des hommes en général très-pénétrans, très-ombrageux et d'un caractère très-irascible ? Comment les soumettre à un ordre constant et invariable, si on n'exerce sur eux un ascendant naturel par les qualités physiques et morales les plus rares? Ce sont-là des maximes fondamentales que j'ai développées avec étendue dans la deuxième section de cet ouvrage, et je me confirme de plus en plus dans ces principes en les retrouvant en vigueur dans un des hospices d'aliénés les plus connus de l'Europe, dans celui de Béthléem. « C'est un objet » très-important, dit Haslam, de (1) gagner » la confiance de ces infirmes, et d'exciter en

(1) *Observations on insanity with practical remarcs on the discase*, etc. *By John Haslam*. London 1798.

» eux des sentimens de respect et d'obéissance,
» ce qui ne peut être que le fruit de la supério-
» rité du discernement, d'une éducation distin-
» guée et de la dignité dans le ton et les manières.
» La sottise, l'ignorance et le défaut des prin-
» cipes soutenus par une dureté tyrannique,
» peuvent exciter la crainte, mais ils inspireront
» toujours le mépris. Le surveillant d'un hos-
» pice d'aliénés, qui a acquis de l'ascendant
» sur eux, dirige et règle leur conduite à son
» gré ; il doit être doué d'un caractère ferme,
» et déployer dans l'occasion un appareil im-
» posant de puissance ; il doit peu menacer
» mais exécuter, et s'il est désobéi, la puni-
» tion doit suivre aussi-tôt, c'est-à-dire une
» réclusion étroite. Lorsque l'aliéné est ro-
» buste et plein de force, le surveillant a
» besoin de se faire seconder par plusieurs
» hommes pour inspirer la crainte et obtenir
» sans peine et sans danger une prompte
» obéissance ». Le même auteur n'en proscrit
pas moins tout acte de violence, toute puni-
tion corporelle, car si l'aliéné est privé des
fonctions de l'entendement, il est insensible à
la punition, et c'est alors une cruauté absurde ;
s'il connoît sa faute, il conçoit un ressenti-
ment profond de la peine qui lui est infligée,
et son délire se renouvelle ou s'exaspère.

IX.

Exemple propre à faire voir avec quelle attention le caractère de l'aliéné doit être étudié pour le ramener à la raison.

Un homme, dans la vigueur de l'âge, renfermé à Bicêtre, croit être roi, et s'exprime toujours avec le ton du commandement et de l'autorité suprême. Il avoit subi le traitement ordinaire à l'Hôtel-Dieu, où les coups et les actes de violence de la part des gens de service, n'avoient fait que le rendre plus emporté et plus dangereux. Quel parti prendre pour le diriger? Un appareil imposant de contrainte pouvoit encore l'aigrir, et la condescendance l'affermir dans ses prétentions chimériques. Il fallut donc attendre une circonstance favorable pour avoir prise sur un caractère aussi difficile, et voici celle que le hasard fit naître. Un jour cet aliéné écrivoit à sa femme une lettre pleine d'emportemens, et l'accusoit avec amertume de prolonger sa détention pour jouir d'une liberté entière; il la menacoit d'ailleurs de tout le poids de sa vengeance. Avant d'envoyer cette lettre, il en fait lecture à un autre aliéné convalescent, qui improuve ces emportemens fougueux et lui reproche, avec le ton de l'amitié, de cher-

cher à réduire sa femme au désespoir. Ce conseil sage est écouté et accueilli ; la lettre n'est point envoyée, et elle est remplacée par une autre pleine de modération et d'égards. Le surveillant de l'hospice (Pussin), instruit de cette docilité à des remontrances amicales, y voit déjà les signes manifestes d'un changement favorable qui se prépare ; il se hâte d'en profiter, se rend dans la loge de l'aliéné pour s'entretenir avec lui, et il le ramène par degré au principal objet de son délire. « Si vous êtes » souverain, lui dit-il, comment ne faites » vous pas cesser votre détention, et pourquoi » restez-vous confondu avec des aliénés de » toute espèce » ? Il revient les jours suivans s'entretenir ainsi avec lui, en prenant le ton de la bienveillance et de l'amitié ; il lui fait voir peu-à-peu le ridicule de ses prétentions exagérées, lui montre un autre aliéné convaincu aussi depuis long-temps qu'il étoit revêtu du pouvoir suprême, et devenu un objet de dérision. Le maniaque se sent d'abord ébranlé, bientôt il met en doute son titre de souverain, enfin il parvient à reconnoître ses écarts chimériques. Ce fut dans une quinzaine de jours que s'opéra cette révolution morale si inattendue, et après quelques mois d'épreuve ce père respectable a été rendu à sa famille.

X.

Exercices du corps variés, ou travaux pénibles très-utiles aux convalescens.

La paresse, l'indolence et l'oisiveté, vices si naturels aux enfans, dit la Bruyère, disparoissent dans leurs jeux, où ils sont vifs, appliqués, exacts, amoureux des règles et de la symétrie. N'en est-il pas de même des aliénés en convalescence, lorsque dans les langueurs d'une vie inactive, on offre un aliment à leur penchant naturel pour le mouvement du corps et l'exercice ? Aussi nul principe sur lequel la médecine ancienne et moderne soient d'un accord plus unanime. Un mouvement récréatif, ou un travail pénible arrêtent les divagations insensées des aliénés, préviennent les congestions vers la tête, rendent la circulation plus uniforme et préparent un sommeil tranquille. J'étois un jour assourdi par les cris tumultueux et les actes d'extravagance d'un aliéné ; on lui procura un travail champêtre conforme à ses goûts, et dès-lors je m'entretins avec lui sans observer aucun trouble, aucune confusion dans les idées. Rien n'étoit plus digne de remarque que le calme et la tranquillité qui régnoit dans l'hospice des aliénés de Bicêtre, lorsque des

marchands de Paris fournissoient au plus grand nombre un travail manuel qui fixoit leur attention et les attachoient par l'appas d'un léger lucre. C'est pour perpétuer ces avantages et pour améliorer le sort des aliénés que je n'ai cessé de faire vers cette époque les instances les plus réitérées pour obtenir de l'administration un terrein adjacent pour le faire cultiver aux aliénés convalescens et accélérer leur rétablissement. Les orages de la révolution (an 2.[e] et 3.[e]) ont empêché toujours l'exécution de ce projet, et j'ai été borné aux moyens subsidiaires qu'employoit le surveillant toujours attentif à choisir les gens de services parmi les convalescens (87). Ces principes sont encore ceux du concierge de la maison des fous d'Amsterdam. (1). Ce seroit

---

(1) Il est remarquable, dit Thouin, qu'une maison qui renferme tant de monde, ait si peu de gens de service à ses gages. Je n'en vis que quatre à cinq de permanens; tous les autres sont pris parmi les convalescens qui, excités par l'exemple et les discours du concierge, se prêtent avec empressement à servir ceux qui ont besoin de secours, et ils remplissent ce devoir avec d'autant plus de zèle, qu'ils ont reçu eux-mêmes des soins semblables de la part de ceux qui les ont précédés. Il n'est pas à craindre que le service languisse, parce qu'il y a presque autant d'infirmiers que de malades, et qu'ils sont dirigés par un homme de service affecté à chaque salle. Cette pratique

remplir l'objet dans toute son étendue que d'adjoindre à tout hospice d'aliénés un vaste enclos ou plutôt de le convertir en une sorte de ferme, dont les travaux champêtres seroient à la charge des aliénés convalescens, et où les produits de la culture serviroient à leur consommation et à leurs dépenses. C'est d'ailleurs l'Espagne qui nous donne un si bel exemple à suivre dans un de ses principaux hospices; les aliénés propres au travail sont divisés dès l'aurore en diverses bandes séparées; un guide est à la tête de chacune pour leur départir l'objet du travail, les diriger et les surveiller; la journée se passe dans une activité continuelle ou seulement interrompue par des intervalles de relâche, et la fatigue ramène pour la nuit le sommeil et le calme. Rien n'est plus ordinaire que les guérisons opérées par cette vie active, pendant que l'aliénation des nobles qui rougiroient du travail des mains est presque toujours incurable.

économique et sur-tout très-morale, est employée dans tous les hospices de Hollande. Il en résulte que les pauvres sont mieux traités, et que les dépenses de gens de service, d'officiers, d'états-majors, si nombreux et si chèrement payés parmi nous, sont presque nulles.

X I.

Avantages pour l'aliéné convalescent de se livrer à quelque objet qui fixe son attention.

C'est lors de la convalescence et aux premières lueurs du rétablissement que commencent souvent à se renouveler les goûts primitifs de l'homme et son amour pour les beaux-arts, les sciences ou les lettres, s'il s'est jadis distingué dans cette carrière. Ce premier reveil du talent doit donc être saisi avec avidité par le surveillant de l'hospice, pour favoriser et accélérer le développement des facultés morales, comme le manifeste un exemple rapporté dans la Section II.e de cet ouvrage (66). D'autres faits servent encore à confirmer la même vérité. J'avois peine quelquefois à suivre la garrulité incoërcible et une sorte de flux de paroles disparates et incohérentes d'un ancien littérateur, qui dans d'autres momens tomboit dans une taciturnité sombre et sauvage. Une pièce de poésie dont il avoit fait autrefois ses délices, venoit-elle s'offrir à sa mémoire, il devenoit susceptible d'une attention suivie; son jugement sembloit reprendre ses droits, et il composoit des vers où regnoit non-seulement un esprit d'ordre et de justesse dans les

idées, mais encore un essor régulier de l'imagination et des saillies très-heureuses. Je ne pouvois donner que quelques heures fugitives à cette sorte d'encouragement et d'exercice moral, et quels heureux effets n'eût point produit sur le convalescent une continuité de soins dirigés suivant mes principes. Un autre musicien tombé aussi dans la manie par des événemens de la révolution, tenoit les propos les plus décousus, ne parloit souvent que par monosyllabes qu'il entremêloit de sauts, de danses, de gestes les plus insensés et les plus absurdes. Un souvenir confus lors de sa convalescence, lui rappella son instrument favori, c'est-à-dire le violon, et dès-lors j'engageai les parens à lui procurer cette jouissance, si utile d'ailleurs pour son entier rétablissement. Il parut reprendre dans peu de jours son ancienne supériorité, et il continua ainsi pendant huit mois à s'exercer plusieurs heures chaque jour, avec des progrès d'ailleurs très-marqués pour le calme et le rétablissement de la raison. Mais à cette époque on reçut dans le même lieu de réclusion un autre aliéné plein de fougue et d'extravagance. La fréquentation de ce dernier qu'on laissoit errer librement dans le jardin, bouleverse entièrement la tête du musicien; le violon est mis en pièces, son exercice favori abandonné, et son état de manie est regardé

maintenant comme incurable ; exemple affligeant et mémorable de l'influence qu'exerce le spectacle des actes de manie sur les convalescens, et une preuve de la nécessité de les isoler.

XII.

Aigreur et emportement d'un aliéné convalescent dont on négligea de seconder le goût primitif pour les beaux-arts.

Le caractère ombrageux et irascible des aliénés, même dans leur convalescence, est connu. Doués pour la plupart d'une délicatesse extrême de sentiment, ils s'indignent contre le moindre signe d'oubli, de mépris ou d'indifférence, et ils abandonnent pour jamais ce qu'ils avoient adopté avec le plus de zèle et de chaleur. Un sculpteur, élève du célèbre Lemoine, échoue dans ses projets et ses efforts pour parvenir à l'Académie ; et dès-lors une mélancolie profonde et des rixes continuelles contre son frère, dont la parcimonie, suivant lui, l'a arrêté dans sa carrière. Ses écarts et ses actes de violence sont suivis d'un ordre arbitraire pour sa réclusion comme aliéné. Il se livre à tous les emportemens de la fureur dans sa loge ; il met tout en pieces, et reste plusieurs mois dans un état maniaque des plus violens : le calme enfin succède, et on

lui donne la liberté dans l'intérieur de l'hospice ; son entendement étoit encore foible, et il supportoit avec peine tout le poids d'une vie inactive. La peinture, qu'il avoit aussi cultivée, parut sourire à son imagination, et il desira de s'essayer d'abord dans le genre des portraits. On s'empressa de le seconder dans son dessein, et il fit l'exquisse des traits du surveillant et de sa femme. La ressemblance étoit bien saisie ; mais encore peu susceptible d'application, il croyoit voir un nuage devant ses yeux, et il étoit découragé par le sentiment de son insuffisance ou un reste de bon goût jadis puisé dans l'étude des meilleurs modèles. Le talent qu'il avoit manifesté, et sur-tout le desir de soutenir son activité naissante, et de conserver à la société un artiste habile, engagèrent l'économe de Bicêtre à lui demander un tableau, en lui laissant le choix du sujet pour lui donner un plus libre essor dans sa composition. Le convalescent, encore mal rétabli, croit cette tâche au-dessus de ses forces, et il desire que le sujet soit fixé, que même on lui en trace un dessin correct et propre à être pris pour modèle. Sa demande est éludée, et on laisse échapper la seule occasion de le rendre à la raison. Il se livre à des mouvemens d'indignation, croit voir dans cette négligence

un témoignage de mépris, met en pieces ses pinceaux, sa palette, ses esquisses, et déclare hautement qu'il renonce pour jamais à la culture des beaux-arts; l'émotion même est si profonde, qu'il succède un accès de fureur de plusieurs mois. Le calme renaît encore pour la seconde fois, mais il étoit alors réduit à un état de langueur et à une sorte de rêvasserie qui se rapprochoit de la démence. Je le fis passer aux infirmeries de l'hospice, pour tenter l'usage combiné de quelques remèdes simples, et d'un régime tonique; des entretiens familiers, des propos consolateurs, quelques avis dictés par la prudence furent inutiles. Son goût primitif pour le travail et pour les beaux-arts parut perdu pour jamais. L'ennui, le dégoût de la vie, la mélancolie la plus sombre et la plus apathique firent des progrès rapides. Plus d'appétit, plus de sommeil, et un flux de ventre colliquatif mit le dernier terme à sa malheureuse existence.

XIII.

La démence peut-elle devenir pour les hospices l'objet de réglemens particuliers de direction et de surveillance?

La démence contractée par les événemens de la vie, ou par un traitement trop débili-

tant de la manie aigüe, est marquée par un tel bouleversement des facultés morales ou affectives, qu'on peut à peine déterminer aucune règle pour diriger ceux qui en sont frappés, et qu'il ne reste d'ailleurs aucun espoir fondé de guérison par les médicamens ou le régime moral et physique. Comment agir sur leur entendement (162), puisque les idées qu'ils reçoivent par les sens extérieurs sont fugitives, foibles ou nulles. Un flux et reflux continuel de divagations insensées les rend incapables d'attention. Le passé est pour eux comme s'il n'avoit point existé. Nulle trace de leurs anciens rapports avec la société; nul jugement, nulle affection suivie et durable. La démence accidentelle est presque toujours comme celle qui vient par asthenie sénile, et l'une et l'autre paroissent incurables? Tous les faits que j'ai vus (Sect. IV) semblent attester cette triste vérité. Un ancien maniaque, dans un état très-avancé de convalescence, est employé au service dans l'hospice de Bicêtre, abuse de la liberté qu'on lui accorde à ce titre, et se livre à différentes reprises à la boisson et aux femmes; il tombe dans la débilité et la langueur, éprouve non un retour de manie, mais une sorte de rêvasserie et un véritable état de démence. Je lui ai donné long-temps des soins dans l'infir-

merie, soit par des moyens moraux, soit par l'usage des médicamens toniques. Rien n'a paru produire aucun effet marqué ; et dans l'année même de sa rechûte, il a succombé à une ascite. Toute ressource n'est pas moins vaine si l'aliéné, également affoibli au moral et au physique, est tombé dans la démence par des méditations pieuses, ou des élans extastiques, comme Tissot en donne des exemples dans son Essai sur la santé des gens de lettres. On peut citer encore en témoignage un fait rapporté par Forestus. Un jeune homme envoyé à Louvain pour poursuivre le cours de ses études, met la plus grande parcimonie dans sa manière de vivre, et se plonge tête baissée dans la théologie. Sa raison en est bientôt troublée, et rien n'égale le désordre et la confusion de ses idées. *Bibliæ sunt in capite et caput in Bibliis*, répete-t-il sans cesse ; enfi durant un voyage pour rejoindre sa famille, il se précipite dans un puits qu'il trouve sur son passage.

X I V.

Importance d'isoler dans les hospices l'espèce nombreuse des personnes tombées dans l'idiotisme.

Être réduit à une existence presque auto-

matique, avoir perdu l'usage de la parole; ou ne la conserver que pour prononcer quelques sons inarticulés; n'obéir qu'à l'instinct du besoin, et quelquefois y être insensible; souvent ne songer à se nourrir que lorsque les alimens sont dans la bouche; rester quelquefois immobile des journées entières sans manifester aucune trace d'idées, aucune affection morale, se livrer par intervalles à des explosions subites d'une sorte d'effervescence puérile, et à des emportemens d'une aveugle colère, tour-à-tour dirigés contre les autres ou contre soi-même; tel est le tableau général qu'offrent les aliénés idiots rassemblés dans les hospices; et c'est assez indiquer dans quelles bornes étroites sont renfermés les soins de leur surveillance; mais leur grand nombre, relativement au total des aliénés (1), exige que la division de l'hospice qui les renferme soit d'une certaine étendue, et sur-tout sequestrée des autres especes d'aliénation, pour leur faire éviter le spectacle de cette espèce de dégradation de l'homme. Leur obéissance le plus souvent passive aux ordres qu'on leur donne, rend très-peu susceptible de détail

(1) Dans le dernier recensement que j'ai fait des aliénés de l'hospice de Bicêtre, j'ai trouvé sur 200 aliénés, 52 idiots, c'est-à-dire environ le quart du nombre total.

leur

leur police intérieure, sur-tout relativement à l'exactitude du service, si sujet à être fait avec négligence, ou avec une dureté barbare par l'espoir de l'impunité. La surveillance doit aussi s'exercer sur ceux qui sont sujets à des quintes violentes, à des emportemens fougueux pour des causes souvent légères : mouvemens qu'ils sont incapables de réprimer par la nullité ou le très-foible ascendant de leurs facultés intellectuelles. On voit avec peine dans une inaction constante, ou dans une sorte d'engourdissement stupide, plusieurs de ces idiots qui pourroient être utilement employés à quelque travail grossier des mains, à une culture des végétaux, sous les yeux d'un conducteur habile. Réduits à une sorte d'imitation servile et moutonière, il suffit de leur donner un exemple à suivre, et de mettre à leur tête quelqu'homme actif et laborieux; ils se montent à l'instant au même ton, et sont susceptibles des efforts les plus soutenus, comme je l'ai vu moi-même dans une circonstance particulière d'une plantation d'arbres qui fut faite dans l'intérieur de l'hospice de Bicêtre. L'homme le plus exercé peut à peine se livrer au travail avec plus de constance et d'énergie. Un autre objet particulier de surveillance de cette espèce d'aliénés se rapporte à l'idiotisme accidentel, à celui qui est pro-

duit par l'abus d'un traitement trop débilitant, et qui peut aboutir à une sorte d'accès maniaque critique, comme j'en ai donné des exemples (24, 40,). Les moindres signes précurseurs de ces accès doivent être saisis avec promptitude, et n'être point troublés dans leur marche, puisque c'est un des moyens les plus constatés de rendre à la société des hommes rejetés de son sein, et réduits à une nullité absolue.

X V.

Les aliénés attaqués d'épilepsie doivent-ils être confinés dans un endroit particulier de l'hospice.

Peu d'objets inspirent autant de répugnance et d'horreur aux aliénés en général, que le spectacle d'un accès d'épilepsie ; ils s'éloignent de celui qui en est frappé, ou ne s'en approchent que pour lui porter des coups meurtriers, si on ne s'empresse de le soustraire à leur violence. Une loi fondamentale de tout hospice d'aliénés doit être d'isoler avec un soin extrême les épileptico-maniaques, et de leur consacrer un réduit particulier, d'autant mieux que la vue simple de leurs contorsions et de leurs mouvemens convulsifs peut ébranler fortement, et porter à l'imitation des hommes doués d'une

imagination ardente. Les faits les plus multipliés attestent que la manie compliquée d'épilepsie est presque toujours incurable; et je m'étonne peu qu'elle soit exclue du traitement qu'on fait subir aux aliénés dans l'hôpital de Bethléem en Angleterre : rarement permet-elle de parvenir à un âge avancé, puisque, d'après mes journaux d'observations, sur douze épileptico-maniaques qui existoient dans l'hospice de Bicêtre l'an deuxième, six sont morts dans l'espace d'une année et demie, par l'extrême violence et la fréquence des accès. La surveillance particulière à exercer sur cette espèce d'aliénés doit se borner à pourvoir à leur sûreté en prévenant les suites des chûtes et les blessures, à écarter avec soin toutes les affections morales, vives, propres à ramener les accès, à faire éviter tous les écarts de régime, en prescrivant d'ailleurs un exercice de corps soutenu, ou des travaux pénibles.

X V I.

Police générale et ordre journalier du service dans les hospices d'aliénés.

Le penchant naturel des aliénés à des emportemens de colère, leur facilité à donner aux événemens les interprétations les plus sinistres, et à éclater en murmures, font

sentir la nécessité extrême d'un ordre invariable de service, pour ne point aigrir leur état : de-là les mesures que j'ai vu mises rigoureusement en exécution dans l'hospice de Bicêtre. L'heure de l'ouverture des loges, fixée suivant les variations de la saison, c'est-à-dire, à cinq heures du matin en été, à sept heures et demi en hiver, et toujours dans la même proportion avec la durée du jour durant les saisons intermédiaires. Attention extrême de faire éloigner aussitôt les ordures de la nuit, et de pourvoir à la propreté des loges, ainsi qu'à celle des cours ; visite générale du surveillant dans la matinée, pour s'assurer que rien n'a été omis ni négligé ; distribution du déjeûner peu après l'heure du lever ; le dîner à onze heures précises, c'est-à-dire, service du potage et du tiers de la ration journalière du pain ; attention nouvelle de pourvoir encore à la propreté des loges après le repas ; troisième distribution du reste du pain et de quelques mets gras ou maigres à quatre ou cinq heures du soir, suivant la saison ; clôture des loges à l'entrée de la nuit, au son d'une cloche ; un premier veilleur, mis en activité de service jusqu'à minuit, avec ordre de faire des rondes dans tout l'hospice de demi-heure en demi-heure, pour donner des secours aux malades et empêcher la dégradation des

loges par les plus furieux et prévenir tout événement sinistre; reprise d'un autre veilleur depuis minuit jusqu'au matin pour remplir la même tâche et indiquer les aliénés tombés dans quelque maladie accidentelle ; dès le matin rentrée en fonction des gens de service pour pourvoir aux objets de propreté et remplir leurs autres devoirs; leur assiduité et leur présence à toute heure du jour impérieusement exigée pour maintenir l'ordre en cas de trouble, pour agir en masse s'il survient une rixe entre quelques aliénés, ou lors de l'explosion subite et inattendue d'un accès de manie; défense expresse à ces mêmes gens de service de porter une main violente sur les aliénés lors même qu'on les provoque ou qu'on les frappe ; sorte de tactique enseignée ou plutôt indication de certaines manœuvres adroites pour rendre vains et impuissans les efforts et l'audace téméraire de quelques maniaques en fureur; en un mot, la direction générale de l'hospice assimilée à celle d'une grande famille composée d'êtres turbulens et fougueux qu'il faut réprimer, mais non exaspérer, contenir plutôt par des sentimens de respect et d'estime, que par une crainte servile, lorsqu'ils en sont susceptibles, et conduire le plus souvent avec douceur, mais toujours avec une fermeté inflexible.

XVI.

Surveillance paternelle à exercer pour la préparation et la distribution des alimens.

L'agitation continuelle des aliénés, leurs mouvemens musculaires non interrompus durant leurs accès d'extravagance ou de fureur, leur chaleur animale exaltée et la vigueur dont ils jouissent, expliquent naturellement une sorte de voracité qui leur est propre, et qui quelquefois est si extrême, que certains d'entr'eux vont jusqu'à consommer par intervalles environ deux kilogr. de pain par jour. Un des premiers objets, ou plutôt un des devoirs les plus sacrés de ma place, à titre de médecin en chef de Bicêtre (l'an 2.e et 3.e de la république), étoit sans doute d'inspecter soigneusement le service de la cuisine des aliénés, et d'entrer dans tous les détails économiques, par comparaison avec le reste de l'hospice, où je n'avois trouvé qu'insouciance, maladresse, oubli des premiers principes dans la préparation et la distribution des alimens. Un examen attentif et très-scrupuleux me fit connoître que les aliénés étoient dirigés suivant des principes opposés, et qu'il étoit difficile de préparer les alimens avec plus de discernement et une plus sage économie ; c'est un témoignage honorable

de plus à ajouter à ce que j'ai déjà dit (sect. II[e]) sur le surveillant des aliénés de Bicêtre. Attention constante d'avoïr toujours en réserve des alimens de la veille, pour réparer les vicissitudes ou les négligences de l'approvisionnement et pouvoir fournir aux besoins urgens ou imprévus des alienés; précautions de réserver et de faire cuire, dans la belle saison, des plantes potagères et de les conserver dans des pots de grès pour l'hiver, à titre de nourriture supplémentaire; provisions des jours gras en viande, en graisse, en substance médullaire des os, réparties (1) pour les jours maigres, afin

(1) Pour donner une juste idée des soins paternels pris par le surveillant et sa femme, je remarquerai qu'on servoit alternativement en gras et en maigre chaque jour de la semaine, et que les jours maigres les provisions fournies à l'hospice étoient fixées de manière à donner une livre de beurre pour seize livres de riz, c'est-à-dire environ trois livres et demi de beurre pour le potage en maigre d'environ 200 aliénés, et comme l'odieuse spéculation des approvisionnemens se portoit encore sur cet objet, le plus souvent sur cette quantité de beurre salé, on faisoit entrer plus d'une livre de sel. Que pouvoit être alors le potage, sinon une sorte d'eau chaude et salée, puisqu'il n'y avoit que deux livres de beurre sur quatre cent livres de bouillon. Dans les dégustations que je faisois j'étois frappé d'étonnement de trouver encore un bouillon d'une bonne qualité. J'appris bientôt les ressources que le surveillant savoit se ménager, soit par la réserve d'un peu

de rendre ce potage beaucoup plus nourrissant: méthode pleine d'intelligence suivie dans la coction de la viande pour le potage, c'est-à-dire proscription de la routine ordinaire des cuisines des hospices, qui consiste à soumettre la viande à une ébullition forte et soutenue, à rendre dur et coriace la partie fibrineuse, et empêcher le dégagement de la gélatine. Le bouillon est toujours préparé dès le matin du jour de la distribution, et on proportionne avec précision la quantité du liquide aux besoins de l'hospice; l'ébullition n'a lieu que pour enlever ce qu'on appelle l'écume du pot ou les parties les plus concrescibles par la chaleur; on ôte alors le bois et on fait une sorte de four artificiel avec des briques autour de la marmite, pour soumettre la viande à une chaleur constante et soutenue, un peu au-des-

---

de viande et de plantes potagères de la veille, soit en mettant à profit les os réservés qu'on réjettoit ailleurs, ou dont on faisoit un objet de lucre, c'est-à-dire en les écrasant et en les dépouillant de la gélatine qu'ils contiennent en abondance. La manière de préparer le potage au riz n'étoit pas moins judicieuse; au lieu de l'inonder d'eau, on n'en mettoit qu'une petite quantité, et on attendoit qu'elle fût entièrement absorbée pour en mettre de nouvelle qu'on faisoit chauffer dans un vase séparé, et c'est ainsi que, par des affusions successives, la cuisson étoit complettée.

sous du degré de l'ébullition, pendant quatre heures et demi : ce qui rend la fibrine pulpeuse tendre; et en faisant dissoudre par degrés la gélatine dans le liquide, produit un potage restaurant et salubre. C'est ainsi qu'on a su allier la déférence et les égards dûs aux malheureux avec la plus sage et la plus attentive économie.

XVIII.

Suites funestes de la disette qui eut lieu, l'an 4, dans les hospices des aliénés.

Je laisse à la politique le soin de flétrir dans l'histoire de la révolution, cette loi funeste que le despotisme le plus outré n'eût jamais ôsé se permettre, je veux dire l'aliénation des bien-fonds des hôpitaux et des hospices, ou plutôt cet acte d'inhumanité et de barbarie qui associe l'état de souffrance de l'indigent infirme ou malade, à toutes les vicissitudes de la fortune publique. Il suffit de rappeler ici aux amis de l'ordre quelques faits dont j'ai été témoin oculaire, et dont le souvenir ne peut être que douloureux pour l'homme le moins sensible. C'est en calculant sagement les besoins des aliénés que la ration journalière du pain de ceux de Bicêtre fut portée à nn kilogramme sous l'Assemblée consti-

tuante(30), et j'avois vu pendant deux années les avantages de cette disposition salutaire. Je cessai d'être médecin de cet hospice, mais dans une de ces visites de bienveillance que je rendois de temps en temps aux aliénés (4 brumaire an 4), j'appris que la ration du pain avoit été réduite à sept hect. et demi, et je vis plusieurs des anciens convalescens retombés dans un état de fureur maniaque, en s'écriant qu'on les faisoit mourir de faim; les progrès délétères de la disette furent encore bien plus marqués dans la suite, puisque la ration du pain fut successivement portée à environ cinq, quatre, trois, et même deux hectogr., en y ajoutant un léger supplément de biscuit, souvent très-défectueux. L'effet fut tel qu'on devoit l'attendre pour les suites, et il a été constaté que pendant deux mois seulement (pluviôse et ventôse an 4) le nombre total des morts dans l'hospice des aliénés, a été de 29, tandis que celui de l'an 2 en entier n'avoit été que de 27. Résultat analogue mais encore plus prompt et plus déplorable pour les aliénées de la Salpêtrière, puisque dans le cours de brumaire de l'an 4 la (1) mortalité

(1) Je fus chargé à cette époque, par l'administration, de rechercher les causes de cette mortalité, d'après une ob-

fut de 56, par la fréquence extrême des flux de ventre colliquatifs et des dissenteries. Auroit-on à gémir sur ces événemens funestes si les ressources des hospices avoient été fixes et invariables.

---

servation exacte des maladies régnantes, et voici qu'elle fut la conclusion de mon rapport.

« Je pense qu'on doit principalement attribuer cette mor-» talité à la disette qui a régné pendant le printemps et » l'été dernier dans la section des aliénées. En effet, avant » le premier germinal, chaque aliénée avoit une livre et » demie de pain par jour, et on en accordoit cent livres » pour la soupe de tout l'hospice. Au premier germinal les » cent livres furent supprimées et la ration du pain de » chaque folle fut réduite à une livre jusqu'au 15 du même » mois. Depuis le 15 jusqu'au 30, la ration ne fut que de » douze onzes. La diminution fut encore portée plus loin » les huit premiers jours de floréal, puisque la ration du » pain n'étoit que de huit onces. A cette époque on ac-» corda du biscuit de mer pour la soupe, mais on retran-» cha sur tout l'hospice deux cent livres de pain, ce qui » réduisit la ration ordinaire à six onces. Lorsque le bis-» cuit fut supprimé le premier thermidor, on revint à la » ration de douze onces de pain. On connoît la voracité des » aliénés de l'un et l'autre sexe. La disette a donc porté » principalement sur l'hospice des aliénés, et les suites » ont été des flux de ventre séreux ou des dissenteries » funestes ».

Ce 27 brumaire an 4.

XIX.

Restriction extrême à mettre dans les communications des aliénés avec les personnes du dehors.

C'est un grand soulagement dans presque toutes les infirmités humaines, que de recevoir des soins compatissans et les bons offices de ses amis et de ses proches ; et combien ces attentions touchantes ont encore plus de prix dans les hospices où l'infirme se trouve séquestré de sa famille, et livré souvent à des gens de service qui ne l'approchent qu'avec une dureté repoussante. Pourquoi faut-il faire une exception affligeante pour l'aliéné, et le condamner à une sorte d'isolement jusqu'à ce que sa raison soit rétablie. Il est constaté par l'expérience que les aliénés ne guérissent presque jamais au sein de leur famille (58 *et suiv.*). Willis, dans l'établissement qu'il a formé en Angleterre, met des restrictions extrêmes aux entrevues des aliénés avec leurs anciennes relations ; il ne les accorde que très-rarement, et seulement dans certains cas à titre d'encouragement et de récompense : on remarque même que les étrangers, dont l'isolement est le plus complet, guérissent le plus facilement. Dans l'hôpital de Beth-

léem, un billet d'entrée est indispensablement nécessaire pour les étrangers ; et lors de l'admission d'un aliéné, on accorde à la famille une autorisation pour lui rendre seulement deux visites par semaine. En France, on a senti aussi la nécessité de faire cesser l'entrée indéfinie des étrangers et des curieux dans les hospices d'aliénés ; et pour être introduit dans celui de la Salpêtrière, il faut une permission expresse. Pourquoi ces mesures de prudence ont-elles été toujours mises en oubli dans l'hospice de Bicêtre, où rien ne limite les visites à rendre aux aliénés ? Combien on est affligé de voir ces infortunés servir de spectacle et d'amusement à des personnes indiscrètes qui souvent se font un jeu cruel de les aigrir et de les harceler. J'ai vu une fois un aliéné, au déclin de son accès, se porter au plus haut degré de fureur et de violence contre un mauvais plaisant qui le provoquoit par la fenêtre de sa loge. Il retomba dans son premier état, et cette rechûte a duré plus d'une année. Je puis citer encore un exemple plus déplorable de ces visites inconsidérées. Un négociant étranger, tombé dans l'aliénation par des chagrins profonds et la perte de sa fortune, avoit été transféré à Bicêtre après le traitement ordinaire de l'hospice d'humanité : le rétablissement de sa

raison par le traitement moral faisoit des progrès rapides, et j'ai eu avec lui des entretiens suivis, sans appercevoir le moindre trouble ou incohérence dans les idées; mais tout change dans quelques jours; il apprend que ses associés s'étoient emparés d'un certain mobilier qui lui restoit, et une femme a même l'imprudence de le venir voir avec des ajustemens qu'il ne pouvoit méconnoître pour lui avoir appartenu : il jette un profond soupir, et tombe dans une mélancolie de consternation qui l'a mené par degrés à une démence complette, et qui est maintenant regardée comme incurable.

X X.

Conformité des principes établis en Angleterre et en France sur la nécessité d'ouvrir des asyles publics aux aliénés.

J'aime à trouver la plus grande conformité entre les résultats des observations faites en Angleterre et en France sur la nécessité de rassembler les aliénés dans des asyles publics et particuliers, pour rendre, lorsqu'il est possible, leur guérison solide et durable. L'aliéné, dit Haslam, dans l'ouvrage Anglois déjà cité, doit être éloigné du sein de sa famille, au sein de laquelle il vit toujours agité; et on doit le

renfermer dans un lieu de détention aussitôt que sa maladie est déclarée ; l'interruption de toute communication avec ses proches, la privation des personnes accoutumées à lui obéir, et l'idée d'être sous la dépendance d'un étranger, et de ne pouvoir donner un libre essor à ses caprices, donneront sans cesse de l'exercice à sa pensée, s'il en est susceptible. L'expérience apprend que les aliénés ne guérissent presque jamais sous la direction immédiate de leurs amis ou de leurs proches. Les visites mêmes de leurs amis, lorsqu'ils sont dans leur délire, augmentent toujours leur agitation et leur caractère indisciplinable. C'est un fait très-connu qu'ils sont alors beaucoup moins disposés à mal accueillir les étrangers, que ceux qui ont été l'objet d'une liaison intime. Très-souvent des aliénés qui étoient furieux et intraitables au sein de leur famille, deviennent dociles et calmes lors de leur admission dans un hospice ; de même que certains d'entr'eux qui paroissent rétablis et mener une conduite régulière pendant leur détention, reprennent leur effervescence bouillante et leur délire en rentrant prématurément au sein de leurs familles. Cependant, dans les progrès de leur convalescence, quelques visites par intervalles de la part de leurs amis, semblent avoir la plus heureuse influence ; elles les consolent et leur

ouvrent pour l'avenir une nouvelle perspective d'espoir et de bonheur.

X X I.

Loi fondamentale de tout hospice d'aliénés, celle d'un travail mécanique.

Ce n'est plus un problême à résoudre, c'est le résultat le plus constant et le plus unanime de l'expérience, que dans tous les asyles publics, comme les prisons et les hospices, le plus sûr et peut-être l'unique garant du maintien de la santé, des bonnes mœurs et de l'ordre, est la loi d'un travail mécanique, rigoureusement exécutée. Cette vérité est surtout applicable aux hospices des aliénés ; et je suis très-fortement convaincu qu'on ne peut faire un établissement de ce genre durable, et d'une utilité soutenue, s'il ne pose sur cette base fondamentale. Très-peu d'aliénés, même dans leur état de fureur, doivent être éloignés de toute occupation active, comme je m'en suis spécialement assuré : et quel spectacle affligeant que de voir dans tous nos établissemens nationaux les aliénés de toute espèce, ou dans une mobilité continuelle et vaine, s'agitant sans aucun but, ou tristement plongés dans l'inertie et la stupeur. Quel moyen plus propre d'entretenir en eux l'effervescence

l'effervescence de l'imagination, l'habitude des emportemens fougueux, et tous les écarts d'une exhaltation délirante. Un travail constant change au contraire la chaîne vicieuse des idées, fixe les facultés de l'entendement en leur donnant de l'exercice, entretient seul l'ordre dans un rassemblement quelconque d'aliénés, et dispense d'une foule de règles minutieuses et souvent vaines pour maintenir la police intérieure. Le retour des aliénés convalescens à leurs goûts primitifs, à l'exercice de leur profession, leur zèle et leur persévérance, ont été toujours pour moi le sujet d'un bon augure et de l'espoir le plus fondé d'une guérison solide. Mais nous avons encore à envier à une nation voisine de la nôtre un exemple qu'on ne sauroit trop faire connoître: cet exemple, ce n'est point l'Angleterre ni l'Allemagne qui le donne, c'est l'Espagne. Dans une de ses villes (Saragosse) existe un asyle ouvert aux malades, et sur-tout aux aliénés de tous les pays, de tous les gouvernemens, de tous les cultes, avec cette inscription simple : *Urbis* et *Orbis*. Un travail mécanique n'a point été seul l'objet de la sollicitude des fondateurs de cet établissement; ils ont voulu retrouver une sorte de contrepoids aux égaremens de l'esprit, par l'attrait et le charme qu'inspire la culture des champs,

par l'instinct naturel qui porte l'homme à féconder la terre et à pourvoir ainsi à ses besoins, par les fruits de son industrie. Dès le matin on les voit, les uns remplir les offices serviles de la maison, certains se rendre dans leurs atteliers respectifs, le plus grand nombre se diviser en diverses bandes, sous la conduite de quelques surveillans intelligens et éclairés, se répandre avec gaieté dans les diverses parties d'un vaste enclos dépendant de l'hospice, se partager avec une sorte d'émulation les travaux relatifs aux saisons, cultiver le froment, les légumes, les plantes potagères, s'occuper tour-à-tour de la moisson, du treillage, des vendanges, de la cueillete des olives, et retrouver le soir dans leur asyle solitaire le calme et un sommeil tranquille. L'expérience la plus constante a appris dans cet hospice que c'est là le moyen le plus sûr et le plus efficace d'être rendu à la raison ; et que les nobles, qui repoussent avec mépris et hauteur toute idée d'un travail mécanique, ont aussi le triste avantage de perpétuer leurs écarts insensés et leur délire.

SECTION VI.

Principes du traitement médical des aliénés.

I.

Tous les livres de Médecine méritent-ils la censure sévère des Philosophes ?

« Les livres de médecine, s'écrie Montes- » quieu, ces monumens de la fragilité de la » nature et de la puissance de l'art, qui font » trembler quand ils traitent des maladies » même les plus légères, tant ils nous rendent » la mort présente, mais qui nous mettent » dans une sécurité entière quand ils parlent » de la vertu des remèdes, comme si nous » étions immortels ». Ce trait d'une fine critique, si digne d'être appliqué à une foule immense d'écrits sur la médecine, qui ornent ou surchargent nos bibliothèques, peut-il ne point se retracer à la mémoire, lorsqu'on entend sans cesse répéter dans les ouvrages sur la manie les termes vains d'*intempérie du cerveau*, de *préparation des humeurs avant*

leur évacuation, du *siége de la matière peccante*, de *sa prétendue révulsion ou répulsion*, etc. Ces mêmes réflexions philosophiques ne sont-elles pas justifiées par un long recensement de poudres, d'extraits, de juleps, d'électuaires, de potions, d'épithèmes, etc., destinés à triompher de l'aliénation mentale ? et que doit-on penser de la loi si religieusement observée jusqu'à nos jours des saignées répétées sans distinction des causes excitantes, des variétés du sexe et de la constitution individuelle, des espèces diverses d'aliénation et du période de la maladie ? Mais faut-il confondre les résultats vrais de l'observation avec les écarts d'une doctrine qui tient aux préjugés, à l'esprit d'hypothèse, au règne du pédantisme et de l'ignorance, à l'autorité des noms célèbres ?

I I.

Les opinions en médecine distinguées de la marche sévère de l'observation.

Un déluge d'écrits fastidieux et de compilations vaines, le langage ridicule de l'école et la fureur de tout expliquer, sont des aberrations communes à presque toutes les sciences, et qu'importe à la physique moderne l'ancienne doctrine d'Aristote et les tourbillons de Des-

cartes? La médecine même, au jugement de l'homme de goût le plus sévère, n'a-t-elle point donné l'exemple, dès son berceau, de la marche la plus sage et la plus circonspecte, d'une logique saine et rigoureuse, et qui peut refuser ces qualités à Hippocrate? Ce qu'ont écrit sur la Manie quelques auteurs anciens, comme Aretée, Celse, Cœlius Aurelianus, ne porte-t-il point le caractère le plus épuré de l'esprit d'observation. Dépouillez certains auteurs, comme *Forestus*, *Horstius*, *Plater*, *Valeriola*, etc. de leurs explications scientifiques et de la surcharge extrême de leur polypharmacie, que de faits précieux ils nous ont transmis sur cette maladie. On en trouve encore d'autres plus précis dans les collections des Académies, les ouvrages périodiques, les recueils particuliers d'observations. Fériar en Angleterre, et Laughter en Allemagne, ont fait des essais de quelques remèdes simples, et ils montrent assez qu'on est déjà sur la véritable voie des recherches; la marche que je suis, étend encore plus loin le domaine de la science, et fait voir dans qu'elles bornes doit être renfermée la prescription des médicamens, puisque souvent une méthode expectante, secondée par le régime moral ou physique, peut suffire, et que dans d'autres cas le mal est au-dessus de toutes les ressources; telle est donc la tâche que je me

suis proposé de remplir dans l'état actuel de nos connoissances. Donner la plus grande importance à l'histoire de l'aliénation mentale, et faire une distinction sévère de ses diverses espèces, pour ne point tenter inutilement ou diriger au hasard le traitement, rappeler à des règles précises la direction et la police intérieure des pensionnats ou des hospices d'aliénés, puisqu'il est comme impossible de les traiter avec succès au sein de leurs familles; faire sentir vivement la nécessité des dispositions locales propres à la distribution méthodique de ces infirmes en leurs diverses espèces; placer dans le premier rang les soins éclairés et philantropiques de la surveillance, et le maintien le plus sévère de l'ordre de service; indiquer les remèdes simples que l'expérience semble ratifier, les précautions, l'époque de la maladie, l'espèce d'aliénation qui peuvent en assurer le succès; apprendre enfin à réserver pour des cas extrêmes et regardés jusqu'ici comme incurables, l'emploi de certains remèdes actifs, que d'autres circonstances pourroient rendre superflus, nuisibles ou téméraires.

III.

La guérison de la mélancolie très-souvent difficile ; variété de moyens à mettre en usage.

Ce seroit un fond inépuisable d'historiettes plus ou moins piquantes, que le rapprochement des observations particulières rapportées par les Médecinss, sur les lésions de l'imagination des mélancoliques, sur les illusions qui les dominent, et sur (1) les expédiens plus

(1) Parmi les mélancoliques, les uns ont cru avoir la tête remplie d'une matière pesante, d'autres se sont imaginé l'avoir vuide ou desséchée. Un d'eux croyoit avoir eu sa tête amputée par ordre d'un despote. Son médecin, Philodotus, pour lui persuader le contraire, fit construire un bonnet de plomb qu'il lui fit porter, et dont la pesanteur extrême servit à le convaincre que sa tête étoit encore sur ses épaules. Un homme mordu depuis quelques jours par un chien inconnu, se persuade qu'il est enragé, et assure même un jour son frère qu'il est dominé par le desir de le mordre ; ce dernier feint d'entrer dans ses vues, mais il lui répond qu'à l'aide de certaines prières ou formules, le curé peut parvenir facilement à le guérir. Le prêtre le seconde dans cette heureuse supercherie, et le mélancolique crédule ne doute plus de sa guérison ; ces moyens moraux sont secondés par l'usage d'une boisson prétendue anti-hydrophobique. D'après l'expérience la plus constatée, l'illusion se dissipe, et il ne reste plus rien de l'idée exclusive et dominante de la rage.

ou moins ingénieux qu'on a tentés pour les guérir. On regarderoit même ces faits comme des contes frivoles, si les hospices ne fourmilloient de pareils exemples d'autant plus saillans, qu'ils sont souvent l'écueil de tous les moyens que peut employer la médecine. C'est dans l'extrême intensité d'une idée exclusive et propre à absorber toutes les facultés de l'entendement, que consiste la mélancolie, et c'est ce qui fait la difficulté de la détruire. Feint-on d'être du même avis que le mélancolique, il se complait dans son idée? Veut-on le contrarier il s'emporte? Son état tient-il à un certain dérangement physique? Il peut céder quelquefois aux évacuans, mais très-souvent la débilité qui en est la suite, l'augmente et l'exaspère. Ce n'est même qu'en combinant l'usage du quinquina avec l'opium qu'on remédie à la mélancolie marquée par l'atonie et un abbattement extrême, comme Fériar en donne des exemples. La suppression d'une éruption cutanée ou d'un exutoire lui donne-t-elle lieu? un séton ou un cautère devient nécessaire. Feriar consulté par les amis d'un jeune homme tombé dans la plus profonde mélancolie, fait diverses questions relatives à ses causes; il apprend que, depuis plusieurs années, le malade étoit sujet, au printemps, à une éruption herpétique qui occupoit une partie du dos en s'étendant jusqu'à l'épaule,

et que la délitescence de cette éruption avoit été l'époque de l'invasion de la maladie ; il prescrit un séton à la nuque; du troisième au quatrième jour il s'établit un écoulement d'une matière très-fœtide ; dès-lors l'état moral change et s'améliore successivement; un rétablissement complet devient ensuite le fruit d'un exercice du corps soutenu, de l'usage du bain de mer et d'un régime tonique.

I V.

Essai tenté pour guérir une mélancolie profonde produite par une cause morale.

C'est souvent bien moins par les médicamens que par des moyens moraux et sur-tout par une occupation active, qu'on peut faire une heureuse diversion aux idées tristes des mélancoliques, ou même changer leur enchaînement vicieux ; mais que de difficultés pour prévenir leurs rechûtes.

Un ouvrier, durant une des époques les plus effervescentes de la révolution, laisse un jour échapper en public quelques réflexions sur le jugement et la condamnation de Louis XVI ; son patriotisme devient dès-lors suspect dans sa Section, et sur quelques indices vagues et quelques propos menaçans dont il s'exagère le danger, il se retire un jour chez lui tout

tremblant et dans une sombre consternation ; plus de sommeil, plus d'appétit, dégoût pour le travail, frayeurs continuelles ; il finit par se croire une victime dévouée à la mort, est désigné comme tombé dans l'égarement et transféré à Bicêtre, après le traitement ordinaire du ci-devant Hôtel-Dieu. L'idée d'être condamné à périr par la guillotine l'absorbe tout entier nuit et jour, il ne cesse de répéter qu'il est prêt de subir son sort, puisque rien ne peut l'y soustraire. Un travail assidu et l'exercice de sa profession (il étoit tailleur d'habits) me parurent les plus propres à changer la direction vicieuse de ses idées ; j'engageai l'administration à lui accorder un léger salaire pour réparer les vêtemens des autres aliénés de l'hospice. Rien n'égale son zèle et son ardeur pour se rendre utile, nul instant de la journée n'est perdu, et après environ deux mois d'une occupation sérieuse, on le croit entièrement changé ; nulles plaintes, nuls propos ne rappellent sa prétendue condamnation à mort ; il parle même avec un tendre intérêt d'un enfant de six ans qu'il paroissoit avoir oublié, et il témoigne un desir extrême de l'avoir auprès de lui. Ce réveil de sa sensibilité me paroît du plus heureux augure ; je lui procure encore cette jouissance. Rien ne semble alors manquer à ses desirs ; il se livre au travail

toujours avec un nouveau courage, et il ne cesse de répéter que son enfant qu'il avoit toujours auprès de lui, fait le bonheur de sa vie. Six mois s'écoulent sans trouble et sans accident; mais durant les chaleurs du mois de Messidor an 5, on apperçoit de nouveaux précurseurs de sa mélancolie; pesanteur de tête, douleur des membres, air rêveur et taciturne, dégoût du travail, indifférence ou plutôt éloignement pour son enfant qu'il semble repousser avec dédain, obstination invincible à vouloir constamment rester couché sur le pavé de sa loge, sous prétexte qu'il ne doit plus songer qu'à subir son arrêt de mort. J'abandonnai à cette époque le séjour de Bicêtre, sans cependant renoncer à l'espoir d'être utile à cet infortuné, et voici quel fut l'expédient que je mis en usage dans le cours de l'année. Le surveillant de l'hospice des aliénés de Bicêtre fut prévenu qu'à une certaine époque, une prétendue commission du Corps législatif se rendroit à Bicêtre pour prendre des informations sur le cit. .... et pour l'acquitter s'il étoit reconnu innocent. Je me concerte donc avec trois jeunes médecins, et je charge du principal rôle celui qui a l'air le plus grave et le plus imposant. Ces commissaires en habit noir et avec tout l'appareil de l'autorité, se rangent autour d'une table et font comparoître le mélancolique.

On l'interroge sur sa profession, sa conduite antérieure, les journaux dont il faisoit sa lecture favorite, son patriotisme. L'accusé rapporte tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a fait, et provoque son jugement définitif, parce qu'il ne se croit point coupable. Pour ébranler alors plus fortement son imagination, le président du petit comité prononce à haute voix la sentence suivante : « Nous commissaires en vertu » du plein pouvoir qui nous a été accordé par » l'Assemblée nationale, avons procédé, sui» vant les formes usitées, à l'examen juri» dique du cit. . . . . . ., et nous reconnois» sons n'avoir trouvé en lui que les sentimens » du plus pur patriotisme; il est donc acquitté » de toute poursuite intentée contre lui, et » nous ordonnons qu'il recouvre sa liberté en» tière et qu'il soit rendu à sa famille; mais » comme depuis une année il se refuse avec » obstination à tout genre de travail, nous « jugeons convenable qu'il soit encore détenu » pendant six mois à Bicêtre, pour y exercer » sa profession en faveur des aliénés, et nous » rendons le surveillant de l'hospice respon» sable, sur sa tête, de l'exécution du présent » arrêté ». On se retire en silence et tout annonce que l'impression produite sur l'esprit de l'aliéné a été des plus profondes. Les jours suivans il ne demande plus que de reprendre son

travail, et ce qui fut encore du plus heureux augure, il sollicite avec toute l'expression de la sensibilité le retour de son enfant ; l'impulsion étoit donnée, il ne restoit plus qu'à la soutenir par un travail constant du corps ; mais il étoit entièrement perclus de ses membres, par l'habitude et l'obstination de rester constamment couché sur le pavé humide : l'inaction reproduisit bientôt les traces de son ancien délire, ce qui fut encore favorisé par l'imprudence qu'on eut de lui indiquer comme une simple plaisanterie la sentence définitive qu'on lui avoit prononcée au nom de l'Assemblée nationale. J'ai regardé depuis cette époque son état comme incurable.

V.

Art de contrebalancer les passions humaines les unes par les autres, partie importante de la médecine.

Le principe de la philosophie morale qui apprend non à détruire les passions humaines, mais à les opposer l'une à l'autre, s'applique également à la médecine comme à la politique, et ce n'est point là le seul exemple du contact de l'art de gouverner les hommes et de les guérir de leurs infirmités ; la différence même, s'il en est une, tourne à l'avan-

tage de la médecine, qui se place au point de vue le plus élevé, considère l'homme en lui-même, et indépendamment de nos institutions sociales, et ne voit souvent d'autre remède que de ne point contrarier les penchans de la nature, ou de les contrebalancer par des affections plus puissantes. Un jeune homme tombe dans la mélancolie et le dépérissement par les contrariétés d'un amour malheureux. Aretée, consulté, ne trouve d'autre remède que dans la jouissance. Oribase recommande l'union des sexes comme utile aux mélancoliques ; et Forestus reconnoît une continence forcée comme propre à produire une aliénation mentale : mais que de sagacité, que de finesse, que d'habileté pour découvrir quelquefois une affection concentrée, et sur laquelle le malade cherche à nous donner le change. Galien (1) et Erasistrate (2) en ont donné des exemples si frappans et si connus, qu'il suffit de les indiquer. Est-on consulté pour une femme sujette à des affections spasmodiques, c'est presque toujours quelque passion qu'on couvre du voile du mystère. Un homme en place tombe dans la disgrâce, et peu après dans une mélancolie plus

(1) *Lib. de Precognitione ad Posthumum*, *cap.* 6.

(2) *Valer. Maxim*, *lib.* 5, *cap.* 7.

ou moins profonde ; c'est ce qu'un médecin a ingénieusement appelé une *ambition rentrée*. Ce n'étoit point des bains et des douches, c'étoit un brevet de capitaine qu'il falloit donner au militaire monté le premier à l'assaut lors de la prise de la Bastille, et renfermé ensuite comme aliéné à Bicêtre. Quelquefois une circonstance favorable fait naître une passion nouvelle, et la mélancolie est guérie. Un riche négociant éprouve un revers facile à réparer, mais son imagination en est si profondément affectée, qu'il se croit désormais dénué de toute ressource, et condamné à mourir de faim : on a beau lui rappeler qu'il lui reste encore une fortune immense, et lui étaler toutes les richesses contenues dans son coffre-fort ; ce sont à ses yeux de fausses apparences, et l'idée toujours dominante de son extrême pauvreté l'emporte. On touchoit alors à l'époque des orages produits en Allemagne par la religion réformée ; et ce que les médicamens ou les moyens les plus adroits prescrits par Forestus n'avoient pu produire, fut l'effet du zèle le plus fervent en faveur du papisme ; le mélancolique se livre nuit et jour au travail, et il fait des efforts si extrêmes par ses discours et ses écrits pour prendre la défense du sacrifice de la messe, qu'il finit par être entièrement guéri de sa mélancolie.

V I.

Le penchant au suicide par mélancolie peut-il céder à une émotion vive ?

L'expérience a constaté l'effet de quelques remèdes simples pour prévenir le retour des accès mélancoliques qui conduisent au suicide ; mais souvent aussi elle a montré leur insuffisance, et en même-temps l'avantage d'une émotion vive et profonde pour produire un changement solide et durable.

Un ouvrier livré à un travail sédentaire, vint me consulter vers la fin d'octobre 1783, sur une perte d'appétit, une tristesse excessive et sans cause connue; enfin un penchant insurmontable d'aller se précipiter dans la Seine. Des signes non équivoques d'une affection gastrique font prescrire l'usage de quelques boissons relâchantes, et pendant quelques jours celui du petit-lait : le ventre devient beaucoup plus libre, et le mélancolique, très-peu tourmenté de ses idées de destruction pendant l'hiver, en est exempt pendant la belle saison, et on regarde sa guérison comme complette ; mais vers le déclin de l'automne, nouveau retour des accès, voile sombre et rembruni répandu sur toute la nature, impulsion irrésistible vers la Seine pour y terminer

miner sa vie ; il dit être seulement retenu par l'idée d'abandonner à eux-mêmes un enfant et une épouse qu'il chérit avec tendresse. Ce combat intérieur entre les sentimens de la nature et le délire frénétique qui l'arme contre sa propre existence, fut cette fois de peu de durée; on eut bientôt la preuve la plus authentique qu'il avoit exécuté son projet funeste et suivi son aveugle désespoir.

Un homme de lettres, sujet à des excès de table, et guéri depuis peu d'une fièvre tierce, éprouve vers l'automne toutes les horreurs du penchant au suicide, et souvent il balance avec un calme effrayant le choix de divers moyens propres à se donner la mort. Un voyage qu'il fait à Londres semble développer avec un nouveau degré d'énergie sa mélancolie profonde, et la résolution inébranlable d'abréger le terme de sa vie. Il choisit une heure très-avancée de la nuit, et se rend sur un des ponts de cette capitale pour se précipiter dans la Tamise ; mais au moment de son arrivée, des voleurs l'attaquent pour lui enlever toutes ses ressources, qui étoient très-modiques ou presque nulles ; il s'indigne ; il fait des efforts extrêmes pour s'arracher de leurs mains, non sans éprouver la frayeur la plus vive et le plus grand trouble. Le combat cesse, et il se produit à l'instant une

sorte de révolution dans l'esprit du mélancolique ; il oublie le but primitif de sa course, revient chez lui dans le même état de détresse qu'auparavant, mais entièrement exempt de ses projets sinistres de suicide. Sa guérison a été si complette, que résidant à Paris (1) depuis dix ans, et souvent réduit à des moyens précaires d'existence, il n'a plus éprouvé le moindre dégoût de la vie. C'est une vésanie mélancolique qui a cédé à l'impression de terreur produite par une attaque imprévue.

---

(1) Je pourrois joindre ici un autre exemple d'une guérison analogue de la mélancolie, avec penchant irrésistible au suicide ; c'est celui d'un horloger tourmenté depuis long-temps par des idées de destruction, et entraîné comme malgré lui-même à une maison de campagne pour ne point éprouver d'obstacle ; il s'arme un jour d'un pistolet, s'enfonce dans un petit bois ; mais il dirige mal le coup et parvient seulement à se fracasser la joue ; il s'excite une hémorragie très-violente, pendant laquelle il est reconnu par un berger et transporté dans sa propre maison pour y être soigné ; la guérison de la blessure fut opérée lentement ; mais un changement d'une autre nature eut lieu dans ses dispositions morales : soit la commotion produite par l'événement, soit la quantité énorme du sang qui s'écoula, soit toute autre cause inconnue, il n'est plus resté depuis aucune trace de l'ancien desir de se donner la mort. Cet exemple est loin d'être digne d'imiter, mais il n'en montre pas moins qu'une frayeur subite ou une affection très-vive et très-profonde peuvent changer la disposition funeste et entraînante qui porte l'homme au suicide.

VII.

La fureur maniaque sans délire peut-elle être guérie sans l'usage des médicamens ?

Rien n'empêche d'employer souvent en médecine des remèdes superflus ; et on voit toujours les hommes superficiels s'acquitter dignement de cette tâche. Je puis citer pour exemple le traitement médical de la manie, qu'on fait consister dans l'usage répété des bains, des douches, des saignées multipliées, des anti-spasmodiques donnés à forte dose, quelle que soit la cause, quelle que soit l'espece de la maladie, lors même qu'il est constaté par l'expérience que le régime moral ou physique suffit pour la guérir ; il en est autrement de la fureur maniaque sans délire qu'on désigne dans les hospices sous le nom de folie raisonnante (150), soit lorsqu'elle est continue, soit lorsqu'elle est périodique et sujette à des retours réguliers, indépendans de l'ordre des saisons ; c'est une de celles qui m'ont paru les plus rebelles aux moyens ordinaires, même à l'usage des remèdes les plus énergiques. Un de ces aliénés a resté près de huit années dans la plus étroite réclusion : il s'agitoit sans cesse, crioit, menaçoit, et mettoit

tout en pièces lorsque ses bras étoient libres, sans manifester la moindre erreur d'imagination, le moindre écart dans ses perceptions, ses jugemens, ses raisonnemens. D'autres aliénés, sujets à des accès périodiques de la plus extrême violence, sentent l'approche de leur invasion, avertissent de la nécessité urgente de leur réclusion, annoncent le déclin et la terminaison de leur effervescence emportée, et conservent la mémoire de leurs écarts durant leurs intervalles de calme. Une considération fondamentale et propre à éclairer le traitement, c'est que l'époque du retour des accès est variable, qu'elle est pour certains infirmes retardée, d'autres fois très-rapprochée. J'ai vu des intervalles de calme de dix-huit mois, avec des accès de six mois de durée : cette succession a eu constamment lieu sur trois aliénés jusqu'à la mort, et un quatrième est tombé dans une manie continue par l'effet d'un chagrin profond. Un autre aliéné sans délire, mais possédé d'une aveugle rage dirigée contre lui-même, jouissoit d'un état tranquille pendant onze mois et demi de l'année, et restoit quinze jours dans une sorte de fureur qui le portoit à se déchirer et à se détruire. Cette espèce d'aliénation a été encore marquée sur d'autres infirmes par des retours périodiques des accès à des époques variables et

sans aucune règle fixe. Mais à travers toutes ces variétés, une conformité générale rapprochoit tout ceux que j'ai observés : c'étoit un caractère ombrageux et d'une irascibilité extrême pour les causes les plus légères. C'étoit quelquefois la méchanceté la plus rafinée, ou l'instinct horrible des tigres et des bêtes féroces. C'est contre une manie semblable, regardée jusqu'ici comme incurable, et presque toujours terminée par une mort prématurée, que la médecine doit mettre en usage ses moyens les plus énergiques, les antispasmodiques, comme l'opium, le camphre à haute dose, une immersion brusque dans l'eau froide, ou ce qu'on appelle bains de surprise, les vésicatoires, le moxa, des fortes saignées. Je n'ai pu faire jusqu'ici que des essais imparfaits sur l'usage de l'opium et du catoreum, et j'attends pour les rendre plus complets l'établissement d'un traitement méthodique des aliénés dans les hospices.

VIII.

Idée qu'on doit se former des prétendus possédés du démon.

Une croyance aveugle dans la démonomanie ou les prestiges du démon, doit peu étonner

dans les écrits de Wierus (1), publiés vers le milieu du dix-septième siècle, et dignes d'être autant rapportés à la théologie qu'à la médecine; c'étoit-là des erreurs du temps qu'il faut pardonner à un auteur si soigneux à décrire les formules des exorcismes, le don de prédire l'avenir accordé au démon, les tours perfides et malins qu'il a joués en prenant la forme humaine, les traits des personnages célèbres qu'il a empruntés en divers lieux pour se montrer sur la terre. « Qu'un homme, dit le judi-
» cieux Mead, déchire ses vêtemens et marche
» nud, qu'il frappe de terreur tout ce qu'il
» rencontre, qu'il se fasse à lui-même des pro-
» fondes blessures, qu'il soit si furieux qu'il
» rompe les chaînes les plus fortes, qu'il s'en-
» fonce dans les lieux les plus solitaires, et qu'il
» erre sur les tombeaux, qu'il crie enfin qu'il
» est possédé du démon, ce ne sont que des
» actes de folie, et c'est-là, ajoute-t-il, à quoi se
» réduit tout ce qu'on nous raconte sur les dé-
» moniaques dans les livres saints ». Il ne faut d'ailleurs qu'entrer dans les hospices d'insensés pour réduire à leur juste valeur toutes ces prétendues possessions ou plutôt ces idées visionnaires des mélancoliques ou des maniaques.

---

(1) *Joannis Wieri, opera omnia*, *in*-4°. *Amstelodami* 1660.

Mais quoi de plus propre à inspirer de semblables chimères aux esprits foibles, que la manie sans délire avec les penchans les plus horribles, c'est-à-dire, cette espèce de combat entre l'usage de la raison et une impulsion aveugle aux actes les plus féroces, l'exercice libre des fonctions de l'entendement et le plus haut degré de bouleversement des facultés affectives. Aussi chercheroit-on en vain à appliquer à cette espèce de manie les règles du traitement moral (Sect. II), en infligeant des punitions ou en voulant rectifier des idées erronées, puisque l'aliéné avoue qu'il n'est pas maître de lui-même, et qu'il abhorre autant qu'il est en lui ses funestes penchans ; c'est par l'usage des anti-spasmodiques les plus puissans dont je parlerai ci-après, c'est par les charmes de la musique, ou par quelque émotion vive et profonde qu'on peut produire un changement durable ; c'est aussi ce que les prêtres de tous les temps ont saisi avec finesse, et qu'ils mettoient en pratique chaque année à Besançon, lors de la fête du Saint-Suaire, célèbre par le concours des insensés, sous le titre de démoniaques, qu'on amenoit de très-loin pour être guéris. Une foule immense de spectateurs placés en amphithéâtre sur un lieu élevé ; quelques prétendus démoniaques contenus par des sol-

dats et agités par des mouvemens de fureur et des contorsions effrayantes; des prêtres en habits de cérémonie, procédant gravement aux exorcismes; dans l'intérieur de l'église et hors de la vue du vulgaire, les accens mélodieux d'une musique guerrière; à un signal donné une sorte d'étendard élevé dans les airs, ou plutôt un drap ensanglanté sous le nom de Saint-Suaire, qu'on montroit à trois reprises différentes, au bruit du canon de la citadelle; la commotion profonde communiquée au peuple rassemblé qui s'écrioit, dans un excès d'enthousiasme, *miracle! miracle!* Tel étoit le spectacle pompeux et solemnel que les prêtres donnoient chaque année à une époque déterminée, pour montrer leur puissance sur la démonomanie, et quelques aliénés, en effet, étoient guéris par une semblable épreuve. Le médecin éclairé sait apprécier cette cérémonie religieuse, mais il n'en doit pas moins rendre hommage à l'habileté des prêtres de tous les temps et de tous les lieux, dans l'art de dominer et de se concilier le respect des peuples par des spectacles qui tiennent du merveilleux et par des impressions fortes et durables.

IX.

Tenter des médicamens contre l'aliénation, sans distinguer ses espèces, est-ce contribuer aux progrès de la médecine ?

L'histoire d'une espèce de manie telle que la précédente, si difficile à guérir par les moyens ordinaires, et sur laquelle il reste tant d'essais à faire, devroit amener naturellement l'exposition des médicamens les plus vantés, soit par les anciens, soit par les modernes, tels que l'usage de l'ellébore, celui des évacuans ou des anti-spasmodiques; mais peut-on se dissimuler que jusqu'ici le traitement de l'aliénation mentale dirigé sans la distinction des espèces, a été quelquefois superflu, rarement utile et souvent nuisible. A-t-on cherché à déterminer celles qui cèdent simplement au traitement moral, celles qui lui résistent, celles qui peuvent céder à l'action des médicamens ou à d'autres moyens dirigés avec habileté; celles enfin qui tiennent à des vices organiques et qui sont au-dessus des ressources de l'art et de la nature ? Pour ouvrir donc une nouvelle carrière de recherches dont le but soit plus fixe et les essais à faire moins équivoques, je vais donner, d'après le résultat de mes notes journalières, le tableau des gué-

risons opérées durant une année, indépendamment de l'usage des médicamens; j'y joindrai ensuite des notes des morts de la même année, pour qu'on puisse juger des espèces de manie qui sont les plus funestes; quelques remarques feront ensuite connoître celles qui sont les plus rebelles; c'est à cette simple exposition des faits à dicter le jugement qu'on doit se former du traitement actif de la manie par des saignées répétées, par les bains et les douches, puisque les aliénés pour la plupart ne sont conduits à Bicêtre, ainsi que les aliénées à l'hospice de la Salpêtrière, qu'après avoir été traités au grand Hospice d'Humanité ou ci-devant Hôtel-Dieu. Je divise le premier tableau en six colonnes, la première indique le mois de l'entrée de l'aliéné dans l'hospice; la deuxième détermine son âge; la troisième, sa profession; la quatrième, la cause excitante; la cinquième, l'èspèce d'aliénation; la sixième rappelle s'il y a eu des rechûtes. Je me dispense de réserver une colonne pour l'époque précise de la guérison, car comme on accorde six ou huit mois de convalescence ou d'épreuve pour éviter les rechûtes, il suffit en général d'indiquer l'année.

TABLEAU GÉNÉRAL

Des Aliénés guéris durant l'an II de la République, dans l'Hospice des Aliénés de Bicêtre, par le seul régime ou l'exercice du corps.

ENTRÉE A L'HOSPICE EN	AGE DE L'ALIÉNÉ.	SA PROFESSION.	CAUSE DE SON ALIÉNATION.	ESPÈCE PARTICULIÈRE.	RECHUTES, S'IL EN SURVIENT.
Novembre 1790.	. . 45 ans.	Jardinier. . .	Amour contrarié. .	Fureur périodique avec délire. . .	Deux rechûtes à la vue de l'objet aimé.
Juillet 1792. . .	. . 22 . .	Manœuvre. .	Excès de travail. .	*Idem.*	
Novembre 1790.	. . 22 . .	Militaire. . .	Suite d'une fièvre aigue.	Démence accidentelle.	
Frimaire an 2. .	. . 21 . .	*Idem.*	*Idem.*	*Idem.*	
Pluviôse an 2. .	. . 24 . .	*Idem.*	Frayeur.	Fureur périodique avec délire. . .	Rechûte de quinze jours.
Ventôse an 1. . .	. . 30 . .	*Idem.*	Excès d'ambition. .	*Idem.*	Trois rechûtes.
Idem.	. . 24 . .	*Idem.*	*Idem.*	*Idem.*	Une rechûte à cause de la sortie prématurée.
Germinal an 1. .	. . 36 . .	Tailleur d'habits.	Perte de fortune. .	*Idem.*	
Idem.	. . 28 . .	Batelier. . . .	Jalousie.	*Idem.*	Rechûte après la sortie.
Floréal an 1. . .	. . 36 . .	Tailleur d'habits.	Chagrin.	Mélancolie.	
Messidor an 1. .	. . 44 . .	Laboureur. .	Ardeur du soleil. .	Fureur périodique avec délire. . .	Trois rechûtes avant la sortie.
Vendém^re. an 2.	. . 46 . .	Marchand. . .	Perte de fortune. .	Mélancolie.	
Idem.	. . 64 . .	Laboureur. .	Chagrins.	Fureur périodique avec délire.	
Messidor an 2. .	. . 25 . .	Tanneur. . .	*Idem.*	Convalescent après le traitement de la manie aigue.	
Thermidor an 2.	. . 46 . .	*Idem.*	*Idem.*	*Idem.*	
Idem.	. . 56 . .	Perruquier. .	Frayeurs.	*Idem.*	
Thermidor an 2.	. . 25 . .	Militaire. . .	Excès d'ambition.	*Idem.*	
Idem.	. . 22 . .	*Idem.*	Frayeur par fracas d'artillerie. . .	Fureur périodique avec délire.	

Nota. Il y avoit en outre sept autres Aliénés guéris et employés au service de l'Hospice, mais ils doivent être rapportés aux années antérieures.

X.

Induction à tirer de la considération du tableau précédent.

Que déposent les faits exposés ci-dessus sur le traitement actif de la manie par les saignées multipliées, les bains et les douches? L'induction qu'on peut en tirer est simple. Parmi le grand nombre d'aliénés qu'on tranfère à Bicêtre après avoir subi ce traitement (128), il n'en est arrivé que quatre durant l'an 2e, dans un état de convalescence qui ne s'est plus démentie; les autres pour la plupart ont éprouvé dans l'hospice des accès plus ou moins longs, plus ou moins violens, comme ceux qui s'y rendent après l'invasion de la manie, et ils ont dû leur guérison au seul régime et à l'exécution sévère des simples règles de police intérieure. Sur le nombre total de dix-huit aliénés guéris, dix-sept n'ont point éprouvé de rechûtes postérieures à leur sortie, par la sage précaution qu'on a de les soumettre à plusieurs mois d'épreuve, à moins que les parens ne les réclament impérieusement. Une seule rechûte a eu lieu après la sortie de l'hospice, et on pouvoit même s'y attendre, puisqu'il s'agissoit d'une mélancolie excitée par la jalousie. Je dois un explication sur les aliénés guéris et dont l'entrée dans l'hos-

pice date de 3, 4, 5 et jusqu'à 7 années; ce sont des convalescens qui, soit par l'appas d'un petit lucre, soit pour rendre leur rétablissement plus solide, se vouent pour un long-temps aux travaux du service intérieur. Je ne ferai point des réflexions particulières sur l'âge respectif des divers aliénés guéris et sur leurs professions, puisqu'elles s'offrent d'elles-mêmes. Mais peut-on jetter un coup-d'œil sur les causes les plus ordinaires de la manie, sans déplorer les dispositions malheureuses qui portent à cette maladie les hommes les plus passionnés et les plus sensibles; une autre vérité non moins importante qui résulte de la considération du tableau, et qui tend si directement à restreindre la prescription des médicamens, est que les manies les plus turbulentes et les plus fougueuses, lorsqu'elles sont périodiques et qu'elles correspondent aux changemens des saisons, sont en général celles qu'on guérit de la manière la plus solide et la plus permanente, par le simple régime et *sans envoyer à Antycire*.

X I.

Les manies périodiques avec délire et par une cause morale, guéries souvent par le seul régime moral ou physique.

J'aurois pu joindre à la table précédente l'indication de sept autres aliénés guéris anté-

rieurement et employés au service intérieur de l'hospice, on auroit vu par là que l'origine de l'aliénation se réduit presque toujours à des affections morales, soit frayeurs, soit chagrins domestiques, que son caractère est souvent une sorte de fureur périodique avec délire, que le traitement usité par les saignées répétées, les bains et les douches, est loin d'empêcher la marche de cette aliénation; qu'enfin dans ces cas le traitement est superflu, puisque la guérison est en général l'effet du régime moral et physique pendant les accès, et d'une vie très-active et très-occupée pendant les intervalles de calme ou durant la convalescence. Je trouve encore des résultats analogues en faisant le recensement de neuf guérisons opérées durant les six premiers mois de l'an 3e; toujours mêmes causes occasionnelles, mêmes espèces d'aliénation, mêmes moyens de parvenir le plus souvent à une guérison complette; mais dans ce nombre non plus que dans le précédent, on ne trouve ni manie continue, ni ce qu'on appelle fureur sans délire, ni manie compliquée avec l'épilepsie, ni démence, ni idiotisme (1); un coup d'œil au

(1) J'en excepte quelques cas très-rares d'un idiotisme accidentel guéris par une sorte d'accès maniaque critique, comme j'en ai donné quelque exemple (Sect. I et V.).

contraire jetté sur le nécrologe des aliénés de l'an 2e de la république, fait voir ou des maladies incidentes et étrangères à la manie, comme la phtisie, la dissenterie, le scorbut, l'obstination invincible de refuser toute nourriture, ou bien des manies avec épilepsie, un état de dépérissement à la suite d'un traitement très-actif, l'apoplexie, quelque blessure grave causée par un accident imprévu, la débilité extrême qui survient à la chûte des accès vers le déclin de l'automne. Sur vingt-sept aliénés qui ont succombé dans l'infirmerie de l'hospice de Bicêtre durant l'an 2e, cinq ont péri dans des accès d'épilepsie les plus violens, sept dans un état de langueur extrême immédiatement après leur arrivée, trois dans des attaques d'apoplexie, trois dans un état de phtisie, deux ont succombé au scorbut, deux à un état d'inanition et pour avoir refusé avec l'obstination la plus invincible toute espèce de nourriture; enfin, la dissenterie a été funeste à deux des aliénés, et deux autres ont péri par des accidens, l'un par un coup de poing reçu dans la poitrine à la suite d'une rixe, un autre par des meurtrissures et des contusions dont l'époque étoit antérieure à son arrivée. Ces différens relevés que je viens de faire avec la plus grande exactitude, montrent que parmi les cinq espèces d'alié-

nation qui règnent dans les hospices, une seule, la manie périodique avec délire, est celle qui guérit le plus fréquemment; la mélancolie très-rarement, ainsi que la manie continue, la démence, l'idiotisme, et sur-tout la manie compliquée avec l'épilepsie; c'est du moins les résultats que j'ai obtenus avec les moyens très-bornés qni me furent accordés à Bicêtre à une des époques les plus orageuses de la révolution. Mais il importe d'indiquer avec plus de développement la position de l'hospice, sa destination ancienne et l'objet fondamental que j'ai cru devoir remplir avant de tenter l'essai des remèdes, ou pour éviter une sorte d'Empirisme.

XII.

Inconvéniens de séparer le traitement primitif des aliénés, des soins à leur donner durant leur convalescence.

On remarque souvent en médecine comme dans tout autre objet, une marche à suivre simple, naturelle, conforme à la saine raison, autant utile aux progrès de la science que propre à concourir au bonheur de l'espèce humaine. On croiroit que c'est celle qu'on s'est empressé d'adopter; point du tout : c'est une voie détournée, obscure, embarassée dans la-

quelle on s'est engagé, soit par précipitation ou défaut de lumières, soit par une aveugle routine et un respect superstitieux pour un ancien usage. Cette réflexion s'applique naturellement aux hospices publics établis à Paris en faveur des aliénés. Rien n'étoit plus simple que de confier la surveillance de ces établissemens aux hommes les plus éclairés et les plus philantropes, pour y maintenir une police sévère, et pour faciliter par-là au médecin l'étude et la connoissance de l'aliénation mentale, la distinction de ses diverses espèces, la détermination soit de celles qui peuvent être guéries par une méthode expectante, soit de celles qui, par le danger et les symptômes graves qui les accompagnent, réclament les moyens de guérir les plus variés et les plus énergiques; il n'étoit pas moins nécessaire que le même médecin put suivre les effets d'un premier traitement pour pouvoir le renouveller, le varier, l'interrompre à diverses époques suivant les circonstances, et tenir des journaux exacts de la marche et des diverses formes que peut prendre l'aliénation durant tout son cours, depuis son invasion jusqu'à sa terminaison, soit par un entier rétablissement de la raison, soit par la manifestation d'un état incurable. Une opposition marquée règne au contraire entre cet ordre et celui qui est établi de temps immémorial.

immémorial. Le grand Hospice - d'Humanité ou ci-devant Hôtel-Dieu, est resté possesseur exclusif du traitement des aliénés par les bains, les douches et les saignées répétées; si la maladie n'éprouve que peu de changement ou ne paroît point céder, on envoye l'infirme indigent à Bicêtre à titre de convalescent (1) ou d'incurable, sans qu'on s'informe ultérieurement si la maladie guérit, si elle est rebelle, change de forme, ou bien si elle est devenue mortelle. Le médecin de Bicêtre, d'un autre côté, étranger à ce qui s'est passé durant le traitement primitif de l'aliéné, et d'ailleurs dépourvu des moyens propres à renouveler le traitement s'il le croit nécessaire, est borné à l'usage empyrique de quelques remédes, ou plutôt est obligé de rester souvent simple spectateur des ressources ou de l'insuffisance de la nature pour la guérison de l'aliénation mentale. Telle a été la position où je me suis trouvé à titre de médecin en chef de Bicêtre durant l'an 2e et une grande partie de l'an 3e de la république, et c'est ce qui m'a rendu si circonspect sur l'usage des médicamens : j'étois d'ailleurs alors privé de la seule boussole qui peut me diriger, je veux dire de la distinction

---

(1) On sait que les aliénées sont envoyées de même à la maison nationale des femmes, ci-devant la Salpêtrière.

de l'aliénation en diverses espèces, et d'une connoissance étendue de leurs variétés. Secondé seulement par le zèle et l'intelligence du surveillant des aliénés, mon attention principale se porta sur l'histoire de la manie périodique ou continue, sur les principes du traitement moral, sur la détermination des espèces de la maladie, et sur les lésions organiques qui pouvoient la rendre incurable. L'essai de quelques médicamens simples ou l'usage répété de ceux qui sont les plus connus, fut mis en sous-ordre, en attendant un autre temps plus heureux et un établissement bien organisé pour mettre de l'accord et de l'ensemble à toutes les branches du traitement médical. Je n'en dois pas moins donner une notion des tentatives faites par les anciens et les modernes ou de celles que j'ai faites moi-même (1), et sur-tout faire connoître l'établissement de Charenton, sur lequel une commission de l'école, dont j'étois membre, a été chargée de faire un rapport authentique.

---

(1) Avant ma nomination à la place de médecin en chef de Bicêtre, j'avois communiqué à la Société de médecine le résultat de cinq années d'observations faites sur les aliénés, et c'est de ce mémoire que j'ai tiré plusieurs faits particuliers dont je fais usage dans le présent Traité.

XIII.

Ordre général d'un tableau synoptique propre à faire connoître l'état et le mouvement d'un hospice d'aliénés.

Je puis prendre pour exemple d'un pareil tableau celui de l'hospice de Charenton, présenté à la commission chargée par l'École de Médecine, de lui faire un rapport sur cet établissement. Le traitement médical des aliénés de cet hospice est dirigé par le cit. Gastaldi, médecin très-connu, et la surveillance intérieure par le cit. Coulomnier, homme judicieux, éclairé et doué d'une franche et pure philantropie. Ce tableau, qui donne des notices sur 97 aliénés et qui renferme le mouvement de l'hospice durant l'an 7 et dix mois de l'an 8, est divisé en seize colonnes disposées dans l'ordre suivant : 1°. la lettre initiale du nom de l'aliéné ; 2°. l'époque de son entrée dans l'hospice ; 3°. son tempérament ; 4°. sa profession ; 5°. l'époque de l'invasion de la maladie ; 6°. la cause occasionnelle physique ou morale qui l'a produite, lorsqu'on peut la connoître ; 7°. l'espèce particulière d'aliénation ; 8°. les traits principaux du traitement mis en usage ; 9°. le temps d'épreuve et de convalescence pour éviter une rechûte ; 10°. l'époque

de la guérison lorsqu'elle a été opérée; 11°. le recensement des aliénés non guéris ou présumés incurables; 12°. l'époque de la mort lorsqu'elle est survenue; 13°. l'espèce particulière de mort, soit accidentelle, soit propre à la manie; 14°. la note des aliénés encore au traitement médical; 15°. les rechûtes s'il en survient après la sortie de l'hospice.

Il résulte de ce tableau que le nombre total des aliénés de l'hospice se divise naturellement en cinq espèces différentes, suivant la distinction générale que j'ai admise moi-même à Bicêtre; savoir, la mélancolie simple ou compliquée avec l'hypocondrie, la fureur maniaque sans délire ou sans incohérence d'idées, la manie avec délire, la démence, l'idiotisme. Le recensement des causes occasionnelles physiques ou morales de l'aliénation mentale, donne aussi un résultat analogue à celui que j'ai obtenu à Bicêtre, puisque, si on en excepte quelqu'une qui est le produit d'une terreur subite, d'une métastase laiteuse, de l'onanisme, de la répercussion de la gale ou d'une dartre, sur soixante-onze aliénés sur lesquels on a pu avoir des renseignemens sûrs pour la cause de leur maladie, cinq ont dû leur état à l'abus des plaisirs, cinq à une disposition héréditaire, sept à un amour contrarié, et trente-un à des chagrins domestiques. La colonne

qui indique le traitement médical fait voir avec quel art et quelle sagacité il a été varié suivant les circonstances de la force ou de la foiblesse de l'aliéné, de ses goûts, de son caractère, de la nature de la cause excitante, de l'espèce d'aliénation, de ses périodes. Le médecin Gastaldi a employé en effet dans les différens cas les évacuans, soit émétiques, soit purgatifs, la saignée, les bains, les douches, les boissons délayantes, les vésicatoires, la dissipation, quelques lectures choisies, des propos consolans, l'exercice, une occupation mécanique, un régime restaurant, les antispasmodiques.

On sait que les dispositions du local sont très-propres à seconder les effets du traitement médical et les soins éclairés et paternels de la surveillance. D'un côté une maison spacieuse et d'une distribution très-diversifiée, des logemens commodes et propres à isoler les diverses espèces d'aliénés, des endroits particuliers pour prendre les bains ou les douches, et un réservoir même d'eau froide pour ce qu'on appelle *bain de surprise*, un enclos propre à la culture de toute sorte de végétaux, des promenoirs particuliers et une terrasse très-élevée d'où l'on embrasse un horison immense; enfin, le voisinage de la Marne. Tels sont les avantages dont jouit cet hospice, et qui semblent

lui promettre une juste célébrité, en secondant les soins de ceux qui le dirigent. On peut citer encore en sa faveur le rapport de la mortalité qui, durant vingt-deux mois, a été de 14 : 97, c'est-a-dire à peu près 1 : 7; le nombre de guérisons opérées a été 33, c'est-à-dire à peu près le tiers du nombre total qui est 97, ce qui (1) est un résultat analogue à celui de l'hôpital de Bethléem de Londres.

X I V.

Dans quelles bornes doit être circonscrit l'usage de la saignée.

La saignée peut être quelquefois prodiguée avec si peu de discernement, qu'on puisse presque mettre en doute lequel des deux est le plus insensé, celui sur lequel on la pratique ou celui qui l'ordonne. C'est une idée que fait naître naturellement le spectacle d'un aliéné qui souvent, après un traitement très-actif, est réduit à un état extrême de débilité et d'idio-

---

(1) Haslam, en rendant compte des aliénés qu'on a traités dans l'hôpital de Bethléem pendant l'espace de dix ans, remarque que leur nombre total a été de 1664, que sur ce nombre 574 ont été guéris, et que par-conséquent 1090 ont été renvoyés encore dans un état d'aliénation ou présumés incurables. (*Observations on insanity* 1798).

tisme. Je suis cependant loin de proscrire la saignée ; je ne m'élève que contre son abus. Un jeune suisse dont parle Vanswieten, fait un voyage en mer par un temps très-chaud, et il boit ensuite avec excès un vin généreux. Peut-on être étonné que sa guérison ait été très-prompte par des saignées répétées. Qu'une hémorragie ordinaire ou devenue habituelle soit supprimée, et qu'il se déclare immédiatement après un état maniaque, on ne peut douter qu'une évacuation sanguine, soit générale, soit locale, par les sangsues ou les (1) ventouses scarifiées, n'ait des avantages très-marqués. Les approches d'un accès de manie se distinguent quelquefois par une rougeur extrême du visage, des yeux saillans et hagards, une loquacité exubérante : l'expérience a fait voir dans les hospices qu'une forte saignée prévient quelquefois le retour de l'accès. Puis-je alors priver les infirmes d'un moyen aussi salutaire ? D'un autre côté, ne dois-je point m'en abstenir durant le cours d'un accès périodique, puisqu'il est prouvé que la seule méthode d'expectation peut souvent suffire (Sect. I) pour produire une guérison

---

(1) L'auteur anglais que j'ai déjà cité, préfère à la saignée l'application de six à huit ventouses scarifiées, sur la partie chevelue de la tête, après l'avoir rasée.

très-solide, tandis que la saignée peut faire dégénérer la manie en démence ou en idiotisme, et que rien ne fixe les limites où je dois m'arrêter pour qu'elle ne soit point nuisible. La mélancolie, soit simple, soit compliquée avec l'hypocondrie, peut encore moins soutenir une semblable évacuation, puisque l'abattement forme son caractère, et que les toniques sont seuls utiles. S'il est permis de se livrer à de nouvelles tentatives sur la saignée considérée sans aucune prévention, c'est à l'égard des accès de manie périodique régulière, de la manie continue et invétérée, ou bien de l'épilepsie compliquée avec la manie, espèces d'aliénation très-rebelles, accompagnées le plus souvent de symptômes les plus graves, ou plutôt le plus ordinairement mortelles. Je dois faire remarquer aussi que sur quatorze aliénés qui sont morts à Charenton, dix ont succombé à des attaques d'apoplexie. La disposition d'un aliéné à une semblable maladie, ne doit-elle point être surveillée, et n'est-ce point sur-tout la saignée du pied qui peut prévenir cette terminaison funeste?

X V.

Circonstances propres à déterminer l'usage et les effets des évacuans.

C'étoit un point de doctrine très-important parmi les anciens que l'usage de l'ellébore contre la vésanie, le choix, la préparation, l'administration de ce végétal, les remèdes préliminaires et les précautions propres à seconder son action et à faire éviter ses effets pernicieux; car l'expérience avoit prouvé que ce drastique produisoit quelquefois des superpurgations violentes, des vomissemens opiniâtres, des convulsions, des inflammations des intestins et la mort même. Je renvoie pour la connoissance de ces détails aux articles *Ællébore, Elléborisme,* que j'ai fait insérer dans l'Encyclopédie méthodique par ordre de matières. La désuétude dans laquelle est tombé ce remède, doit exciter sans doute peu de regrets, soit qu'on considère que son administration se réduisoit à un aveugle empirisme, soit qu'elle étoit dépourvue de tout fondement solide, c'est-à-dire de la connoissance historique des symptômes et des diverses espèces de l'aliénation mentale. La médecine maintenant éclairée par les progrès de la chimie et de la botanique, est bien plus heureuse dans

le choix des purgatifs et des émétiques, puisqu'elle en possède de très-simples, que leur action peut être déterminée avec précision, sans être suivie d'aucun danger. J'ai fait remarquer, en parlant des accès de la manie périodique (Sect. I), qu'ils sont pour la plupart précédés d'une sorte de constipation et d'une sensibilité extrême du conduit intestinal, ensorte que si on donne à temps une boisson abondante d'une décoction de chicorée avec quelque sel purgatif, on ramène la liberté du ventre et on fait disparoître tous les avant-coureurs d'une explosion prochaine de l'accès. C'étoit une vérité si connue dans l'hospice de Bicêtre, et fondée sur un si grand nombre de faits, qu'un aliéné attaqué de ces affections intestinales, étoit à peine conduit à l'infirmerie, que je le soumettois à l'usage de cette boisson laxative, et que le plus souvent l'accès prochain étoit prévenu, sur-tout lorsque la manie étoit sujette à des périodes irréguliers et correspondans aux variations des saisons. J'ai aussi très-souvent remarqué qu'une diarrhée spontanée qui survenoit dans le cours ou le déclin d'un accès de manie, avoit tous les caractères d'une évacuation critique, et pouvoit faire présager une guérison prochaine en dirigeant ensuite l'aliéné avec prudence, et sur ce point mes observations sont conformes à celles qu'on a

faites en Angleterre (1); mais elles diffèrent de ces dernières sous un autre point de vue, c'est-à-dire relativement au degré d'irritabilité du conduit intestinal, et à l'administration des cathartiques, qui doivent être pris à petites doses en Angleterre et à fortes doses en France pour produire des effets marqués, ce qui peut tenir à la différence des causes occasionnelles de l'aliénation mentale, le plus souvent due parmi les Anglois à une vie intempérante et à des excès de boisson en vin

---

(1) La diarrhée, dit Haslam, guérit très-souvent l'aliénation. Fériar (*Medical histories*, etc.), rapporte aussi l'exemple d'une aliénation guérie en grande partie par une boisson émétisée qui a agi pendant quelques jours à titre de purgatif. Une femme robuste âgée de 25 ans, maniaque depuis peu d'années, étoit tombée dans un état de fureur; elle prit du tartre émétique (*tartrite anti-monié de potasse*) à petites doses, et pour entretenir seulement un état constant de nausées; on appliqua aussi un vésicatoire sur la tête, ce qui, continué pendant sept à huit jours, fut suivi d'un soulagement marqué. Mais le rétablissement paroissoit encore éloigné; alors l'émétique fut donné dans du petit lait pendant quinze jours, et on favorisa la liberté du ventre à l'aide d'un peu de magnésie; on ajouta dans la suite à ce traitement une préparation d'opium donnée le soir à l'heure du coucher, et on finit par uu purgatif drastique; le rétablissement s'opéra par degrés; et après un mois d'épreuve, elle fut renvoyée guérie de l'hôpital de Manchester, quatre mois après son admission.

ou autres liqueurs alkoolisées, au lieu qu'en France elle est produite presque toujours par des affections morales. J'avoue n'avoir pu obtenir encore que des résultats très-incomplets par l'usage des évacuans sur ces mélancoliques au teint luride, et qui semblent porter tous les caractères de ce que les anciens ont appelé *atrabile*. Ces aliénés sont en général si soupçonneux et si intraitables, que je n'ai jamais pu en assujétir aucun, même dans l'infirmerie, à un traitement suivi et méthodique; que d'essais encore à faire sur l'emploi des évacuans pour la guérison des aliénations les plus rebelles, telles que la manie continue ou la manie compliquée avec l'épilepsie.

XVI.

Résultat des expériences tentées sur l'usage des anti-spasmodiques.

La marche qu'a suivie Laugther, médecin d'un hospice d'aliénés de Vienne en Autriche, mérite d'être connue, par les essais qu'il a faits de certains remèdes, et par une différence fondamentale avec celle qui m'est propre. Il semble ne compter pour rien les règles de police intérieure des hospices, l'étude historique des symptômes de l'aliénation, la division de celle-ci en espèces distinctes, la

distribution des aliénés en départemens isolés, les recherches d'anatomie pathologique; il n'admet que la distinction générale du délire maniaque et mélancolique, sans mettre même de différence dans le traitement; et jettant un coup-d'œil rapide sur les moyens généraux employés contre cette maladie, il passe très-succinctement en revue l'usage des émétiques, des boissons délayantes et acidulées, des saignées, des vésicatoires, et enfin celui des narcotiques ou préparations d'opium qu'il donnoit le soir pour faire éviter l'insomnie. Si la maladie, ajoute-t-il, résiste, il faut passer promptement à un traitement plus efficace, de crainte qu'elle ne devienne chronique. C'est dans cette vue qu'il a tenté l'usage des anti-spasmodiques. Le musk a été d'abord mis à l'épreuve sur six maniaques (il ne dit rien sur le caractère de la manie), et il a été administré depuis 15 grains (7 décigr.) jusqu'à 1 scrupule (13 décigr.), sous forme de bol, avec le syrop de kermès; on secondoit ensuite la sueur par d'autres moyens subsidiaires; continuation de ce remède pendant trois mois, sans obtenir cependant d'autre résultat que celui d'imprégner tout l'hospice d'une odeur très-forte et très-désagréable. L'usage de cet anti-spasmodique a été ensuite remplacé par celui du camphre, dont l'effi-

cacité, suivant Laugther, tenoit à sa combinaison avec l'acide du vinaigre sous forme de mixture. Il a été conduit dès-lors à essayer l'usage du vinaigre distillé qu'il a fait prendre l'après-dîné, à la dose d'une once et demie chaque jour par cuillerées, à un quart-d'heure d'intervalle : neuf aliénés ont été guéris dans l'espace d'un, de deux, ou tout au plus de trois mois. Mais on voit combien ces essais sont incomplets, et contribuent peu aux progrès de la médecine, par le défaut de détermination du caractère spécifique de la maladie.

Une opposition apparente dans les résultats de l'expérience sur la vertu du camphre, rend sensible la nécessité de ne point se borner aux caractères génériques des maladies, et de remonter toujours à ceux de l'espèce. Kenneir rapporte dans les *Transactions Philosophiques* (1), quatre exemples de guérison de la manie, opérées par l'administration du camphre. Fériar, autre médecin anglois, dit l'avoir employé à toute sorte de doses contre cette maladie, sans en obtenir du succès. Laugther, médecin de Vienne, est aussi du même avis, d'après sa propre expérience. Qu'indique une pareille dissemblance

---

(1) *Abrégé des Transact. Philosoph. Med. et Chirurg.* Paris 1791.

d'opinions, sinon que les uns ont employé le camphre contre certaines espèces de manie, et d'autres, contre des espèces différentes; ce qui montre seulement l'importance de recommencer ces épreuves, d'après les distinctions spécifiques de l'aliénation mentale. Ce n'est qu'en suivant cette marche qu'on pourra déterminer également avec plus de précision l'efficacité de l'opium pour la guérison de la manie, on sait que Tralles nous laisse dans l'incertitude, et Feriar prétend qu'elle n'est nullement fondée, d'après (1) des essais répétés de cette gomme-résine à différentes doses. J'ai été témoin d'un cas bien propre à assurer son triomphe, s'il en avoit été susceptible. Un

---

(1) J'approuve cependant beaucoup l'association du quinquina avec l'opium, proposé par Fériar, contre la mélancolie avec une sorte d'atonie et un abbattement extrême, ainsi que dans l'idiotisme accidentel qui succède au traitement trop actif de la manie. Il parle d'un jeune homme de 16 ans qui avoit une sorte de délire taciturne, avec les traits altérés, la peau jaune et un pouls foible et languissant. Fériar lui prescrivit deux gros d'électuaire de quinquina avec deux grains d'opium à prendre matin et soir; le changement fut peut sensible pendant quelques jours, mais dans la quinzaine suivante les progrès vers le rétablissement furent très-marqués et la guérison fut complette. Un reste de maladie manifesté par l'enflure des jambes céda à des frictions avec la farine de moutarde.

maniaque qui éprouvoit des attaques les plus violentes d'épilepsie, en fut soudainement frappé à des distances très-rapprochées; et on sait par l'expérience que c'est un des signes les plus infaillibles d'une mort prochaine. Je profitai des intervalles des accès pour faire prendre avec quelque aliment d'abord 2, puis 4 décigrammes d'opium; mais je n'apperçus aucune diminution dans l'intensité des symptômes des accès suivans, et le malade succomba le cinquième jour dans les convulsions les plus effrayantes. A l'ouverture du crâne on trouva près de deux onces d'une sérosité rougeâtre dans les fosses moyennes, On doit voir, d'après cet essai, ainsi que d'après d'autres analogues, combien j'ai dû me dégoûter d'un semblable empyrisme.

XVII.

Quels sont les effets des bains froids ou chauds, et sur-tout du bain de surprise, dans l'aliénation.

Un jeune homme de vingt-deux ans, d'une constitution robuste, éprouve des revers par des événemens de la révolution : il s'exagère les maux de l'avenir, tombe dans une tristesse profonde, perd le sommeil, et est saisi tout-à-coup d'une fureur maniaque des plus

violentes.

violentes. On le soumet au traitement de la manie aigue dans une ville de son département, et on prodigue sur-tout les bains froids dans lesquels on avoit coutume de le plonger brusquement en lui liant les membres. Son délire étoit de se croire général Autrichien ; il prenoit sans cesse le ton du commandement, et sa fureur redoubloit au moment du bain, parce qu'il n'y voyoit qu'un oubli coupable des égards dus à son rang et à ses dignités. Un pareil traitement ne faisoit qu'empirer son état ; et ses parens se déterminèrent à l'envoyer à Paris dans une pension, pour le confier à mes soins : il parut très-emporté et très-violent lors de ma première visite, et je sentis la nécessité de me prêter à son illusion pour gagner sa confiance. Toujours témoignages de déférence et de respect ; toujours apparences d'être disposé à recevoir plutôt des ordres de lui, qu'à de lui en donner. Je ne parlai plus de bains ; il fut traité avec douceur, et réduit à l'usage des délayans, avec la liberté de se promener à toute heure dans un jardin agréable. Ces objets de diversion, l'exercice du corps, et quelque entretien familier que j'avois avec lui de distance en distance, ramenèrent peu à peu le calme ; et vers la fin du mois il ne me marqua plus ni hauteur, ni défiance. Le rétablissement de la raison s'opéra lentement ; au bout

de trois mois, je n'apperçus plus de trace de son ancien délire : mais vers l'automne et le printemps suivant, aux premières approches d'une sorte d'excitation nerveuse, manifestée par un regard plus animé, un peu plus de loquacité et de pétulance, je lui fis prendre pendant une quinzaine de jours du petit-lait rendu purgatif par intervalles, et puis quelques bains tièdes à titre de propreté, pour ne point réveiller son ancienne répugnance. L'explosion des accès fut ainsi prévenue, et le séjour dans le même pensionnat encore prolongé pendant une année, comme moyen d'épreuve. A sa sortie, il s'est rendu dans une campagne où il se partage depuis deux ans entre l'étude du cabinet et les soins de la culture, sans avoir manifesté le moindre signe de son primitif délire.

L'usage du bain froid, dit un auteur anglois déjà cité, a été presque toujours combiné avec d'autres remèdes ; et il est difficile de déterminer jusqu'à quel point, pris exclusivement, il peut être utile contre la manie. Son usage isolé de tout autre traitement a été trop peu répété pour qu'on puisse encore en tirer des inductions concluantes. « Je puis cependant assu-
» rer, ajoute le même auteur, que dans plu-
» sieurs cas, le bain froid a produit en peu
» d'heures des affections paralytiques, sur-

» tout lorsque l'aliéné se trouvoit dans un état » de fureur et d'une constitution pléthorique ». Fériar paroît moins incertain, et il se décide en faveur des bains froids pour les cas de mélancolie, et en faveur des bains chauds pour la manie, sans porter d'autre exemple que celui d'un maniaque réduit à un état très-équivoque par l'usage de ces derniers bains, puis traité tour-à-tour par des toniques, l'usage modéré de l'opium et du camphre, des purgatifs, et enfin promptement guéri par l'électricité. N'est-ce point prolonger plutôt l'incertitude et le doute, que les dissiper, lorsqu'on s'étaye sur des fondemens si peu solides? L'expérience est encore loin d'avoir fixé avec précision le véritable usage des bains contre l'aliénation, faute d'avoir dirigé les tentatives qu'on a faites d'après la distinction des espèces. Une femme, en dernier lieu, étoit réduite à un état de fureur maniaque très-violent : on a fait prendre vingt-cinq bains tièdes de suite; la débilité a succédé, et une sorte de démence a remplacé la manie. Une chose bien moins douteuse, d'après les faits que j'ai vus, est que les bains tièdes sont heureusement mis en usage pour prévenir l'explosion des accès.

Le bain de surprise, a-t-on dit, convient dans la manie, lorsqu'elle résiste aux bains tièdes, à la douche, et aux autres remèdes,

puisqu'il ajoute aux effets de l'impression brusque de l'eau froide, les avantages d'un saisissement, ou plutôt d'un bouleversement général, propre à changer la chaîne vicieuse des idées d'un maniaque. On connoît les idées lumineuses que le fougueux Vanhelmont a lancées dans ses écrits sur les effets durables d'une immersion brusque et soutenue quelques minutes pour guérir les aliénés : mais on sent avec quelle circonspection et quelle réserve doit être exécutée une semblable méthode, qu'on ne peut se permettre que dans les cas les plus graves et les plus extrêmes, comme dans les accès violens d'une manie périodique régulière, dans les cas d'une manie continue invétérée, ou de l'épilepsie compliquée avec la manie, espèces d'aliénations presque toujours incurables et souvent mortelles par elles-mêmes.

XVIII.

Terminaison de l'aliénation par des éruptions spontanées

Il y a un grand accord sur la manière d'envisager la médecine parmi les bons esprits, et cette conformité, comme on l'imagine, ne consiste point à multiplier les formules des médicamens, mais à combiner habilement

les ressources du régime moral et physique, pour produire sur-tout dans les maladies chroniques un changement lent et durable, ou pour provoquer la nature à quelqu'un de ses efforts conservateurs qui lui sont propres et qui aboutissent à une guérison inattendue; les médedecins anciens et modernes ont reconnu que l'aliénation se termine quelquefois par des varices, un écoulement hémorroïdal, la dysenterie, une hémorragie spontanée, une fièvre intermittente. Mais ces terminaisons favorables, soit lentes et graduées, soit par une sorte d'explosion soudaine et inattendue, sont loin d'être le fruit d'une vie sédentaire et apathique, d'un morne et silencieux abbattement; elles résultent d'une méthode sagement adaptée au caractère et à la constitution de l'infirme, à l'espèce particulière de l'aliénation et à son période plus ou moins avancé; de-là l'influence puissante de l'exercice du corps, de (1) la musique, de la lecture,

(1) Je puis en rapporter un exemple pris des écrits de Valleriola (*Observ. med. lib. IV*), et digne d'être cité, par l'esprit de sagacité qui y règne, en élaguant toutefois les formules des médicamens dont il est hérissé.

Un jeune homme perd la raison à la suite d'un amour violent et contrarié, et ses parens au désespoir conjurent le médecin d'employer tout ce que la prudence et le savoir

d'un changement de séjour, des voyages; presque tous les faits rapportés dans ce Traité attestent que les aliénations produites par une cause morale cèdent le plus souvent aux ef-

---

peuvent offrir de ressources; l'éloignement du jeune aliéné des lieux propres à lui rappeler l'objet aimé, est d'abord jugé nécessaire; on le transfère dans une maison de campagne agréable et d'un aspect riant; rien ne manque à ce séjour de délices, jardins élégans, parc immense, belles prairies, bassins, courans d'eau pure; l'air est embaumé du parfum des roses, des mirthes, des fleurs du citronier et d'autres plantes aromatiques, ce qui rendoit la promenade très-diversifiée; la société ordinaire du malade est nombreuse et composée de parens ou d'amis choisis; ce n'est qu'un enchaînement presque continuel de jeux, d'amusemens, de concerts de musique; le délire érotique paroît céder un peu à tant d'objets de diversion, mais d'anciens souvenirs replongeoient par intervalles le malheureux jeune homme dans ses premiers égaremens; on croit devoir l'éloigner encore davantage de son premier séjour, et il est transféré dans un bourg agréable, où l'on s'empresse de venir seconder les bons offices du médecin; mais le malade étoit alors miné par une fièvre lente et une sorte de consomption hectique : on eut alors recours aux calmans et à un régime restaurant et tonique; on y joignoit souvent des pédiluves, des lotions d'eau tiède, des douches sur la tête; certains jours, des concerts de musique pendant qu'il étoit dans le bain, ou bien des lectures et des entretiens agréables. Les accès de délire diminuent par degrés; les forces et l'embonpoint se rétablissent, et la raison finit par reprendre son empire.

forts salutaires de la nature quand elle n'est point contrariée : deux exemples feront voir quelles sont ses ressources même lorsque la cause de l'aliénation est matérielle ou physique.

Un jeune homme attaché à la vénerie sous l'ancien gouvernement, est chargé de faire des frictions à des chiens galeux avec de l'onguent mercuriel ; il contracte par-là une sorte de gale, dont les boutons sont très-petits, se frotte lui-même avec l'onguent citrin ou sulfuré, et paroît guéri de cette affection cutanée ; mais il manifeste bientôt après des signes d'une aliénation complette : tantôt il fait des actes d'extravagance, et se livre à une loquacité exubérante et décousue, sans aucune cohérence dans les idées, tantôt il reste plongé dans une taciturnité sombre. Le traitement ordinaire du ci-devant Hôtel-Dieu, quoique continué deux mois, échoue et ne produit aucun changement ; il fut transporté dans une pension du Faubourg Antoine durant l'hiver de 1788, ou j'eus occasion de l'observer ; on eut d'abord recours aux moyens ordinaires, aux boissons relâchantes et purgatives avec quelques calmans le soir, et il fut plus tranquille ; au printemps il fit un usage longtemps continué des sucs dépurés des plantes et des bains tièdes, et ce fut après cette époque qu'une

affection inflammatoire erratique se porta dans différentes parties de la peau. On remarquoit quelquefois une tumeur rouge à la partie moyenne du tibia; on appliquoit des topiques émolliens, mais cette tumeur, au lieu d'abscéder, finissoit dans quatre ou cinq jours par disparoître; il se manifestoit successivement aux bras, aux cuisses, aux jambes, de grosses pustules qui se desséchoient après un léger suintement. La poitrine étoit aussi successivement affectée, avec oppression, difficulté de respirer et des apparences d'une sorte d'asthme, ce qui sembloit dégager la tête, puisqu'alors on remarquoit des intervalles de calme; huit mois se passèrent dans ces alternatives sans un changement durable et bien marqué dans l'exercice des fonctions intellectuelles. Il étoit un jour à prendre un bain tiède, lorsqu'on apperçut un gonflement dans la parotide droite; le lendemain la tumeur étoit très-dure et très-rouge; application des émolliens, signes de fluctuation au septième jour et issue, par la lancette, d'une matière purulente, suppuration abondante pendant une vingtaine de jours, et formation de la cicatrice. La marche de la nature n'a point été ici équivoque, puisque la terminaison de l'abcès a été l'époque de l'entier rétablissement de la raison, que le malade est sorti du pensionnat parfaitement sain d'en-

tendement, et que je l'ai vu quatre années après sans que sa guérison se fut démentie.

J'ai aussi été témoin d'un exemple de la terminaison de la mélancolie par une jaunisse. Un jouaillier éprouve un accès de manie sans aucune cause connue, et est transporté dans une pension du Faubourg Antoine ou j'étois souvent appelé (c'étoit en 1786); il étoit dans une sorte de délire doux et tranquille, se promenoit presque toujours dans le jardin ou dans sa chambre, en parlant à voix basse et avec un léger sourire; il répondoit avec justesse aux questions qui lui étoit proposées, mangeoit à l'ordinaire et étoit très-tranquille durant la nuit; des accès d'une mélancolie profonde se manifestoient durant le printemps et l'automne; alors pendant un mois et demi ou deux mois taciturnité sombre, refus de répondre quand on l'interrogeoit, traits du visage altérés et sorte de couleur luride; à chacune des deux saisons, usage de boissons purgatives, des bains froids avec des douches, et enfin des sucs dépurés des plantes. Ces remèdes ne paroissoient produire qu'un soulagement passager, ils furent continués cinq années sans un progrès sensible et durable pour l'état moral; un ictère se déclare tout à coup vers le milieu d'octobre année 1791, sans aucune cause connue et

comme par un effort salutaire de la nature ; on se borna à l'usage des boissons délayantes ou acidulées avec le suc de citron, et l'ictère se dissipa par degrès après deux mois de durée ; c'est depuis cette époque que la raison s'est rétablie sans aucune rechûte.

XIX.

Difficulté et importance de décider, dans certains cas, si l'aliénation peut être guérie.

La possibilité de guérir l'aliénation mentale dans un cas déterminé, est une des questions dont la solution peut tenir autant à de grands intérêts, qu'être difficile et compliquée. L'expérience a sans doute fait voir, soit en Angleterre, soit en France, qu'il est très-rare de voir se terminer autrement que par la mort la mélancolie religieuse, la manie compliquée avec l'épilepsie, l'idiotisme, la manie périodique régulière. Mais la prudence permet-elle de prononcer sur leur incurabilité absolue? Dans les cas même d'une manie périodique irrégulière, qui offre tant de chances favorables à la guérison (39), que de circonstances qui la font échouer ? C'est cependant au tribunal des

Médecins qu'on en appelle, et il s'agit souvent d'une interdiction juridique à faire prononcer, d'une dissolution de l'union conjugale, d'un patrimoine ou d'une fortune considérable (1) à faire passer dans d'autres mains,

(1) Un cultivateur privé par la réquisition d'un de ses fils qu'il chérissoit le plus, tombe dans un chagrin profond, perd le sommeil et manifeste bientôt tous les égaremens de la raison. Un autre fils qui lui reste, l'enferme dans une chambre, s'empare de ses biens, le traite avec la dernière dureté, et porte ainsi la fureur de son malheureux père au dernier degré de violence. L'ordre de le transférer à Bicêtre est obtenu et exécuté, et ses accès de manie continuent d'être très-violens durant la saison des chaleurs; mais le calme succède vers le déclin de l'automne et se maintient pendant l'hiver; au printemps quelques boissons laxatives données dès les premiers indices d'une excitation nerveuse, préviennent l'accès suivant, et dès-lors je juge vers l'automne qu'il peut être rendu à sa famille. Une lettre que j'écris à son fils reste sans réponse; je n'eus pas plus de succès auprès de la municipalité du lieu à laquelle j'avois eu soin d'écrire deux fois par la poste. Une personne qui s'intéressoit vivement au sort de l'infortuné cultivateur, se chargea d'une troisième lettre, où je déclarois la guérison de ce dernier et l'urgence de le faire rentrer dans la possession de ses biens, ce qui fut aussitôt exécuté, malgré l'influence que le fils exerçoit sur les Officiers Municipaux. Ce fut avec attendrissement que je vis l'année suivante ce bon cultivateur venir avec une corbeille de fruits cueillis dans son enclôs, me témoigner sa gratitude.

quelquefois d'une couronne. Que de connoissances étendues, que de discernement pour saisir le vrai caractère de l'aliénation, et prononcer sur l'avenir? Quelle moralité à toute épreuve est nécessaire pour ne point obéir à une impulsion étrangère? Je vais donner quelques exemples ou la décision étoit plus simple et plus facile.

Un jardinier, marié depuis quelques années, commença à éprouver les tourmens de la jalousie, soupçonnant sa femme d'entretenir un commerce illicite avec un prêtre. Il chercha à faire diversion à son chagrin par des excès de boisson, tomba dans un état maniaque des plus violens, et fut conduit à Bicêtre après le traitement usité au ci-devant Hôtel-Dieu; il éprouva encore des accès de plusieurs mois, mais dans ses intervalles de calme, il jouissoit pleinement de sa raison, et on lui fit partager les fonctions du service intérieur. L'habitude de se livrer à la boisson lui devint alors plus facile, et dans tous ses excès il sentoit renaître toutes les fureurs et les ombrages de sa jalousie primitive. Le divorce étoit demandé par sa femme, et il me fallut prononcer s'il restoit encore quelque espoir de guérison; l'occasion prochaine de nouveaux accès qu'auroit eu l'aliéné dans sa propre maison, son penchant à contracter l'ivresse, et les actes de

fureur et de violence dont il étoit alors capable, ne me permirentpas de balancer, et je fus d'avis que sa réclusion devoit être continuée, pour ne point compromettre la sureté de sa famille.

Un ancien marchand que de fausses combinaisons avoient jetté dans l'infortune, avoit fini par devenir aliéné, mais il ne déliroit que sur un point, celui de *s'enrichir par le commerce des billards*, et la moindre opposition à cette idée le rendoit furieux. Le libre exercice de la raison qu'il manifestoit sur tout autre objet, et qui ne suffisoit pas pour obtenir de ma part une attestation favorable, donnoit sans cesse lieu à des réclamations, à des pétitions aux Corps administratifs, à des placets aux Ministres, sous prétexte qu'il étoit victime de sa femme, contre laquelle il se répandoit sans cesse en imprécations et en menaces. Des entretiens souvent répétés me firent connoître son délire particulier, ses dispositions haineuses et violentes, et l'histoire en fut communiquée aux autorités constituées, avec les motifs de mes craintes, ce qui fit cesser toutes les suites d'une intrigue d'hospice. Une sorte de démence senile commençoit à se joindre à son égarement primitif, puisque cet aliéné avoit plus de 70 ans, et je fis sentir dans mon rapport la nécessité d'une réclusion indéfinie.

X X.

Exemple mémorable d'une discussion établie sur la possibilité de la guérison d'un aliéné.

C'est toujours une grande affaire que de déterminer si un chef de famille, si le possesseur d'une grande fortune doit être déclaré aliéné et si son état est incurable; mais une pareille cause traitée juridiquement, devient d'un bien autre intérêt s'il s'agit d'un souverain, puisque la solution de cette question peut entraîner un changement dans le gouvernement, et qu'elle peut influer sur le malheur ou la prospérité d'une nation entière. Telle fut la circonstance où se trouva l'Angleterre en 1789; d'un côté les craintes du ministère et de ceux qui tenoient au gouverment actuel, de l'autre les intrigues et l'ambition de ceux qui aspiroient à un conseil de régence, sembloient mettre en agitation tous les esprits et donnèrent lieu dans le Parlement Britannique aux discussions les plus graves. On fait choix d'un petit nombre de médecins éclairés pour diriger le traitement du Roi, ou plutôt pour agir d'une manière secondaire avec le docteur Willis, chargé spécialement de toutes les parties du régime moral et phy-

sique, ainsi que de la prescription des remèdes; de-là un nouveau surcroit de jalousie et d'intrigue de la part des médecins les plus accrédités contre ce qu'on a coutume d'appeler avec dédain un empyrique. On avoit déjà fait un rapport juridique depuis quinze jours, et le Parlement en sollicitoit un nouveau pour juger si les symptômes éprouvoient une diminution progressive; un comité formé dans son sein est chargé de recueillir séparément les avis des médecins, et d'en tirer un résultat propre à éclairer l'opinion publique; c'est un morceau (1) très-curieux et très-digne de figurer dans l'histoire Philosophique de la Médecine que ce rapport, où respirent à la fois une réserve artificieuse, un dessein prémédité de se contrarier, et des préventions le plus adroitement suggérées. Le premier qu'on questionne, M. Pepys, déclare d'abord que l'état de sa majesté ne lui permet ni de paroître au Parlement, ni de se livrer aux affaires, qu'on ne pouvoit former aucune conjecture probable sur la durée de sa maladie, qu'on appercevoit seulement plus de calme dans son esprit qu'à

---

(1) *Report from the committee appointed to examine the Physicians who have attended his majesty during his illness, touching the present state of his majesty's health.* Lond. 1789.

une époque antérieure, qu'on pouvoit maintenant parler avec plus d'assurance sur son prochain rétablissement. — Willis prend un ton plus décidé, et il assure que si tout autre de ses malades étoient dans les mêmes dispositions, il ne formeroit aucun doute sur sa prochaine guérison ; il ajoute néanmoins qu'il ne peut en fixer l'époque ; sa majesté, suivant lui, ne pouvoit, quinze jours avant, lire une seule ligne d'un livre quelconque, au lieu qu'elle étoit maintenant en état d'en lire plusieurs pages et de faire même de très-bonnes remarques sur les objets de ses lectures ; il déclare que s'il a refusé une ou deux fois de signer le bulletin du jour, c'est qu'il y remarquoit quelque réticence concertée, en donnant à entendre l'*influence d'un grand personnage.* — Le docteur Waren se présente ensuite, et déclare nettement qu'il ne voit aucun signe de convalescence, ni aucune rémission dans les symptômes ; qu'on n'avoit remarqué depuis quelques jours qu'un intervalle lucide de quelques heures, mais que cet espoir avoit été loin de se soutenir ; qu'en un mot, rien ne tendoit à réaliser les assurances qu'on avoient données au prince de Galles. Le docteur Waren fait d'ailleurs des réclamationscontre les lettres et les rapports du docteur Willis, comme peu conformes à la vérité. Il s'agit ensuite

ensuite de diverses chicanes sur les formes et les expressions des bulletins; l'un d'eux étoit conçu en ces termes : *Sa majesté a passé* (1) *le jour précédent avec tranquillité ; elle a eu une bonne nuit, et elle est calme ce matin.* Le docteur Willis s'étoit élevé contre ce rapport, comme insuffisant et n'indiquant nullement une diminution des symptômes et l'espoir d'une guérison prochaine. Autre grave sujet de dissension ; un certain bulletin finissoit par cette phrase : *Is this morning as he was yesterday ;* un des médecins réclame et veut qu'on substitue *continues to mend,* comme plus expressif ; un troisième opine pour une autre variante : *Is this morning in a comfortable way ;* cependant on proteste de part et d'autre de ne recevoir aucune sorte d'influence. — Le docteur Baker est interpellé à son tour, et il déclare n'appercevoir aucun signe de convalescence ; il est d'avis qu'à une époque pareille de l'âge on ne guérit point de cette maladie ; sa majesté lui paroît toujours dans le même état, et il se récrie qu'on indique comme une bonne nuit celle où le sommeil a

---

(1) *His majesty passed yesterday quietly, has had a very good night, and is calm this morning.*

été de trois ou quatre heures. — Le docteur Reynolds semble vouloir ménager tous les partis; il dit que sa majesté est plus calme et plus docile, qu'elle est dans un meilleur état de santé générale, qu'il la trouve dans des circonstances favorables et propres à la conduire à un *amandement,* mais qu'il ne voyoit encore aucun changement dans la maladie principale. Il étoit naturel que dans cette vacillation d'opinions le gouvernement se décidât pour celle qui lui étoit la plus favorable, et que le succès du docteur Willis parvint à justifier. Science vaine et conjecturale, se seroit écrié Montaigne, que celle qui fait naître des avis si opposés; foiblesse, dirai-je, condescendance versatile de tout homme en place qui, entraîné dans le tourbillon de l'intrigue, perd ce ton de franchise et cette vigueur de caractère qui s'allient si bien avec les talens et les lumières.

X X I.

Mesures de prudence à prendre pour le renvoi des aliénés convalescens.

Un médecin d'hôpital n'a pas, comme le médecin de cour, l'avantage d'habiter des palais, ou de s'élever à la source des faveurs, non plus que celui de faire envier ses dignités

et ses richesses, mais a-t-il aussi ses dégoûts à dévorer, des intrigues et des trames sourdes à prévenir, la nécessité de s'asservir à des caprices et de suivre presque toujours une impulsion étrangère? Est-il éclairé et passionné pour faire le bien? il exerce, dans sa sphère, le plus irrésistible ascendant ; rien ne le force à déguiser sa pensée puisqu'elle est toujours dirigée vers un but louable, celui de quelques maux à adoucir, de quelques larmes à sécher; et que sont tous les autres plaisirs au prix de ces jouissances? Faut-il prononcer sur l'état d'un aliéné convalescent, il n'a pas besoin de passer par tous les détours artificieux et l'entortillage des bulletins; s'il juge qu'il doit être rendu à la société, il le déclare nettement après l'examen le plus scrupuleux, et il indique les précautions à prendre pour ne point compromettre la sûreté publique.

Une sensibilité extrême et par conséquent une disposition prochaine aux rechûtes, caractérise en général les aliénés en convalescence, à moins que celle-ci ne soit bien confirmée ; une vive frayeur, un emportement de colère, un chagrin profond, la saison des chaleurs, quelqu'excès d'intempérance ou

même le passage brusque d'un état de détention et de contrainte à une liberté indépendante, peuvent produire en eux une commotion dont on ne seroit point susceptible dans d'autres circonstances, et renouveller des accès de manie, lorsque l'habitude n'en a point été long-temps suspendue; c'est ainsi que des aliénés convalescens réclamés trop-tôt par leur famille, retombent de nouveau et sont ramenés à plusieurs reprises dans les hospices. Un grenadier aux Gardes-Françaises qui étoit monté un des premiers à l'assaut lors de la prise de la Bastille, se livre à toute l'exaltation d'une ambition sans bornes, est déchu de ses brillantes espérances, et tombe dans le délire maniaque le plus violent; il reste encore quatre mois dans cet état de fureur et d'égarement après son arrivée à Bicêtre; le calme succède, et sa mère se hâte de le retirer avant que sa raison soit bien rétablie; de-là un retour des accès au sein de sa famille, et la nécessité de le ramener dans l'hospice; la même imprudence est renouvellée encore deux fois avec le même résultat. La mère alors instruite par l'expérience, ne sollicite plus à contre-temps la liberté du convalescent; il passe deux années, tranquille et sans accès, sort de l'hospice à l'entrée de

l'hyver et n'éprouve plus dans la suite de rechûte.

La saison des chaleurs, quelquefois le retour du froid, quoique beaucoup plus rarement (18), peuvent ramener les accès de manie irrégulière ; il est donc prudent d'user vers ces époques de quelques préservatifs pour les convalescens sortis des hospices, et de les faire recourir à quelque relâchant soit à l'intérieur, soit à l'extérieur. Un cultivateur très-laborieux, tombé dans la manie par l'impression d'un soleil ardent durant les chaleurs de la moisson, est guéri après environ une année de séjour à Bicêtre, et renvoyé dans sa famille, avec recommandation expresse de prendre chaque année vers le printemps, des boissons délayantes et laxatives avec quelques bains ; ces précautions le préservent de tout accès les deux années suivantes; mais il les néglige la troisième année, et il éprouve une rechûte ; c'est alors qu'il fut ramené pour la seconde fois à Bicêtre, après le traitement usité au ci-devant Hôtel-Dieu ; sa manie fut encore très-violente pendant cinq mois, et après un rétablissement lent il fut de nouveau rendu à sa famille. L'exemple du passé lui avoit donné une leçon assez forte, et il devint peu néces-

saire de lui recommander l'usage des moyens propres à le préserver d'une rechûte.

Un des avantages précieux des hospices bien ordonnés, est d'imprimer vivement aux aliénés qui en sont susceptibles, la conviction qu'ils sont soumis (1) à une force supérieure destinée à les maitriser et à faire plier leurs volontés et leurs caprices; cette idée qui doit leur être rendue sans cesse présente, excite les fonctions de l'entendement, arrête leurs divagations insensées, et les habitue par degrés à se contraindre, ce qui est un des premiers pas vers le rétablissement. Leur renvoi est-il prématuré et sont-ils rendus trop tôt au sein de leurs familles? le sentiment de leur indépendance et la liberté de se livrer à leurs caprices, les emporte bientôt au-delà des bornes,

---

(1) La nécessité d'imposer aux aliénés un régime de sévérité et de contrainte, paroît encore, par une anecdote tirée des Mémoires de Duclos. Rien ne peint mieux, dit cet historien, l'impression que la personne du Roi (Louis XIV) faisoit dans les esprits, que ce qui arriva à Henri Jules de Bourbon, fils du grand Condé. Il étoit sujet à des vapeurs que dans tout autre que dans un prince on auroit appelées folie. Il imaginoit quelquefois être transformé en chien et aboyoit alors de toutes ses forces. Il fut un jour saisi d'un de ces accès dans la chambre du Roi; la présence du monarque imposa à sa folie sans la dé-

ce qui donne lieu à des écarts de régime ou à des affections vives propres à ramener leurs égaremens primitifs. On me pressoit un jour d'autoriser le renvoi d'un aliéné convalescent vers le printemps, et voici les motifs de refus que je donnai dans mon rapport. « J'ai examiné avec soin le nommé . . . . , détenu » dans l'hospice, et quoique dans le moment » actuel il paroisse avoir le libre usage de sa » raison, je pense qu'il seroit imprudent de » lui accorder sa sortie ; il a été en effet pendant les trois premiers mois de sa réclusion » dans un délire furieux, et il n'a paru calme » qu'à l'approche de l'hyver dernier ; il lui » reste encore à subir l'épreuve de la saison » des chaleurs pour qu'on puisse bien juger » de son rétablissement : il y a lieu de présumer que s'il rentroit maintenant dans ses » possessions, la joie de recouvrer sa liberté » et de revoir ses parens et ses amis, seroit » trop vive, sur-tout pour une raison mal

---

truire. Le malade se retira vers la fenêtre, et mettant la tête dehors, étouffe sa voix le plus qu'il peut en faisant les grimaces de l'aboiement. . . . S'il avoit été toujours sous les yeux de Louis XIV, n'eut-il pas guéri de sa manie par l'habitude de se maitriser et de se contraindre. *Mémoires secrets sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV.*

» affermie, et pourroit donner lieu à une re-
« chûte ; je pense donc que sa sortie de l'hos-
» pice doit être retardée jusques vers le déclin
» de l'automne . . . . » *Bicêtre,* 15 *germinal an* 2. P . . . .

C'est un point capital pour ne point compromettre la sûreté publique, que de mettre la plus grande réserve dans les attestations de guérison de la manie ; c'est ce qui m'engage d'en joindre ici deux exemples que je recueille dans mes notes. « Je certifie que J. R., âgé
» de 22 ans, et détenu à titre d'aliéné à Bi-
» cêtre, peut être regardé comme guéri de la
» manie, puisque depuis environ une année il
» n'a plus donné aucune marque d'égarement
» de la raison, même durant la saison des
» chaleurs . . . ». *Bicêtre*, 10 *fructidor*, *an* 2e. P . . . .

« Je certifie que T. D., âgé de 21 ans, et
» détenu à Bicêtre à titre d'aliéné, donne
» depuis environ quatre mois toutes les mar-
» ques du rétablissement de la raison. On est
» d'autant plus fondé à le croire guéri, que
» son aliénation avoit succédé à une maladie
» aigue ; qu'il est arrivé dans l'hospice réduit
» à un état de dépérissement, et que sa rai-
» son s'est rétablie par des progrès insensibles

« ainsi que sa santé . . . ». *Bicêtre*, 20 *fructidor*, *an* 2ᵉ. P . . . . .

L'expérience a constaté aussi la solidité d'une guérison opérée par un ictère (49), une éruption phlegmoneuse, des varices, le flux hémorroïdal, une fièvre quarte, etc. Il en est de même des accès maniaques critiques (40) qui surviennent quelquefois durant un état de démence ou d'idiotisme. Le médecin doit être rassuré dans ces divers cas comme dans les solutions critiques des maladies aigues, et ne point craindre une rechûte.

XXII.

Manie simulée ; moyens de la reconnoître.

La manie, comme la possession du démon, l'épilepsie, la catalepsie et d'autres maladies nerveuses, peuvent être l'objet d'une supercherie, soit innocente ou produite par des vues d'intérêt, soit coupable, et c'est quelquefois un point de Médecine légale très-délicat et très-difficile à remplir, que l'art de distinguer une imitation adroite, d'un état vrai de maladie. Je ne donne point à entendre ici un artifice grossier ou quelque manoeuvre de galanterie qui ne peuvent avoir lieu que parmi des hommes simples et faciles

à tromper, comme dans l'exemple que cite Wierus (1) ; je parle des maladies simulées sur un grand théâtre et au centre même des lumières, comme dans l'exemple que cite Dehaën (2), d'une femme qui passoit pour possédée du démon, suivant le témoignage des ecclésiastiques les plus éclairés, et qui, transférée dans un hôpital de Vienne, fut convaincue de fourberie. Quelquefois c'est un prisonnier coupable qui, pour échapper à la vindicte des loix, simule l'aliénation de l'entendement et préfère une réclusion dans un hospice d'aliénés, à une peine flétrissante ; c'est d'autrefois un véritable état de manie qui survient durant une longue détention dans une maison de force, et dont le médecin doit constater l'existence.

Un homme de quarante-cinq ans, enfermé dans les prisons de Bicêtre, pour ses opinions politiques, fait plusieurs actes d'extravagance, tient par intervalles les propos les plus absurdes, et parvient à se faire transférer dans les loges des aliénés, avant mon arrivée dans cet hospice. On me charge

---

(1) *Historia festiva figmenti fœminæ demoniacæ. . . Wieri op. med.* pag. 344.

(2) Dehaën, *Meth. med.* tom. XV.

de constater son état quelques mois après mon entrée en fonction, et je me transporte à plusieurs reprises dans sa loge. C'étoit à chaque visite quelque nouvelle singerie ; tantôt il s'enveloppoit la tête et refusoit de répondre à mes questions ; d'autrefois il m'accabloit d'un babil incohérent et sans aucune suite ; il prenoit dans d'autres temps le ton d'un inspiré et affectoit les airs d'un grand personnage ; cette variété de rôles me fit connoître qu'il n'avoit pas lu l'histoire de la manie, ni bien étudié le caractère de ceux qui en sont atteints ; je ne voyois d'ailleurs ni ces regards brillans, ni cette rougeur des pommettes, ni cet air égaré que manifestent les aliénés durant leur excitation nerveuse. Je prétois quelquefois l'oreille auprès de sa loge durant la nuit, et il dormoit d'un sommeil tranquille, ce qui étoit d'ailleurs d'accord avec les rapports du veilleur de l'hospice. Il s'échappe un jour de sa loge pendant qu'on la nétoyoit, et il s'escrime avec un bâton contre les gens de service, comme pour faire une action d'éclat et donner une idée notoire de sa violence et de fureur. Tous les faits recueillis durant le cours d'un mois ne me parurent porter aucun caractère décidé de manie, mais un grand desir de la contrefaire ; je ne fus point la dupe de ses artifices,

mais comme il étoit condamné à la détention pour des affaires politiques, j'ajournai mon rapport, sous prétexte de recueillir encore de nouveaux faits, et le 9 thermidor qui survint quelques mois après, mit fin à la poursuite qu'on lui avoit intentée.

En Vendémiaire an trois, un jeune homme âgé de 22 ans, détenu dans les prisons de Bicêtre, fut conduit à l'infirmerie comme malade, il étoit très-sombre et très-taciturne durant mes premières visites, comme je le vis exempt de fièvre, je me bornai à lui prescrire une légère nourriture, persuadé que son état tenoit à une tristesse profonde et concentrée. Peu de changement les jours suivans; point de réponse aux questions qu'on lui faisoit, quelquefois des sons plaintifs avec des soupirs entremêlés; peu d'appétit, point de sommeil et une agitation extrême durant la nuit, suivant le rapport des infirmiers; ce prisonnier se levoit souvent en sursaut, se promenoit dans la salle, et on étoit obligé de le reconduire dans son lit, comme hors de lui-même. Il lui arriva deux fois, durant mes visites, de sauter avec un air égaré, de saisir avec force un des infirmiers pour le renverser à terre. Son regard étoit fixe; il demandoit quelquefois des nouvelles d'une certaine dame

en poussant des soupirs; la région épigastrique étoit d'une extrême sensibilité, au point qu'il pouvoit à peine supporter le poids des couvertures. J'eus ordre de constater son état, et je ne balançai point de prononcer qu'il étoit dans l'état le plus déclaré de manie, soit par les suites d'un amour malheureux, soit par les chagrins profonds de la détention, ou par le concours de ces deux causes réunies, ce qui décida sa translation dans une pension d'aliénés, et le mit, pour l'avenir, à l'abri de toute poursuite judiciaire.

On doit s'étonner que dans un objet d'une aussi haute importance que celui de constater un état d'aliénation, il n'y ait encore aucune règle déterminée pour diriger dans un pareil examen ou pour obtenir un résultat exact; et quel autre moyen peut-on indiquer que celui qui est suivi dans l'histoire naturelle? c'est de voir si le fait observé se rapporte à quelqu'une des espèces de l'aliénation (Sect. IV) ou bien à quelque complication de ces espèces primitives. Je pourrois rapporter ici quelques exemples de ces manies compliquées, je me borne à tracer les caractères d'une seule: c'est celui d'une fille âgée de 28 ans; elle a les cheveux blonds et n'a nulle expression dans sa physionomie. Son

état d'aliénation tient primitivement à une vive frayeur que sa mère éprouva durant sa grossesse; elle reste constamment à la même place comme un automate, et ne peut parler quoique les organes de la parole paroissent bien conformés; c'est avec une peine extrême qu'on est parvenu à lui faire prononcer les voyelles *e*, *o*; ses facultés affectives paroissent entièrement oblitérées, ce qui semble appartenir à l'idiotisme (160); mais on peut citer deux ou trois actes particuliers qu'on doit croire raisonnés, ce qui suppose que son idiotisme est incomplet. Presque tous les matins elle a des accès d'une fureur automatique, et si on lui ôte le gilet de force, elle se jette sur le premier venu, et peut commettre, avec ses dents et ses ongles, des actes de la plus grande violence; mais aussitôt qu'on la saisit l'accès cesse, elle témoigne du repentir et se soumet à tout avec des mains suppliantes. N'est-ce point-là le caractère de la manie (170) non délirante?

XXIII.

Point de vue sous lequel on doit juger le résultat de mes travaux sur l'aliénation mentale.

Une dernière considération est nécessaire

pour porter un jugement sain sur le résultat de mes travaux et de mes recherches sur l'aliénation mentale; c'est d'envisager le point d'où je suis parti, celui ou je suis parvenu, et les circonstances particulières qui m'ont dirigé dans les hospices; les aliénés de l'un et de l'autre sexe qu'on y tranfère ont déjà subi ailleurs un traitement particulier par les saignées, les bains et les douches, et c'est à la suite de ces préliminaires qu'ils sont envoyés, les hommes à Bicêtre, les femmes à la Salpétrière, soit à titre de convalescens, soit comme incurables; les faits les plus constamment observés m'ont prouvé que parmi ces détenus quelques-uns sont guéris sans retour, que d'autres meurent peu après leur arrivée, que certains éprouvent de nouveaux accès maniaques les plus violens, qu'un plus grand nombre tombe dans un état de démence incurable. De pareils établissemens peuvent-ils permettre de dresser des tables exactes de mortalité, de déterminer la juste proportion des aliénés guéris, de fixer avec précision les diverses transformations d'une espece de manie dans une autre. Je me suis donc livré aux objets de recherches qui étoient en mon pouvoir, l'étude des diverses espèces d'aliénation, l'examen des effets de certains re-

mèdes, la détermination des principes du régime morale et physique des aliénés dans les hospices. C'est déjà beaucoup que d'avoir surmonté des entraves, des dégoûts sans nombre et les obstacles nés d'une sorte de désorganisation de ces établissemens publics. Les bases fondamentales posées dans ce Traité suffisent desormais pour former un établissement qui nous mette au-dessus de ce que possèdent en ce genre les nations les plus éclairées, et que ne doit-on point attendre d'un gouvernement ferme, qui tourne toutes ses vues vers les grands objets d'utilité publique.

FIN.

TABLE
DES MATIÈRES.

SECTION I.

Manie périodique ou intermittente.

V

SECTION II.

Traitement moral des aliénés.

SECTION III.

Recherches anatomiques sur les vices de conformation du crâne des aliénés.

SECTION IV.

Division de l'aliénation mentale en espèces distinctes.

PREMIÈRE ESPÈCE D'ALIÉNATION.

Mélancolie ou délire exclusif.

DEUXIÈME ESPÈCE D'ALIÉNATION.

Manie sans délire.

TROISIÈME ESPÈCE D'ALIÉNATION.

Manie avec délire.

QUATRIÈME ESPÈCE D'ALIÉNATION.

Démence ou abolition de la pensée.

CINQUIÈME ESPÈCE D'ALIÉNATION.

Idiotisme ou oblitération des facultés intellectuelles et affectives.

SECTION V.

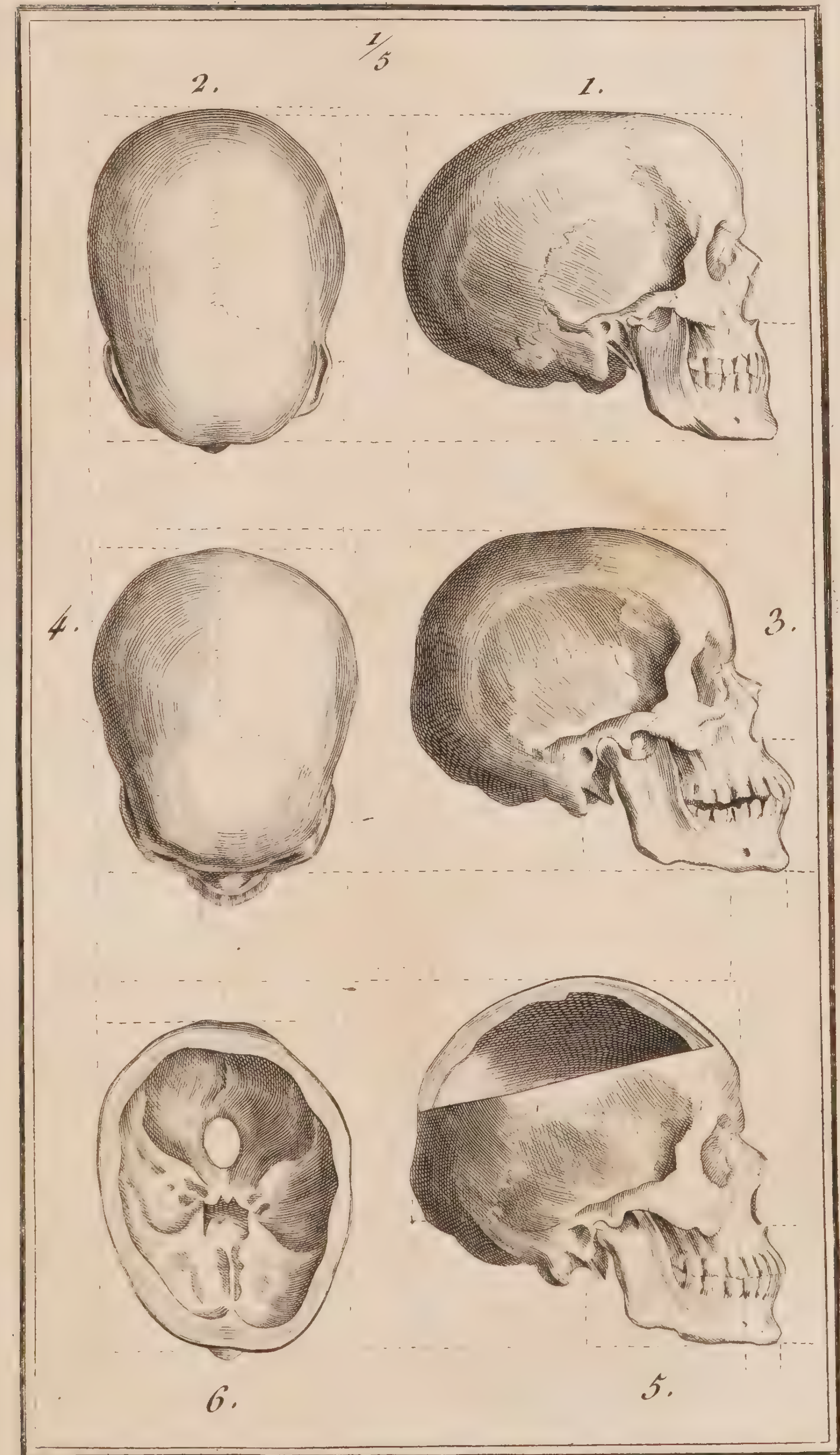
Police intérieure et surveillance à établir dans les hospices d'aliénés.

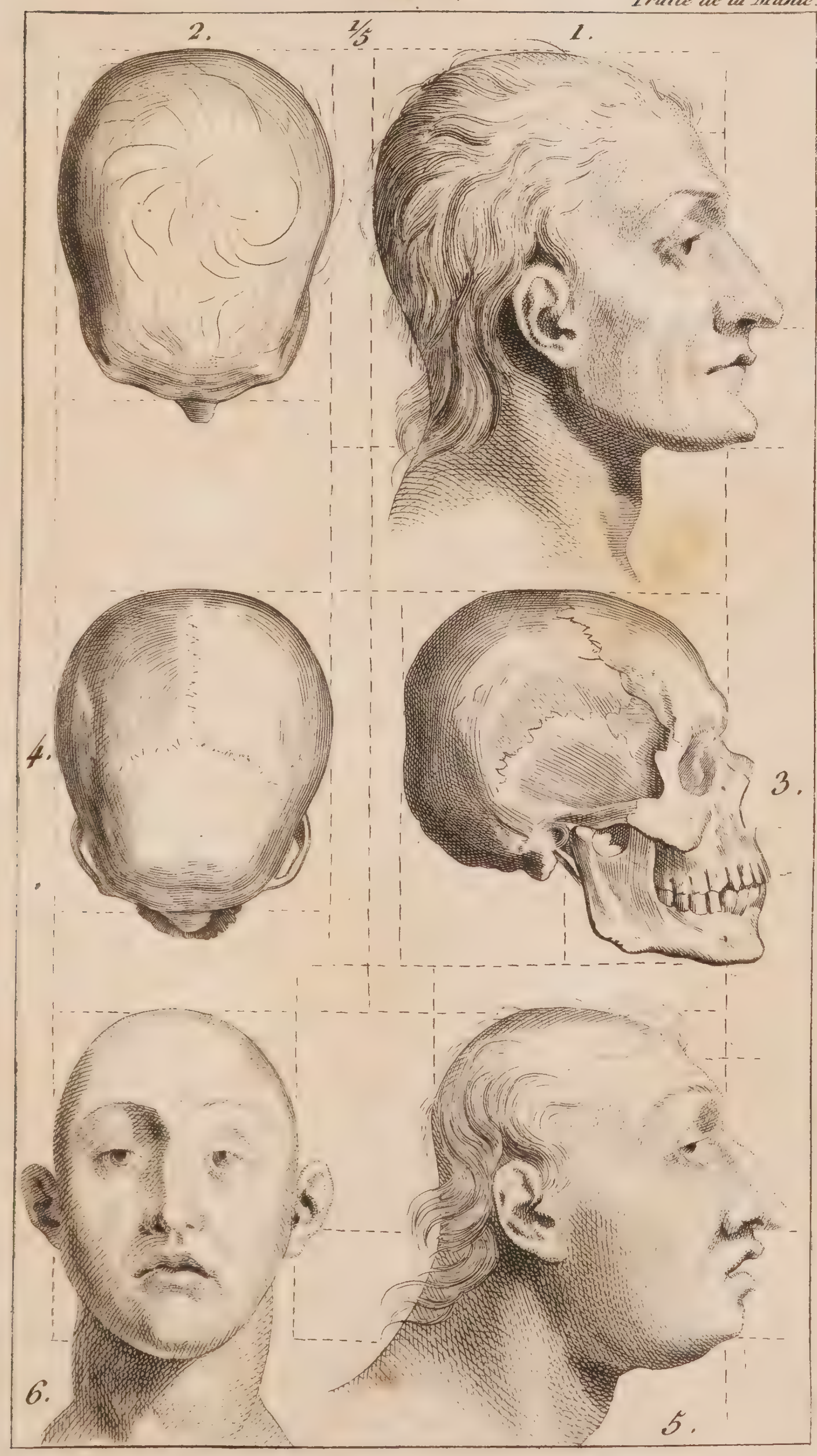
SECTION VI.

Principes du traitement médical des aliénés.

Fin de la Table des matières.

Pl. Ire *Traité de la Manie.*




2.
1/5
1.
4.
3.
6.
5.

